

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

QUI SONT CES JEUNES QUI SEXTENT? UNE ÉTUDE SUR LES  
PRÉDICTEURS DE LA PRATIQUE DU *SEXTING* CHEZ DES ÉTUDIANT.E.S  
UNIVERSITAIRES

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN SEXOLOGIE

PAR  
MARIE LATENDRESSE

JUILLET 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Ce projet n'aurait pu être accompli sans la présence, l'encadrement et le soutien de plusieurs personnes significatives. Premièrement, je tiens particulièrement à remercier mes co-directeurs, Dominic Beaulieu-Prévost et Simon Corneau. C'est un travail d'équipe dans lequel votre implication complémentaire aura certainement été un atout pour la réalisation de ce projet. Je suis reconnaissante d'avoir pu bénéficier de votre rigueur professionnelle et scientifique, desquelles j'ai énormément appris. Enfin, un grand merci pour la disponibilité et le soutien que vous m'avez offert tout au long du processus.

Un merci bien particulier à mes collègues Phénix qui m'ont épaulées, conseillées et qui m'ont permis de relativiser certaines anxiétés durant cette aventure. Vous avez fait une réelle différence dans mon parcours sexologique. Je désire également remercier mes ami.e.s pour leurs encouragements et leur support moral tout au long de mes démarches.

Je dois absolument souligner ma reconnaissance envers ma famille, qui m'a soutenue et appuyé à plusieurs niveaux, depuis le tout début. Cette réussite est aussi un peu la vôtre.

Finalement, un merci sincère à mon humain préféré avec qui je partage mon quotidien. Merci de m'accompagner (dans tout ce que cela comporte) et de contribuer à mon épanouissement personnel. Je t'aime.

## TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX.....	vi
RÉSUMÉ .....	vii
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I	
PROBLÉMATIQUE.....	3
1.1 L’impact social des NTICs .....	3
1.2 L’impact social spécifique aux technologies mobiles .....	4
1.3 Les recherches sur le <i>sexting</i> .....	5
1.4 La présente étude .....	6
1.5 Pertinence ce l’étude .....	7
1.6 Structure du mémoire.....	7
CHAPITRE II	
ÉTAT DES CONNAISSANCES.....	9
2.1 Définitions du <i>sexting</i> .....	9
2.2 Contexte d’usage.....	10
2.2.1 Culture numérique.....	11
2.2.2 Prévalence .....	13
2.2.3 Contenu et médiums utilisés .....	15
2.3 Caractéristiques des usagers .....	16
2.3.1 Caractéristiques sociodémographiques .....	16
2.3.2 Caractéristiques psychologiques.....	19
2.3.3 Variables liées à la sexualité.....	22
2.3.4 Variables liées aux habitudes de vie.....	23
2.4 Les perceptions et attitudes des usagers face au <i>sexting</i> .....	24
2.5 Les conséquences associées au <i>sexting</i> .....	25
2.5.1 Conséquences négatives.....	26

2.5.2 Conséquences positives.....	32
2.6 Synthèse .....	34
2.7 Limites des études actuelles.....	35
CHAPITRE III	
CADRE THÉORIQUE .....	37
3.1 Objectif de l'étude.....	37
3.2 Cadre général .....	37
3.3 Double-standard sexuel.....	38
3.3.1 Définition .....	38
3.3.2 Impacts du double-standard sexuel sur les femmes et les hommes .....	39
3.3.3 Les études sur le sujet et leurs limites.....	41
3.3.4 Le double-standard sexuel et le <i>sexting</i> .....	42
3.3.5 L'application du double-standard sexuel dans l'étude.....	43
3.4 Agentivité sexuelle.....	43
3.4.1 Définition .....	44
3.4.2 Les études sur l'agentivité sexuelle et leurs limites .....	45
3.4.3 L'agentivité sexuelle et le <i>sexting</i> .....	46
3.4.4 Application de l'agentivité sexuelle dans l'étude .....	47
3.5 Théorie des orientations intimes .....	48
3.5.1 Définition .....	48
3.5.2 Le modèle du réseau sexuel .....	49
3.5.3 Le modèle du désir individuel.....	50
3.5.4 Le modèle de la sexualité conjugale .....	51
3.5.4 Application de la théorie des orientations intimes dans l'étude.....	53
3.6 La présente étude .....	54
3.6.1 Application du cadre théorique .....	54
3.6.2 Questions de recherche .....	55
CHAPITRE IV	
ARTICLE (en voie de soumission).....	58

4.1 Introduction.....	59
4.1.1 Prévalence du <i>sexting</i> .....	60
4.1.2 Caractéristiques de ceux qui pratiquent le <i>sexting</i> .....	61
4.1.3 Visions polarisées et implications théoriques associées au <i>sexting</i> .....	63
4.1.4 Objectif.....	66
4.2 Méthodologie .....	67
4.2.1 Participants.....	67
4.2.2 Instrument de mesure .....	69
4.2.3 Procédure .....	75
4.2.4 Stratégies analytiques.....	75
4.3 Résultats.....	77
4.3.1 Analyses préliminaires.....	77
4.3.2 Fréquences de la pratique du <i>sexting</i> .....	78
4.3.3 Prédicteurs statistiques de la fréquence d’envoi de sexto-images .....	78
4.3.4 Prédicteurs statistiques de la fréquence d’envoi de sexto-messages.....	82
4.4 Discussion.....	85
4.4.1 Le <i>sexting</i> , la conjugalité et le genre.....	85
4.4.2 Le <i>sexting</i> et le <i>casual sex</i> .....	88
4.4.3 Le <i>sexting</i> et la sexualité numérique.....	90
4.4.4 Le <i>sexting</i> et le rôle de l’orientation sexuelle.....	90
4.4.5 Autres déterminants.....	92
4.4.6 Les limites de l’étude .....	92
4.4.7 Les implications au niveau de l’intervention .....	93
4.5 Conclusion .....	94
4.6 Remerciements.....	95
CONCLUSION.....	96
RÉFÉRENCES .....	99

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
<b>Tableau 4.1.</b> Caractéristiques sociodémographiques.....	68
<b>Tableau 4.2.</b> Modèle prédictif de la fréquence d'envoi de sexto-images chez les étudiant.e.s de l'UQAM.....	81
<b>Tableau 4.3.</b> Modèle prédictif de la fréquence d'envoi de sexto-messages chez les étudiant.e.s de l'UQAM.....	84

## RÉSUMÉ

Les nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) ont engendré des transformations socionumériques affectant les relations interpersonnelles, mais aussi la communication sexuelle, permettant l'émergence de la pratique du *sexting*, soit l'envoi de messages numériques sexuellement explicites, en format texte ou image. Cette étude vise à mieux comprendre qui pratique le *sexting* chez des étudiants universitaires, en établissant le portrait des jeunes adultes âgés entre 18 et 30 ans qui le pratiquent (N = 2286) et à documenter les prédicteurs statistiques du *sexting* chez ces derniers. L'étude est basée sur des données secondaires provenant de l'Enquête sur la Santé Sexuelle des étudiant.e.s de l'UQAM (ESS-UQAM). Quatre questions spécifiques ont guidé l'étude, soit : (1) quel est le profil sociodémographique des étudiants universitaires qui pratiquent le *sexting* ? ; (2) quelles sont les caractéristiques de la vie sexuelle et relationnelle qui sont liées aux pratiques de *sexting* ? ; (3) quelles sont les activités sociales et virtuelles qui sont associées au *sexting* ? et (4) peut-on établir une relation entre la satisfaction sexuelle et la pratique du *sexting* ? Les notions théoriques du double-standard sexuel, de l'agentivité sexuelle et la théorie des orientations intimes (Bozon, 2001) ont été mobilisées pour discuter des résultats. Les prédicteurs statistiques de la fréquence d'envoi de sextos (image et message) ont été observés à partir de modèles hiérarchiques de régression linéaire. Les résultats suggèrent que le *sexting* est courant dans cette population, avec 60% et 28% d'entre eux ayant envoyé des sextos en format texte et image, respectivement, durant l'année. Les modèles de prédiction suggèrent que la pratique du *sexting* varie, entre autres, en fonction du genre, du statut relationnel et de l'orientation sexuelle. Plus précisément, quatre principaux types de déterminants ont été identifiés, soit ceux associés (1) à la conjugalité et au genre, (2) au *casual sex*, (3) à la sexualité numérique, et (4) à l'orientation sexuelle.

Mots-clés : Sexting - Messages à caractère sexuel - Jeunes adultes - Nouvelles technologies - Comportement sexuel



## INTRODUCTION

Les nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) (téléphone cellulaire, application mobile, tablettes, etc.) sont largement utilisés au quotidien par les jeunes adultes (Delevi et Weisskirch, 2013; Kelly, Keaten, Becker, Cole et Littleford, 2012). Leur usage a modifié plusieurs aspects liés au mode de vie des individus (Elliot et Urry, 2010), dont les habitudes de communications, se répercutant également dans la vie intime (Weisskirch et Delevi, 2011). Ces transformations socionumériques ont des impacts sur les relations interpersonnelles et sur la communication sexuelle (Morey, Gentzler, Creasy, Oberhauser et Westerman, 2013), se traduisant par l'apparition d'un phénomène récent, soit le *sexting*, c'est-à-dire, l'envoi et/ou la réception de matériel sexuellement explicite (MSE) (messages, images, vidéos), produit par le destinataire dans un contexte privé, par téléphone cellulaire ou tout autre média (courriels, réseaux sociaux, applications, messagerie instantanée, etc.) (Döring, 2014; Lenhart, 2009; The National Campaign To Prevent Teen Unplanned Pregnancy (NCTPUP), 2008; Ringrose, Gill, Livingstone et Harvey, 2012).

Jusqu'à maintenant, les études sur le *sexting* ont surtout porté sur la prévalence de la pratique chez les adolescents (Kopecký, 2012; Lenhart, 2009; NCTPUP, 2008) et les jeunes adultes (Gordon-Messer, Bauermeister, Grodzinski et Zimmerman, 2013; NCPTUP, 2008; Yeung, Horyniak, Vella, Hellard et Lim, 2014), sur ses prédicteurs (Champion et Pederson, 2015; Delevi et Weisskirch, 2013; Hudson et Fetro, 2015) et sur les risques sociaux et sexuels qui y sont associés (Crimmins et Seigfried-Spellar, 2014; Dir et Cyders, 2015; Drouin, Ross et Tobin, 2015). Peu d'études sont disponibles sur le sujet au Québec, ce qui amène la question de savoir à quel point la

situation est équivalente.

Cette étude vise à mieux comprendre qui pratique le *sexting* chez des étudiants universitaires, en établissant le portrait des jeunes adultes âgés entre 18 et 30 ans qui le pratiquent et à documenter les prédicteurs statistiques du *sexting* chez ces derniers. Les données et résultats de cette étude sont tirés de l'Enquête sur la Santé Sexuelle des étudiant.e.s menée à l'Université du Québec à Montréal (ESS-UQAM). Cette étude contribue à bonifier les connaissances à propos du *sexting* pouvant bénéficier aux professionnels de la santé, des médias et à divers intervenants qui travaillent auprès des adolescents et des jeunes adultes, notamment.

## CHAPITRE I PROBLÉMATIQUE

### 1.1 L'impact social des NTICs

Les nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) ont évolué rapidement dans les dernières années (Lenhart, Ling, Campbell et Purcell, 2010; Smith, 2011). On note parmi ces nouvelles technologies le téléphone cellulaire, qui est passé d'un objet considéré luxueux à un outil essentiel, voire une extension de nous-mêmes (Blaya, 2013; Forgays, Hyman et Schreiber, 2014). Au Canada, 57% des adultes détenaient un téléphone intelligent en 2016, et un autre 19% avaient un téléphone portable voix et textes seulement (Kemp, 2016). Les jeunes adultes, plus spécifiquement, communiquent essentiellement par messages textes plutôt que d'utiliser les appels vocaux (Smith, 2011) et ont intégré une multitude de plateformes numériques à leur quotidien (courriels, téléphone intelligent, messageries instantanées, réseaux sociaux, etc.) (Delevi et Weisskirch, 2013). Leurs usages sont variés : ils naviguent en ligne, répondent aux courriels, jouent à des jeux, écoutent de la musique, prennent des photos et des vidéos, organisent des événements et des rassemblements sociaux et partagent de nouvelles expériences avec leurs amis (Horstmanshof et Power, 2005; Zickuhr, 2011; Kelly, Keaten, Becker, Cole, Littleford et Rothe, 2012). Ainsi, l'intégration au quotidien des NTICs a entraîné plusieurs répercussions au niveau social, en modifiant la production, l'organisation, la diffusion de la communication, le partage d'information ainsi que le transfert des connaissances (Elliot et Urry, 2010).

## 1.2 L'impact social spécifique aux technologies mobiles

Socialement, l'usage des nouvelles technologies a modifié plusieurs aspects liés au mode de vie des individus, en raison de l'ampleur du temps accordé aux NTICs, des possibilités de gestion en continu de l'ensemble des sphères de sa vie et de l'hyperconnectivité sous-jacente, notamment (Demonceaux, 2014; Elliot et Urry, 2010). Une des principales transformations concerne les habitudes de communications des individus, se répercutant ainsi dans la vie intime (Morey, Gentzler, Creasy, Oberhauser et Westerman, 2013; Weisskirch et Delevi, 2011). En ce sens, les NTICs ont ouvert la porte à la création de multiples applications mobiles, telles que Skype, Badoo, Facebook et Tinder, etc. Celles-ci ont transformé les relations intimes et ont mené à des changements dans les façons de se rencontrer et d'entrer en contact, de sorte que la prise de contact dans un but relationnel et sexuel, ainsi que le maintien des relations ne s'effectuent plus seulement de manière traditionnelle (Demonceaux, 2014), c'est-à-dire par une communication principalement en face-à-face (Massimini et Pederson, 2009). En d'autres termes, les relations interpersonnelles et la communication qui en découle sont davantage virtualisées (Blaya, 2013). Or, pour les jeunes adultes, les technologies sont considérées comme des outils supplémentaires qui permettent de maintenir les relations et d'augmenter les possibilités d'interactions avec le réseau social (Parker, Blackburn, Perry et Hawks, 2013). Ces transformations socionumériques ont des impacts sur les relations interpersonnelles et sur la communication sexuelle, se traduisant par l'apparition d'un phénomène récent, soit le *sexting*<sup>1</sup>, c'est-à-dire, l'envoi et/ou la réception de matériel sexuellement explicite (MSE) (messages,

---

<sup>1</sup> Le terme « sexting » (ou « sextage » selon l'Office québécois de la langue française) n'est pas couramment utilisé par les jeunes (Crawford et Goggin, 2011; Ringrose *et al.*, 2012; Döring, 2014). Toutefois, l'utilisation du mot « sexting » est préconisée dans le cadre de ce mémoire puisqu'il s'agit d'une terminaison commune dans la littérature scientifique et les médias.

images, vidéos), produit par le destinataire dans un contexte privé, par téléphone cellulaire ou tout autre média (courriels, réseaux sociaux, applications, messagerie instantanée, etc.) (Döring, 2014; Lenhart, 2009; The National Campaign To Prevent Teen and Unplanned Pregnancy (NCTPUP), 2008; Ringrose, Gill, Livingstone et Harvey, 2012). De façon générale, cette pratique serait plus prévalente chez les jeunes adultes, en comparaison aux adolescents (Agustina et Gómez-Durán, 2012; Klettke *et al.*, 2014; Lenhart, 2009). Chez ceux qui pratiquent le *sexting*, certaines caractéristiques permettent de prédire la fréquence et la propension à la pratique à différents niveaux : sociodémographique (âge, genre, statut relationnel), psychologique (motivations, traits de personnalité), en lien avec la sexualité (ITSS, nombre de partenaire) et en lien avec les habitudes de vie (consommation, activités en ligne) (Benotsch, Snipes, Martin et Bull, 2013; Crimmins et Seigfried-Spellar, 2014; Drouin, Vogel, Surbey et Stills, 2013; Klettke *et al.*, 2014). Enfin, la littérature existante permet de faire ressortir certains discours polarisés en lien avec la pratique du *sexting* et de ses conséquences possibles (positives comme négatives) (Crimmins et Seigfried-Spellar, 2013; Delevi et Weisskirch, 2013; Dir, Coskunpinar, Steiner et Cyders, 2013a; Kosenko, Luurs et Binder, 2017). L'ensemble de ces éléments soulevés dans les études seront détaillés ultérieurement.

### 1.3 Les recherches sur le *sexting*

Étant donné la récence du phénomène, le nombre d'études sur le *sexting* est encore assez limité. Jusqu'à maintenant, les études sur le *sexting* ont surtout porté sur la prévalence de la pratique chez les adolescents (Lenhart, 2009; Kopecký, 2012; NCTPUP, 2008) et les jeunes adultes (Gordon-Messer, Bauermeister, Grodzinski et Zimmerman, 2013; NCPTUP, 2008; Yeung, Horyniak, Vella, Hellard et Lim, 2014), sur ses prédicteurs (Champion et Pederson, 2015; Delevi et Weisskirch, 2013;

Hudson et Fetro, 2015) et sur les risques sociaux et sexuels qui y sont associés (Crimmins et Seigfried-Spellar, 2014; Dir et Cyders, 2015; Drouin, Ross et Tobin, 2015). Par contre, peu d'études tiennent compte des contextes relationnels dans lesquels s'inscrit cette pratique. Le phénomène reste donc encore peu compris.

#### 1.4 La présente étude

La présente étude a pour objectif d'explorer un sujet encore peu documenté au Québec. Concrètement, cette étude vise à mieux comprendre qui pratique le *sexting* chez des étudiants universitaires. C'est en établissant le portrait des jeunes adultes âgés entre 18 et 30 ans qui pratiquent le *sexting* et en identifiant les prédicteurs statistiques du *sexting* chez ces derniers que l'objectif sera atteint. L'étude s'effectue à partir de l'Enquête sur la Santé Sexuelle des étudiant.e.s (ESS) de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Les sous-questions sont multiples : quel est le profil sociodémographique de ces gens qui pratiquent le *sexting* ? Quelles caractéristiques de la vie sexuelle et relationnelle des individus sont liées aux pratiques de *sexting* ? Quelles sont les activités sociales et virtuelles qui sont associées au *sexting* ? La satisfaction sexuelle est-elle reliée à la pratique du *sexting* ?

Le fait d'examiner les prédicteurs statistiques du *sexting* permet de prédire quels facteurs influencent la pratique et permet d'explorer les différences qui ressortent en fonction du type de *sexting* pratiqué (message vs image). De plus, cette étude porte une attention particulière à la variable du genre, du statut relationnel et de l'orientation sexuelle dans le comportement de *sexting*. L'inclusion de ces variables concorde avec la suggestion de Champion et Pederson (2015) qui proposent d'explorer l'influence de l'orientation sexuelle sur le comportement de *sexting*, notamment.

### 1.5 Pertinence de l'étude

La présente étude est pertinente à plusieurs niveaux. Scientifiquement, elle permet d'accroître et de bonifier les connaissances à propos du *sexting*, contribuant ainsi à une meilleure compréhension globale de cette pratique. Socialement, elle s'inscrit dans un désir de comprendre les implications sociales, positives comme négatives, associées à la pratique de *sexting*. En ce sens, le fait d'approfondir la question permet de proposer un discours empiriquement plus nuancé sur le *sexting*, et ce, auprès de plusieurs groupes. Les médias, les professionnels de la santé, les intervenants ainsi que les usagers peuvent bénéficier de ces savoirs qui sortent des positions polarisées. Sexologiquement, l'étude permet de mettre en lumière les enjeux sociosexuels, positifs comme négatifs, associés à la pratique du *sexting* et son lien possible avec la satisfaction sexuelle, notamment. L'influence du genre, du statut relationnel et de l'orientation sexuelle dans la pratique du *sexting* sont également des aspects sexologiques qui pourront être considérés ultérieurement dans l'intervention. Ultiment, cette étude ouvre la porte à la possibilité d'inclure la notion de nouvelles technologies et de tenir compte des nouvelles réalités et pratiques émergentes (et qui semble prévalente) des jeunes dans les divers programmes d'éducation à la sexualité. Surtout, cela va permettre de pouvoir élaborer des interventions qui sont adaptées à la réalité d'utilisation des NTICs chez les jeunes adultes.

### 1.6 Structure du mémoire

Le présent mémoire est présenté sous la forme d'article scientifique. Les sections qui le composent seront détaillées subséquemment. En premier lieu, une recension de la

littérature sera présentée, afin de parcourir le thème du *sexting*, les caractéristiques des usagers et les implications qui y sont associées. En deuxième lieu, le cadre conceptuel sera explicité. Celui-ci vise à établir les bases théoriques en mobilisant principalement les notions du double-standard sexuel, de l'agentivité sexuelle et des orientations intimes de Bozon (2001). En troisième lieu, l'article sera présenté. Celui-ci comprend un résumé des sections énumérées subséquemment, suivi des objectifs de l'étude, incluant les questions de recherche ainsi que la méthodologie de l'étude. La section suivante présentera les résultats obtenus dans le cadre de l'étude, suivie d'une discussion de ces derniers en mobilisant les éléments du cadre conceptuel. En dernier lieu, une conclusion du projet qui est externe à l'article sera présentée afin de faire le point sur les analyses effectuées, les limites du projet, ainsi que les futures pistes d'études à entreprendre et certaines propositions d'interventions possibles.



## CHAPITRE II ÉTAT DES CONNAISSANCES

Le phénomène de *sexting* suscite beaucoup de questionnements et plusieurs dimensions de cette pratique sont peu documentées. Afin de mieux cerner le phénomène, les définitions du *sexting* dans la littérature scientifique, le contexte général d'usage, les caractéristiques de ceux qui pratiquent le *sexting*, les perceptions des usagers, ainsi que les diverses conséquences associées à la pratique sont détaillées ci-dessous.

### 2.1 Définitions du *sexting*

Le terme aurait été utilisé publiquement pour la première fois en 2005, dans le magazine australien « The Sunday Telegraph » (Roberts, 2005, p.22), en faisant référence à la production et à la distribution consensuelle d'images sexuellement explicites via les différentes technologies de communication (ex : téléphone mobile) (Hudson, 2011; Walker *et al.*, 2013). Depuis, plusieurs études se sont penchées sur la question en raison de l'attention accordée par le public et les médias (Delevi et Weisskirch, 2013). De façon générale, le *sexting* décrit un large spectre d'activités à caractère sexuel (Lounsbury *et al.*, 2011), incluant la création, l'envoi et/ou la réception de messages sexuellement explicites et/ou d'images contenant de la nudité partielle ou complète, par téléphone cellulaire ou tout autre média (courriels, réseaux sociaux, applications, messagerie instantanée, etc.) (Lenhart, 2009; NCTPUP, 2008; Ringrose *et al.*, 2012). Plus précisément, il s'agit d'une communication ou d'un

échange de matériel sexuellement explicite (MSE) produit par soi-même dans un contexte privé (Döring, 2014). Certains auteurs ont permis de nuancer la définition du *sexting*. Par exemple, Temple et Choi (2014) ont fait la distinction entre du *sexting* « actif » et « passif », le premier faisant référence à la prise d’initiative quant à l’envoi de sexto et le deuxième faisant référence au fait de demander ou de se faire demander l’envoi d’un sexto (p.1287). Également, des auteurs distinguent une pratique du *sexting* qui est consensuelle versus une pratique non-consensuelle (ex : *dickpics*<sup>2</sup>) (Albury et Crawford, 2012; Döring, 2014; Drouin et Tobin, 2014; Drouin *et al.*, 2015; Hasinoff, 2013).

Néanmoins, une des limites soulevée de manière récurrente dans les études empiriques est la variation des définitions du *sexting* utilisée (Lounsbury *et al.*, 2011), celle-ci ne faisant pas l’objet d’un consensus dans le milieu de la recherche (Barrense-Dias, Berchtold, Surís et Akre, 2017; Drouin *et al.*, 2013). Drouin et ses collègues (2013) rapportent que le contenu du message, le médium utilisé pour envoyer les messages et le contexte relationnel dans lequel les messages ont été transmis sont des éléments qui ne sont pas uniformisés dans les diverses définitions du concept.

## 2.2 Contexte d’usage

Cette section vise à mieux comprendre le contexte d’usage entourant la pratique du *sexting*, en explicitant le contexte socionumérique, la prévalence du comportement en fonction de l’âge, ainsi que le contenu et les médiums utilisés dans la pratique.

---

<sup>2</sup> Renvoie aux hommes qui envoient (généralement) aux femmes des photos non-désirées de leurs organes génitaux (Salter, 2016).

### 2.2.1 Culture numérique

Tout d'abord, la pratique du *sexting* s'inscrit socialement dans les possibilités engendrées par la venue des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) (Demonceaux, 2014; Lardellier, 2014). Soulignons que les TIC seraient l'équivalent francophone du concept de *Computer-mediated communication* (CMC) (Simpson, 2002), terme fréquemment associé au *sexting* dans la littérature actuelle (Drouin *et al.*, 2013; Hudson *et al.*, 2014), qui fait référence à toute communication, écrite ou visuelle, qui requiert l'usage des médias électroniques (Thurlow, Lengel et Tomic, 2004). Concrètement, les NTICs représentent la convergence des médias et d'Internet, ayant contribué à l'expansion du Web 2.0 (Poulet, 2000), qui est caractérisé par la possibilité qu'ont les utilisateurs de créer, de partager et de consommer du contenu interactif en ligne (Cooper, Quayle, Jonsson et Svedin, 2016; Greffe et Sonnac, 2008). Certains auteurs parlent également de culture numérique, qui peut être vue comme « l'émergence de nouvelles valeurs, pratiques et attentes en regard de la façon dont les gens agissent et interagissent avec les technologies numériques contemporaines dans la société » (traduction libre, p. 63) (Deuze, 2006). Cette culture numérique serait donc caractérisée par l'évolution rapide des diverses technologies et des transformations sociales qui en découlent<sup>3</sup> (Deuze, 2006). Notamment, depuis l'arrivée de la mobilité technologique, les limites entre la vie professionnelle, sociale et intime tendent à disparaître, en raison de multiples facteurs, dont l'hyperconnectivité, qui renvoie à une connectivité continue aux divers

---

<sup>3</sup> Ces enjeux socio-numériques concernent essentiellement les jeunes, qui ont grandi en étant exposés à la technologie et qui se sont appropriés les outils numériques, tels que les réseaux sociaux, le téléphone intelligent, etc. (Blaya, 2013 ; Forgays, Hyman et Schreiber, 2014).

appareils au quotidien (Demonceaux, 2014), l'accessibilité de la connexion et l'aspect permanent et soutenu de celle-ci (Demonceaux, 2014; Elliot et Urry, 2010). À titre d'exemple, la gestion des courriels, des événements sociaux et de la vie privée peuvent être gérés en tous lieux, tous moments (Elliot et Urry, 2010). Il en est de même pour la gestion des temps libres, qui s'est transformée en des opportunités d'utilisation du cellulaire (durant les voyages, les déplacements, dans les files d'attente, etc.) (Elliot et Urry, 2010). Aussi, l'utilisation quotidienne des multiples réseaux sociaux favorise le chevauchement entre la vie privée et publique : l'univers virtuel représente l'extension de la vie réelle et devient un espace où les individus s'exposent et construisent/modulent parallèlement leur identité (Blaya, 2013; Ringrose *et al.*, 2012).

Certaines transformations se sont aussi opérées au niveau de la vie affective et sexuelle des individus, principalement en ce qui a trait à la communication (Delevi et Weisskirch, 2013; Morey *et al.*, 2013). En ce sens, les technologies numériques sont utilisées afin d'initier, de maintenir ou de terminer une relation intime (Huntley, 2006), ou encore, afin d'explorer sa sexualité (Lenhart, 2009). Toutefois, l'enjeu d'hyperconnectivité peut également engendrer certaines répercussions, positives comme négatives, au sein d'une relation intime (Demonceaux, 2014). Par exemple, pour les individus qui partagent le même foyer, il a été observé que tout le temps consacré aux NTICs peut nuire au lien intime et parfois être source de conflit, mais peut également faciliter la communication entre les partenaires, du fait qu'il est possible de garder un contact intime tout au long de la journée (Demonceaux, 2014). Puis, l'émergence de la pratique du *sexting* serait le reflet de l'évolution technologique d'une forme de communication sexuelle qui n'aurait rien de nouveau, mais qui serait plutôt facilitée par les NTICs (Delevi et Weisskirch, 2013; Hasinoff et Sheperd, 2014; Reyns, Burek, Henson et Fisher, 2013).

### 2.2.2 Prévalence

Tout d'abord, plusieurs auteurs soulèvent l'importance d'être prudent dans l'interprétation de la prévalence sur la pratique du *sexting*, puisque celle-ci varie dans les études en fonction de certains aspects méthodologiques (Döring, 2014; Klettke *et al.*, 2014; Kosenko *et al.*, 2017). La définition utilisée du *sexting* est un exemple de facteur pouvant expliquer la variabilité de la prévalence (ex : l'inclusion de certains énoncés de mesure quant au type de comportement (envoi, réception, transfert, etc.), au contenu des sextos (message, image, vidéos), au medium utilisé (téléphone cellulaire, courriel, application, etc.)) (Drouin *et al.*, 2013). Aussi, les méthodes employées dans les recherches peuvent contribuer à la variabilité de la prévalence dans les études (ex : le groupe d'âge étudié, le type d'échantillon, la méthode de collecte de données) (Döring, 2014). À titre d'exemple, la prévalence semble plus élevée lorsque la définition utilisée du *sexting* englobe plusieurs aspects de la pratique (ex : message et image) (Olatunde et Balogun, 2017) ou encore, lorsque l'étude est basée sur un échantillon non-probabiliste ou effectuée auprès d'adultes (Klettke *et al.*, 2014).

En ce qui a trait à la pratique du *sexting* plus précisément, plusieurs études rapportent que la prévalence du *sexting* augmenterait en fonction de l'âge (Agustina et Gómez-Durán, 2012; Klettke *et al.*, 2014; Lenhart, 2009). Dans les études effectuées auprès des adolescents, on remarque que la prévalence du *sexting* varierait entre 2,5% et 21%. Par exemple, selon une étude fréquemment citée lorsqu'il est question de la prévalence chez les adolescents, ce serait 20% de l'échantillon (n= 653) âgé entre 13 et 19 ans qui aurait envoyé ou publié une photo ou une vidéo d'eux-mêmes incluant de la nudité partielle ou complète, sur Internet ou par téléphone cellulaire (NCPTUP, 2008). Pour sa part, Lenhart (2009), dans son étude conduite auprès de 800 jeunes âgés entre 12 et 17 ans, rapporte que 4% des participants auraient envoyé à quelqu'un

d'autre une photo d'eux-mêmes incluant de la nudité partielle ou complète, par téléphone cellulaire seulement. Ce chiffre s'élève à 8% chez les participants de 17 ans (Lenhart, 2009). En ce qui concerne la situation au Québec, les seuls chiffres disponibles sur la question du *sexting* proviennent d'une étude exploratoire réalisée dans une école de Québec auprès de 12 classes et révèle que 13% des jeunes de 13-18 ans ont déjà envoyé un sexto sous forme de photo ou vidéo par téléphone cellulaire ou webcam, tandis que 25% en ont déjà reçu (pas accident ou lors d'une demande) (Lavoie, 2014).

Certaines études ont également établi que la prévalence du *sexting* chez les jeunes adultes se situerait entre 30% et 89% (Benotsch *et al.*, 2013; Delevi et Weisskirch, 2013; NCPTUP, 2008; Wysocki et Childers, 2011). Plus précisément, selon l'étude de Gordon-Messer *et al.* (2013), dans un échantillon total de 760 individus entre 18 et 24 ans, 30% auraient rapporté avoir déjà envoyé un sexto en image ou en vidéo au cours de leur vie, tandis que 41% en auraient déjà reçu, via leur téléphone cellulaire. L'étude d'Hudson et Fetro (2015) documente pour sa part qu'environ 80% de leur échantillon (n= 697) âgé entre 18 et 26 ans aurait rapporté s'être engagé dans au moins un comportement de *sexting* au cours de leur vie, incluant l'envoi, la publication, le partage et le transfert de messages ou d'images sexuellement explicites. Plus précisément, près de 50% de l'échantillon auraient fait du *sexting* dans les 30 derniers jours (Hudson et Fetro, 2015). En regard de ces résultats, il importe de souligner que les individus ne pratiqueraient généralement le *sexting* que de façon occasionnelle ou rare (moins de 3 fois par mois) (Dir *et al.* 2013).

Toutefois, même s'il semble que la prévalence augmente avec l'âge, celle-ci semble diminuer à partir d'un certain âge. C'est ce qui est ressorti d'une étude effectuée auprès d'individus mariés (n=355), âgés entre 20 à 52 ans (M=32) (McDaniel et Drouin, 2015). En ce sens, la fréquence d'envoi de sexto en images par des individus

mariés (12%) est moins élevée que chez les jeunes adultes (approximativement 20-30%) (Drouin *et al.*, 2013; Gordon-Messer *et al.*, 2013; McDaniel et Drouin, 2015; Weisskirch et Delevi, 2011). Parmi les hypothèses justifiant cet écart de prévalence, une des explications avancées par les auteurs est qu'il est possible que les individus plus âgés, en comparaison aux jeunes adultes, aient préalablement établi leur relation intime sans l'usage des technologies et qu'ainsi le *sexting* ne soit pas une habitude ancrée dans leur vie intime et sexuelle (McDaniel et Drouin, 2015). Ou encore, le fait de moins pratiquer le *sexting* pourrait seulement refléter un nombre moins élevé d'activités sexuelles en général au sein de cette population (McDaniel et Drouin, 2015).

### 2.2.3 Contenu et médiums utilisés

L'étude de Drouin et ses collègues (2013), effectuée auprès des jeunes adultes entre 18 et 26 ans (n=253), a permis d'approfondir les connaissances au sujet du contenu des sextos, ainsi que des médiums utilisés par les usagers. En ce qui concerne le contenu, les résultats démontrent que le fait d'envoyer des sextos avec des mots seulement serait plus fréquent. De plus, l'étude met en lumière que les sextos les plus fréquemment envoyés tendraient à être moins explicites (messages texte suggestifs, nudité partielle) plutôt que très explicites (nudité complète ou action de masturbation, par exemple) au niveau du contenu (Drouin *et al.*, 2013). Cela s'appliquerait à tous les types de partenaires, excepté les inconnus (Yeung *et al.*, 2014). Quant aux différents médiums utilisés par les jeunes adultes pour pratiquer le *sexting*, ceux-ci sont examinés en fonction des statuts relationnels suivants : être dans une relation, avoir un/des partenaire.s sexuel.s occasionnel.s, ou être infidèle (à noter que les résultats sont présentés en fonction de cet ordre). Ainsi, un peu moins de la moitié des participants à l'étude ont rapporté avoir envoyé une photo ou vidéo sexuellement

explicite d'eux-mêmes à leur partenaire par messages textes (50%, 35%, 45%), suivis par les courriels (5%, 7%, 11%), Facebook (3%, 4%, 8%), puis par Twitter (1%, 2%, 4%) (Drouin *et al.*, 2013). D'ailleurs, une des conclusions de la recension de la littérature de Gómez et Ayala (2014) est que le téléphone cellulaire serait le médium le plus utilisé pour envoyer des sextos, ce qui appuie l'étude précédemment citée (Drouin *et al.*, 2013).

Au terme de ce qui précède, on comprend que les jeunes adultes représentent une grande proportion de ceux qui pratiquent le *sexting*, et ce, principalement par l'entremise du téléphone cellulaire. Cela peut s'expliquer par le fait qu'il s'agit d'un comportement pratiqué par des jeunes qui ont constamment côtoyé et adapté leur réalité aux diverses technologies numériques.

### 2.3 Caractéristiques des usagers

Certaines études permettent de tracer un portrait général de ceux qui pratiquent le *sexting* en fonction de caractéristiques sociodémographiques et psychologiques et en fonction de variables liées à la sexualité et aux habitudes de vie. Ces éléments sont détaillés ci-dessous.

#### 2.3.1 Caractéristiques sociodémographiques

D'un point de vue sociodémographique, il semblerait que la pratique du *sexting* soit plus fréquente chez les jeunes adultes que chez les adolescents (Delevi et Weisskirch, 2013), comme les prévalences mentionnées précédemment en témoignent (Gordon-Messer *et al.*, 2013; Lenhart, 2009). Le fait que les jeunes adultes seraient plus à



l'aise de partager du contenu sexuellement explicite afin d'explorer leur sexualité serait une des hypothèses avancées pour expliquer cette tendance (Scholes-Balog, Francke et Hemphill, 2016).

Le genre est une caractéristique controversée dans la littérature par rapport au *sexting* chez les jeunes adultes, en raison de la divergence dans les résultats. Des auteurs ont rapporté que les femmes auraient plus souvent créé et envoyé du matériel sexuellement explicite que les hommes et que ces derniers en auraient reçu davantage que les femmes (Davis, Powell, Gordon et Kershaw, 2016; Mitchell, Finkelhor, Jones et Wolak, 2012; NCPTUP, 2008; Walker *et al.*, 2013). D'autres études soulèvent que les hommes auraient plus de comportements de *sexting* (partage, publication, envoi, transfert) en général que les femmes (Delevi et Weisskirch, 2013; Hudson, 2011; Hudson *et al.*, 2014). Or, lorsqu'ils s'engageraient dans le *sexting*, ce serait de façon à ne pas prendre trop de risques, c'est-à-dire qu'ils préconiseraient l'envoi de sextos sous forme de messages (par exemple, en proposant des activités sexuelles) ou en envoyant des photos d'eux-mêmes en sous-vêtement (Delevi et Weisskirch, 2013). Toutefois, Klettke et ses collègues (2014) soulèvent dans leur recension de la littérature que sur un total de 12 études qui examinent les différences de genre dans la pratique du *sexting* chez les adultes, six études n'ont rapporté aucune différence (ex : Benotsh *et al.*, 2013; Dir *et al.*, 2013b; Drouin et Landgraff, 2012)

En ce qui concerne le statut relationnel des jeunes adultes qui pratiquent le *sexting*, ce comportement s'observe principalement dans un contexte amoureux (Dir *et al.*, 2013; Drouin *et al.*, 2013; Gordon-Messer *et al.*, 2013; Hudson, 2011). En effet, Hudson et ses collègues (2014) rapportent que le contexte d'envoi est important : le *sexting* serait pratiqué avec une personne significative, une personne avec qui il y a un potentiel relationnel, ou un désir de fréquentation. Ceci est en concordance avec le fait qu'il existerait un lien entre le *sexting* et le niveau d'investissement dans une

relation : plus les personnes se sentiraient investies dans une relation, plus elles seraient portées à sexter avec leurs partenaires (Delevi et Weisskirch, 2013). Également, le fait de connaître le destinataire serait un incitatif à adopter le comportement (Hudson *et al.*, 2014). En contrepartie, les hommes seraient davantage portés à envoyer des sextos dans un contexte hors relation que les femmes (Delevi et Weisskirch, 2013). Aussi, le contenu des sextos des individus en situation de couple tendrait à être davantage suggestif (par messages), qu'explicite (images) (Delevi et Weisskirch, 2013). La durée de la relation peut également influencer le contenu des sextos, puisque celle-ci serait négativement corrélée avec le caractère explicite du contenu des sextos (Parker *et al.*, 2013). En d'autres termes, plus la relation serait de longue durée, moins les sextos tendraient à être explicites (Parker *et al.*, 2013). Cependant, la lecture des résultats doit tenir compte de l'échantillon de Parker et ses collègues (2013) (n=86), qui est composé d'adultes en relation (mariés et en fréquentation), âgés entre 18 et 53 ans (M=28). Le large éventail en ce qui a trait à l'âge sous-entend des différences générationnelles quant au niveau d'aisance et d'utilisation des technologies, par exemple. Ainsi, en considérant que le statut relationnel serait un prédicteur important de la pratique du *sexting* (Dir *et al.*, 2013b ; Weisskirch et Delevi, 2011) et que la majorité des sexteurs serait autant des destinataires que des destinataires (Gordon-Messer *et al.*, 2013), cela suggère qu'il s'agit d'une pratique commune qui reflète l'expression sexuelle des jeunes adultes dans une relation amoureuse (Scholes-Balog *et al.*, 2016). En ce qui concerne les célibataires, ils entretiendraient plus d'attentes négatives par rapport aux conséquences possibles découlant de la pratique du *sexting*, comparativement à ceux qui sont dans une relation dite romantique (Dir *et al.*, 2013).

Peu d'études abordent la question de l'orientation sexuelle en lien avec le *sexting* (Kosanko *et al.*, 2017). Parmi celles qui ont étudié la question, certaines ont observé une différence dans la pratique du *sexting* (Morelli, Bianchi, Baiocco, Pezzuti et

Chirumbolo, 2016; Rice, Rhoades, Winetrobe, Sanchez, Montoya, Plant et Kordic, 2012). Par exemple, Wyszocki et Childers (2011) ont trouvé dans leur étude effectuée auprès d'adultes (n= 5187), que le fait d'être une femme et que de s'identifier comme LGBT seraient des prédicteurs importants d'envoi de photos de soi incluant de la nudité, par courriel ou par téléphone cellulaire. À l'inverse, une étude portant sur les hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes (HRSH) célibataires, entre 18 et 24 ans (n= 1502), rapporte une prévalence plus élevée de *sexting* chez cette population (messages ou images) par messages textes, au cours de la vie, que chez les hommes hétérosexuels (Bauermeister, Yeagley, Meanley et Pingel, 2014). Cela pourrait s'expliquer par le fait que les HRSH utilisent grandement les technologies pour explorer leur sexualité et rencontrer des partenaires (Mustanski, Lyons et Garcia, 2011). Plus précisément, pour les gens issus des minorités sexuelles, l'usage des médias sociaux augmenterait le bien-être (Chong, Zhang, Mak et Pang, 2015) et agirait comme facteur de protection contre le stigmatisme social et la discrimination (Meyer, 2003).

### 2.3.2 Caractéristiques psychologiques

Certaines caractéristiques d'ordre psychologique pourraient prédisposer au *sexting*. De prime abord, certaines motivations sont à l'origine du comportement de *sexting*. En effet, le plaisir, la séduction, l'ennui, l'expérimentation sexuelle, vouloir offrir un cadeau « sexy », vouloir répondre au partenaire, enrichir la relation et initier un comportement sexuel sont des motivations qui ressortent dans la littérature scientifique (Drouin *et al.*, 2013; Hudson *et al.*, 2014; Walker *et al.*, 2013). Selon l'étude de Drouin et ses collègues (2013), certaines motivations à pratiquer le *sexting* semblent varier en fonction du type de relation, soit : être dans une relation, avoir un/des partenaire(s) sexuel(s) occasionnel(s), ou être infidèle (les résultats sont

présentés en fonction de cet ordre). Les motivations les plus fréquemment rapportées sont la séduction (27%, 19%, 33%), parce qu'un partenaire a demandé de le faire (23%, 38%, 13%) et pour initier une activité sexuelle (15%, 26%, 29%) (Drouin *et al.*, 2013). Dans cette même étude, faire du *sexting* parce que le partenaire est loin est une motivation plus fréquemment citée par les personnes dans une relation (26%, 4%, 0%) (Drouin *et al.*, 2013). Tel qu'illustré ci-haut, les motivations des usagers peuvent parfois servir d'intermédiaire entre l'univers virtuel et la réalité physique entre deux partenaires. En appui, l'étude de Wysocky et Chilfers (2011) a démontré que des femmes adultes, recrutées principalement sur des sites de rencontres et d'échangisme, semblent utiliser des photos d'elles nues comme une nouvelle façon de séduire de façon virtuelle, dans l'optique de trouver un partenaire dans leur vie réelle. Les motivations à pratiquer le *sexting* pourraient également varier en fonction du genre. Selon Delevi et Weisskirch (2013), les hommes pourraient utiliser le *sexting* comme une façon d'attirer une partenaire potentielle, tandis que pour les femmes, il s'agirait d'une façon de garder le partenaire actuel intéressé (Delevi et Weisskirch, 2013).

En ce qui concerne le lien d'attachement et la pratique du *sexting*, Weisskirch et Delevi (2011) ont examiné la question auprès de jeunes adultes âgés entre 18 et 30 ans (n=128). Chez les participant.e.s en couple, le style d'attachement insécure (anxieux) prédirait une plus grande fréquence d'envoi de sexto (message, photo ou vidéo) au partenaire afin de solliciter une activité sexuelle. Par le fait même, un plus haut niveau d'attachement insécure serait associé au besoin de pratiquer le *sexting* pour plaire à l'autre (Weisskirch et Delevi, 2011). Ces participants considèreraient que le *sexting* améliore leur relation amoureuse (Weisskirch et Delevi, 2011). Concrètement, le *sexting* serait une stratégie pour susciter une réponse de la part du partenaire et serait une façon de se rassurer en proposant des activités sexuelles et ainsi garder l'intérêt de celui-ci dans la relation (Weisskirch et Delevi, 2011). De plus, le style d'attachement influencerait le type de sexto des usagers. L'attachement

insécure (évitant) dans un contexte de relation amoureuse serait lié à l'envoi de photos via téléphone cellulaire (Crimmins et Seigfried-Spellar, 2014; Drouin et Landgraff, 2012), tandis que le fait de faire du *texting*, c'est-à-dire d'envoyer des messages textes non-sexuels, serait plus commun chez les individus avec un style d'attachement sécure (Gómez et Ayala, 2014).

Dans un autre ordre d'idée, certains traits de personnalité seraient spécifiquement associés au comportement de *sexting*. Par exemple, Dir et ses collègues (2013b) (n=611), soulèvent qu'une fréquence plus élevée de *sexting* (messages/images) chez les jeunes adultes, via téléphone cellulaire ou les réseaux sociaux, serait liée à un comportement impulsif et de recherche de sensations fortes. Également, la recherche de sensations fortes serait associée à une plus grande probabilité d'envoyer ou de transférer des photos contenant de la nudité (Scholes-Balog *et al.*, 2016). Toutefois, l'estime de soi jouerait un rôle protecteur dans cette situation, en diminuant les risques liés au transfert de sextos (Scholes-Balog *et al.*, 2016). En d'autres termes, plus les individus ont une bonne estime de soi, moins ils sont portés à transférer des photos intimes. Il importe de mentionner que les implications et conséquences associées à ces traits seront élaborées ultérieurement.

Par ailleurs, l'agentivité sexuelle peut également être considérée comme un aspect psychologique en lien avec la pratique du *sexting*. Ce concept fait référence au sentiment, ainsi qu'à la sensation d'être « agent » de ses propres actions (Bulot, Thomas et Delevoye-Turrell, 2007). Cela fait également référence au respect de soi-même, de ses valeurs et de ses désirs et au respect de sa propre intégrité dans le cadre de sa sexualité (Lang, 2011). Ainsi, la pratique du *sexting* pourrait être le reflet d'une agentivité de la part des usagers, de par « la prise d'initiative, la conscience de son propre désir et le sentiment de confiance et de liberté dans l'expression de sa sexualité » (traduction libre, p.332) (Averett, Benson et Vaillancourt, 2008) qui sont

mis à profit. Cela correspond à l'expérience de certains usagers, qui perçoivent le *sexting* comme une forme d'expression de soi (Henderson, 2011).

### 2.3.3 Variables liées à la sexualité

Certaines caractéristiques liées à la sexualité des jeunes adultes ont été répertoriées dans les études sur le *sexting*. Tout d'abord, le *sexting* serait plus fréquent chez ceux qui sont actifs sexuellement (Delevi et Weisskirch, 2013; Hudson *et al.*, 2014; Klettke *et al.*, 2014). Dans l'étude de Hudson et ses collègues (2014), parmi les individus s'identifiant comme étant vierge, c'est-à-dire n'ayant eu aucune activité sexuelle orale, vaginale et/ou anale (12% de l'échantillon), presque 45% d'entre eux ont rapporté avoir déjà fait du *sexting* (messages, images ou vidéos) au cours de leur vie, tandis que le taux était de 80% pour l'échantillon total (n=697). Également, des études ont permis d'établir un portrait quant à certains comportements sexuels et la pratique du *sexting*. Premièrement, en ce qui a trait au nombre de partenaires sexuels, l'étude effectuée par Benotsch et ses collègues (2013) auprès de jeunes adultes entre 18 et 25 (n=763) rapporte qu'avoir déjà pratiqué du *sexting* (c'est-à-dire : envoyer ou recevoir des photos sexuellement suggestives ou explicites par messages textes), serait associé à un plus grand nombre de partenaires sexuels (Benotsch *et al.*, 2013; Dir *et al.*, 2013b). Pour Henderson (2011), l'envoi de messages ou d'image, par téléphone cellulaire, e-mail, réseaux sociaux et blogues serait associé à un plus grand nombre de partenaires amoureux, mais pas de partenaires sexuels occasionnels. Ensuite, en ce qui concerne le port du condom chez les jeunes adultes, il semblerait qu'avoir déjà fait du *sexting* serait associé à de plus fortes probabilités d'avoir eu des rapports sexuels non-protégés (Benotsch *et al.*, 2013; Ferguson, 2011). En contrepartie, l'étude de Gordon-Messer et ses collègues (2013) n'a trouvé aucune association significative à cet effet. Puis, la recension des écrits de Klettke et ses

collègues (2014) documente un total de deux études examinant la pratique du *sexting* en lien avec les diagnostics d'infections transmises sexuellement et par le sang (ITSS). Parmi celles-ci, une démontre que ceux qui ont déjà fait du *sexting* rapporteraient davantage avoir déjà reçu un diagnostic d'ITSS, comparativement à ceux qui n'ont jamais pratiqué le *sexting* (Benotsch *et al.*, 2013). Ferguson (2011), quant à lui, n'a trouvé aucune association à cet effet dans son étude.

#### 2.3.4 Variables liées aux habitudes de vie

Les écrits documentent également l'existence de liens entre certaines caractéristiques liées aux habitudes de vie des individus et la pratique du *sexting*. D'une part, la consommation de substances serait associée au *sexting*. Plus précisément, le fait d'avoir déjà sexté serait associé à une consommation récente de substances (incluant l'alcool, la marijuana, l'ecstasy et la cocaïne), comparativement à ceux qui n'ont jamais pratiqué le *sexting* (Benotsch *et al.*, 2013). De façon générale, les sexteurs rapporteraient un niveau de consommation d'alcool et de drogues qui serait plus élevé que ceux qui n'ont jamais sexté (Benotsch *et al.*, 2013; Champion et Pederson, 2015; Dir *et al.*, 2013b). L'alcool, plus spécifiquement, réduisant les inhibitions et augmentant la confiance des individus, serait un facteur qui favoriserait l'envoi de sextos et qui « contribuerait à la création d'un environnement où les individus sont plus à l'aise de discuter, de partager leurs expériences sexuelles et où il est socialement plus accepté de partager des sextos » (traduction libre, p.337) (Yeung *et al.*, 2014). En ce sens, lorsque les individus sont sous l'influence de l'alcool, ceux qui pratiquent le *sexting* (envoi, partage ou réception) considéreraient moins les conséquences négatives possibles liées à la pratique (Yeung *et al.* 2014).

Le *sexting* étant considéré comme une activité virtuelle (Barrense-Dias *et al.*, 2017), certaines études ont documenté le lien entre celui-ci et les activités en ligne des usagers. Crimmins et Seigfried-Spellar (2014) ont observé que certaines pratiques en ligne seraient statistiquement corrélées à la pratique du *sexting*, telles qu'avoir un compte Facebook, faire de la vidéo-conférence avec des inconnus (2.4 fois plus de chances) et faire usage de pornographie adulte sur Internet (4 fois plus de chances). D'ailleurs, ces activités en ligne seraient considérées comme des comportements à risques, en raison de leurs implications (activités sexuelles impliquant des inconnus, reproduction d'images pornographiques, etc.) (Crimmins et Seigfried-Spellar, 2014). De plus, le *sexting* pourrait être associé à un usage problématique ou abusif des téléphones cellulaires (Delevi et Weisskirch, 2013), ayant ainsi un potentiel addictif ou de dépendance (Bianchi et Philips, 2005). Cette association peut s'expliquer par le fait que ceux qui utilisent de manière excessive leur appareil mobile seraient plus confortables avec la communication virtuelle, ce qui faciliterait la pratique du *sexting* (Barrense-Dias *et al.*, 2017). Également, l'utilisation problématique des téléphones cellulaires (ex : *texting* excessif et compulsif) serait associée à une faible estime de soi, ce qui rendrait ces individus plus à risque de s'engager dans le *sexting* (Bianchi et Philips, 2005; Peterson, Buser et Westburg, 2010).

#### 2.4 Les perceptions et attitudes des usagers face au *sexting*

Les perceptions ainsi que les attitudes des usagers à l'égard du comportement de *sexting* ont été investiguées par plusieurs études. Il s'agirait d'une pratique plus ou moins bien perçue socialement. En effet, près de la moitié d'un échantillon composé de 697 personnes entre 18 et 26 ans pense qu'une personne qui leur est proche désapprouverait l'envoi d'images ou de messages « sexy » (Hudson *et al.*, 2014). Cette vision semble découler du fait que les individus perçoivent plusieurs risques



liés au comportement de *sexting*. Selon l'étude de Kopecký (2012) effectuée auprès d'adolescents tchèques (entre 11 et 17 ans), 73% des participants (n= 10 000) perçoivent le *sexting* comme étant risqué et dangereux, citant des conséquences potentielles, telles que : l'exploitation, l'intimidation, la honte publique, la diffusion non-souhaitée des sextos, le suicide, etc. Ces perceptions se confirment également chez les jeunes adultes, puisque 71% d'entre eux croient qu'envoyer des sextos avec du contenu sexuellement suggestif peut avoir de sérieuses conséquences (NCPTUP, 2008). Toutefois, Hudson et ses collègues (2014) indiquent que les individus percevraient l'envoi d'images « sexy » comme étant plus risqué en termes de conséquences potentielles, mais que leurs comportements iraient à l'inverse. Les participants de cette étude auraient davantage envoyé des sextos sous forme d'images (49%) que sous forme de messages (20%) dans les 30 derniers jours (Hudson *et al.*, 2014). Ainsi, la perception du risque des usagers n'influencerait pas la pratique.

Or, la perception du risque dans le *sexting* varierait en fonction du genre. Henderson (2011) rapporte (n= 468) que les femmes, plus que les hommes, percevaient le *sexting* comme étant « sérieux » et pouvant causer de nombreuses conséquences négatives. En ce qui a trait à la réception de sextos spécifiquement, les hommes entretiendraient des attentes plus positives que les femmes (Dir *et al.*, 2013a). Toutefois, de façon générale, les individus s'engageraient davantage dans le *sexting* lorsqu'ils entretiennent des attitudes favorables et positives à l'égard du comportement (Klettke *et al.*, 2014; Weisskirch et Delevi, 2013). D'ailleurs, entretenir des attitudes positives prédirait l'intention de s'engager dans la pratique du *sexting* chez ceux qui ne l'ont encore jamais pratiqué (Hudson, 2011).

## 2.5 Les conséquences associées au *sexting*

La littérature existante permet de faire ressortir certains discours polarisés en lien avec la pratique du *sexting* et ses conséquences possibles. En effet, les courants de recherche argumentent et tendent de démontrer que le *sexting* représente soit un comportement considéré comme étant sain, soit un comportement à risque pour la santé sexuelle (Crimmins et Seigfried-Spellar, 2014; Delevi et Weisskirch, 2013; Dir, *et al.*, 2013b; Kosenko *et al.*, 2017). Les conséquences négatives et positives qui ressortent de la littérature sont détaillées ci-dessous.

### 2.5.1 Conséquences négatives.

Plusieurs enjeux ressortent des études concernant cette pratique. Le *sexting* comme un comportement à risque, les conséquences sociales liées au double-standard sexuel, la pression perçue par les femmes, la perte de contrôle des messages et la violation de la vie privée sont des conséquences négatives associées au *sexting* qui sont documentées dans les études.

#### 2.5.1.1 Comportement sexuel à risque

La pratique du *sexting* est souvent abordée dans les études comme un comportement sexuel à risque (Crimmins et Seigfried-Spellar, 2014; Dir et Cyders, 2015). Plusieurs raisons expliquent cette affirmation, dont l'étude de Crimmins et Seigfried-Spellar (2014), qui démontre qu'un plus haut taux de relations sexuelles non-protégées et un plus grand nombre de partenaires sexuels seraient statistiquement associés à la pratique du *sexting*, en images et vidéos, par téléphone cellulaire. Également, certains auteurs parlent du *sexting* (message ou image), par téléphone cellulaire ou via les réseaux sociaux, comme une pratique à risque, considérant qu'il est lié au

comportement sexuel de « *hookup* », ce dernier impliquant une sexualité non planifiée et spontanée entre des partenaires sexuels occasionnels qui ne sont pas investis romantiquement et qui n'ont pas l'intention de développer une relation soutenue (Dir *et al.*, 2013). À titre d'exemple, 31% de l'échantillon de Benotsch et ses collègues (2013) aurait eu des rapports sexuels avec un nouveau partenaire pour la première fois après avoir fait du *sexting* ensemble. Davis et ses collègues (2016), quant à eux, ont étudié le *sexting* auprès des hommes de minorités ethnoculturelles (n=116) entre 18 et 25 ans et ont découvert que d'avoir un historique de *sexting* serait relié aux comportements sexuels à risques (un plus grand nombre de partenaires sexuels, sexe non-protégé et/ou sous l'influence d'alcool ou drogues), augmentant les risques de contracter une ITSS ou le VIH. Également, comme il a été relevé précédemment, le *sexting* serait associé à la recherche de sensations fortes et l'impulsivité et serait corrélé avec des comportements sexuels à risques, devenant un intermédiaire facilitant une prise de risque sexuelle (sexualité sous l'effet de substances, recherche de partenaire.s sexuel.s occasionnel.s) (Dir *et al.*, 2013b). D'ailleurs, dans l'étude de Champion et Pederson (2015) (n= 511), les individus qui ont envoyé des photos ou vidéos contenant de la nudité complète sont ceux qui ont rapporté entretenir le plus d'attitudes positives envers le *sexting* et un plus haut taux d'adoption de comportements sexuels à risque, comparativement aux non-sexteurs. Ainsi, plus ces taux seraient élevés, plus les sextos tendraient à être explicites (Champion et Pederson, 2015). Or, selon ces auteurs, le *sexting* pourrait être considéré comme un comportement à risque seulement pour les personnes qui s'engagent dans plusieurs comportements qui coïncident avec la recherche de sensations fortes (ex : consommation de drogues ou d'alcool) (Dir *et al.*, 2013b; Champion et Pederson, 2015). D'un autre côté, Gordon-Messer et ses collègues (2013) suggèrent que le *sexting* ne devrait pas être perçu d'emblée comme un comportement problématique ou sain. En appui, Gómez et Ayala (2014) recensent deux articles (Ferguson, 2011; Gordon-Messer *et al.*, 2013) rapportant l'absence de lien entre la pratique du *sexting* et les comportements sexuels à risque, ce qui

contredit les conclusions de certaines études citées précédemment. Une des raisons possibles pour expliquer ces résultats mitigés est que les études ne différencient souvent pas la direction dans le *sexting* (qui envoie et qui reçoit les sextos) ni le type de partenaire impliqué dans la pratique (stable ou occasionnel) (Davis *et al.*, 2016).

#### 2.5.1.2 Double-standard sexuel

Également, l'enjeu du double-standard sexuel en lien avec le *sexting* a récemment été mis en lumière. Le *sexting* et ses conséquences possibles sont intimement liés au genre (Burkett, 2015; Hasinoff et Shepherd, 2014). Selon l'étude de Walker et ses collègues (2013), les filles qui envoient des sextos sous forme d'images seraient perçues comme étant responsables des conséquences négatives possibles, même si elles ont été forcées à le faire, tandis que les garçons qui s'engagent dans le *sexting* seraient perçus positivement par les pairs (Ringrose *et al.*, 2012; Walker *et al.*, 2013; Yeung *et al.*, 2014). En effet, selon les femmes, envoyer des sextos contenant des images serait perçu comme étant plus dangereux pour elles que pour les hommes (Klettke *et al.*, 2014). Ces résultats concordent avec le concept de double-standard sexuel, qui fait référence à l'existence de niveaux de permissivité et d'acceptation différents quant aux activités sexuelles en fonction du genre (Baumeister et Twenge, 2002; Reiss, 1967). Ainsi, les conséquences sociales du comportement de *sexting* sont plus lourdes pour les femmes que pour les hommes (Henderson, 2011).

#### 2.5.1.3 *Sexting* sous pression

Ensuite, toujours en lien avec le double-standard sexuel, il semble que les dynamiques de genre seraient un élément à prendre en considération dans le cadre du

*sexting* et qu'elles influenceraient les motivations à s'y adonner. L'étude d'Henderson (2011) démontre que les femmes ressentiraient davantage de pression à envoyer des sextos (messages ou images), par téléphone cellulaire ou via les réseaux sociaux, comparativement aux hommes. De plus, chez les femmes, le statut relationnel serait également un élément qui ajoute une certaine pression, où elles se sentiraient contraintes à s'engager dans ce type de comportement (Drouin *et al.*, 2015). Ces dernières se sentiraient forcées par le partenaire à pratiquer le *sexting* et parce que celui-ci persisterait malgré une réponse défavorable à cet effet (Drouin *et al.*, 2015). Drouin et Tobin (2014) nomment ce type de comportement du *sexting* « accommodant », ou encore « non-désiré mais consensuel ». Ils le définissent comme un « engagement volontaire dans un comportement sexuel non-désiré, via des messages, images ou vidéos sexuellement explicites » (traduction libre, p.412) (Drouin et Tobin, 2014). C'est près de la moitié (52%) des participants (n=155) qui ont rapporté s'être engagé dans ce type de *sexting* avec leur partenaire relationnel (Drouin et Tobin, 2014). Dans ce cas-ci, le *sexting* non-désiré mais consensuel était légèrement plus commun chez les femmes, mais tout aussi probable chez les hommes (Drouin et Tobin, 2014). Séduire, servir de préliminaires aux rapports sexuels, répondre aux besoins du partenaire et renforcer l'intimité sont les motivations les plus rapportées justifiant ce type de *sexting* (Drouin et Tobin, 2014). Bref, le fait de pratiquer le *sexting* en réponse à la pression d'un partenaire, surtout lorsqu'il est question d'image ou de vidéo, inquiète les chercheurs, puisque cela peut avoir des répercussions importantes dans la vie des individus (Drouin et Tobin, 2014).

#### 2.5.1.4 Perte de contrôle du matériel

Également, la perte de contrôle quant aux éléments envoyés par les usagers ressort dans les écrits comme étant un enjeu technologique associé au *sexting*. En effet,

comme il a été soulevé précédemment, être conscients des implications et des conséquences possibles n'arrête pas pour autant les individus de pratiquer le *sexting* (Gómez et Ayala, 2014). Par exemple, environ 96% d'un échantillon composé de 246 personnes rapporte que le regret est le risque majeur dans la pratique du *sexting*, et 95% rapporte que le *sexting* peut être utilisé pour faire du chantage (Dir et Cyders, 2015). Certaines personnes ont d'ailleurs rapporté avoir vécu des expériences négatives directement en lien avec le *sexting*, tel que le fait d'avoir été pris sur le fait à envoyer des sextos, le fait de vivre du regret ou de l'embarras et d'autres expériences négatives incluant le harcèlement, les malentendus, le chantage et la détérioration de la relation intime (Dir et Cyders, 2015). La perte de contrôle des messages ressort également de l'étude de Crimmins et Seigfried-Spellar (2014), dans laquelle 11% de 88 jeunes adultes ont rapporté qu'au moins un de leurs sextos sous la forme d'images ou de vidéos, créé par l'entremise de téléphone cellulaire, avait été distribué à une tierce personne, sans leur consentement. La perte de contrôle serait un enjeu présent même pour les personnes en couple : 26% des individus en relation avec un partenaire aurait peur que celui-ci transfère leur sexto, passant à 53% pour les individus ayant des partenaires sexuels occasionnels et augmentant à 46% pour les amants (Drouin *et al.*, 2013). Il semble donc que moins les individus se sentent engagés dans leur relation intime, plus la peur de perdre le contrôle du matériel sexuellement explicite augmente.

#### 2.5.1.5 Violation de la vie privée

Nécessairement, le transfert de matériel sexuellement explicite soulève la question de la violation de la vie privée dans le *sexting*. Selon Nissenbaum (2011), certaines normes sociales permettent de distinguer ce qui relève de la vie privée ou de la vie publique. Or, ces normes utilisées comme un cadre de référence dans un contexte

hors ligne peuvent tout autant servir d'indicateurs pour les interactions en ligne (Nissenbaum, 2011). Par exemple, les individus s'attendent que ce qui est considéré comme intime pour eux (dont ce qui a trait à la sexualité) demeure privé et qu'il en soit de même pour les autres (Nissenbaum, 2011). Pour Hasinoff et Shepherd (2014), le *sexting* est « la dernière incarnation digitale d'une longue histoire de productions médiatiques sexuelles personnelles (ex : lettre d'amour, journal intime, photo polaroid) » (traduction libre, p.2935). La différence majeure entre avant et aujourd'hui réside dans la facilité avec laquelle le contenu des sextos peut être distribué, ce qui fait de la violation de la vie privée un enjeu plus prévalent qu'autrefois (Hasinoff et Shepherd, 2014). Il n'en reste pas moins que les jeunes adultes entre 18 et 24 ans (n= 226) considéreraient le fait de maintenir le matériel provenant du *sexting* privé comme une norme sociale attendue (Hasinoff et Shepherd, 2014). Les femmes seraient toutefois plus inquiètes quant à la protection de la vie privée que les hommes (Hasinoff et Shepherd, 2014). Quant au statut relationnel, les individus dans une relation à plus long terme ou considérée comme sérieuse entretiendraient également de plus grandes attentes quant au respect de l'aspect privé dans le *sexting* (Hasinoff et Shepherd, 2014; Yeung *et al.*, 2014). Le fait de transférer des sextos en étant dans une relation intime est considéré comme un abus de confiance, un acte socialement inacceptable (Yeung *et al.*, 2014). En contrepartie, le fait qu'un partenaire sexuel occasionnel transfère des sextos est perçu comme étant socialement plus acceptable, car les attentes en ce qui concerne la confiance dans la relation sont moins grandes (Yeung *et al.*, 2014). Néanmoins, l'étude de Scholes-Balog et ses collègues (2016) met en lumière que le statut relationnel ne serait pas associé au fait de transférer ou montrer des sextos qui devaient initialement rester privés, c'est plutôt l'âge et le trait psychologique de recherche de sensations fortes qui prédiraient ce type de *sexting* (Scholes-Balog *et al.*, 2016).

### 2.5.1.6 Consentement électronique

Tous les enjeux énoncés précédemment mettent en lumière l'importance du consentement, même en contexte en ligne. Selon l'étude qualitative de Crawford et Goggin (2011), les jeunes adultes (n=330) (18-30 ans) croient que le consentement est crucial dans le *sexting*. Cela n'empêche pas certaines personnes d'être surprises par la réception de photo inattendue, dont les « dick pics », référant aux hommes qui envoient (généralement) aux femmes des photos non-désirées de leurs organes génitaux (Salter, 2016). Ce type de sexto choquerait et rendrait inconfortable les destinataires qui, de façon générale, ne savent pas quoi répondre à ces images et ne comprennent pas les motivations derrière l'acte (Salter, 2016). Ces réactions font référence à un contexte généralement hétérosexuel.

### 2.5.2 Conséquences positives

D'un autre côté, certaines conséquences positives ressortent des études recensées. En effet, le *sexting* peut être compris comme un comportement permettant le maintien des relations amoureuses et pourrait être positivement associé à la satisfaction sexuelle dans un couple.

Selon certains auteurs, trop d'attention est portée sur les risques possibles dans le *sexting* (Burkett, 2015; Hasinoff, 2013). Dans le contexte actuel, le *sexting* devrait davantage être vu comme une pratique sociosexuelle de tous les jours, qui peut être négociée et expérimentée dans une variété de situations, de contextes interpersonnels et pour diverses raisons (Burkett, 2015). En effet, le comportement n'impliquerait pas seulement des conséquences négatives pour les usagers (Delevi et Weissklich, 2013). À ce propos, tel que présenté antérieurement, chez les jeunes adultes, le *sexting*



s'effectuerait principalement dans le cadre d'une relation où les partenaires se sentent investis (Delevi et Weisskirch, 2013; Hudson *et al.*, 2014), et les motivations à entreprendre ce comportement peuvent s'inscrire dans le désir de maintenir et d'enrichir la relation actuelle (Delevi et Weisskirch, 2013; Hudson *et al.*, 2014). De ce fait, le *sexting* dans un cadre relationnel, sous la forme de discussion et d'échange de messages sexuellement explicite, semble être une pratique inoffensive pour les usagers (Delevi et Weisskirch, 2013; Scholes-Bolag *et al.*, 2016).

En ce qui concerne la satisfaction sexuelle, Parker et ses collègues (2013) suggèrent que le *sexting* influence positivement cette dernière, dans la mesure où il s'agit d'un comportement adopté et endossé par les deux partenaires dans une relation romantique. De plus, la motivation première exprimée par les couples à pratiquer le *sexting* serait le plaisir (Parker *et al.*, 2013). Également, l'étude de Ferguson (2011) rapporte que la fréquence de *sexting* serait positivement corrélée avec le plaisir dans la sexualité. En d'autres termes, plus les individus pratiqueraient le *sexting*, plus ils rapporteraient un plus haut niveau de plaisir. Aussi, Stasko et Geller (2015) rapportent dans leur étude (n=870) portant sur un large échantillon (entre 18 et 82 ans ; M=35 ans) que la pratique du *sexting* serait positivement liée à la satisfaction sexuelle chez les gens s'identifiant en couple, comparativement aux célibataires chez qui l'association est moindre. Ainsi, le statut relationnel aurait un effet modérateur sur la relation entre le *sexting* et la satisfaction sexuelle.

Une étude s'est intéressée plus précisément aux couples mariés (n= 355 individus, âgés entre 20 à 52 ans, M=32), afin d'évaluer si le *sexting* serait associé à la satisfaction ou plutôt à l'insatisfaction ou l'insécurité face à la relation (McDaniel et Drouin, 2015). Il s'avère que la pratique du *sexting* ne serait pas un prédicteur d'une relation satisfaisante, sauf pour les individus avec un attachement insécure (McDaniel et Drouin, 2015). Plus précisément, pour les hommes mariés, l'envoi de sexto en

images serait relié à la satisfaction relationnelle, tandis que chez les femmes mariées, l'envoi de sextos en images serait associé à la satisfaction relationnelle seulement chez celles avec un plus haut niveau d'attachement anxieux (McDaniel et Drouin, 2015). Ainsi, les auteurs soulèvent que dans ce contexte, le *sexting* semble être utilisé comme stratégie pour augmenter l'intimité des couples (Parker *et al.*, 2013), mais que l'influence des différents styles d'attachement dans la relation doit être considéré (McDaniel et Drouin, 2015; Weisskirch et Delevi, 2011).

Bref, à la lumière des derniers résultats présentés, il est possible d'en comprendre que la pratique du *sexting* n'est pas foncièrement et automatiquement négative en elle-même et qu'au contraire, certains impacts positifs peuvent en découler et être bénéfique pour une relation intime, notamment.

## 2.6 Synthèse

Les études détaillées précédemment ont permis d'approfondir et de tracer le portrait des connaissances actuelles concernant la pratique du *sexting*. En ce sens, la littérature permet de démontrer qu'il s'agit d'un phénomène important dans la vie des jeunes adultes et qu'il s'inscrit principalement dans un contexte relationnel dans lequel les partenaires se sentent investis. Toutefois, les études ne s'entendent pas sur l'attribution des conséquences possibles liées au comportement : certains perçoivent le *sexting* comme un comportement à risque (multiples partenaires sexuels, sexe non-protégé, consommation de substances), d'autres comme un comportement sain (contexte de couple, le plaisir comme motivation). Également, des auteurs ont soulevé l'existence de différences de genre dans la pratique du *sexting*, tel que la pression ressentie par les femmes à sexter et des conséquences sociales plus lourdes pour ces dernières, comparativement aux hommes, suggérant ainsi la présence d'un

double-standard sexuel. Or, nous en savons encore très peu quant aux liens entre la pratique du *sexting* et l'orientation sexuelle, la vie relationnelle et sexuelle, puis avec les habitudes de vie des individus. D'autant plus, il s'avère nécessaire d'approfondir les connaissances à ce sujet, considérant l'absence d'uniformité et de consensus dans les critères d'études à travers les recherches.

## 2.7 Limites des études actuelles

À la lumière de l'état des connaissances, nous pouvons constater plusieurs limites liées aux recherches actuelles sur la pratique du *sexting*. En effet, la plupart des études citées ne basent pas leur recherche sur les mêmes critères de définition du *sexting* (Lenhart, 2009). Les variations concernent bien souvent le contenu des messages, le contexte relationnel qui entoure la pratique et le médium utilisé (Drouin *et al.*, 2013). En effet, la plupart des auteurs incluent les messages envoyés par téléphone cellulaire, mais certains auteurs incluent aussi les messages sexuellement explicites envoyés par courriels ou sur les réseaux sociaux. Également, la diversité des comportements utilisés pour définir le *sexting* varie en fonction des études : certains considèrent seulement l'envoi et/ou la réception, tandis que d'autres ajoutent le partage, le transfert, etc. Ainsi, les estimations de prévalence du comportement de *sexting* varient considérablement, ce qui rend difficile la présentation d'un portrait uniforme du phénomène étudié.

Ensuite, la majorité des études ont été menées à ce jour sur la population adolescente, en raison d'inquiétudes de la part des médias et du public concernant les enjeux légaux et les risques possibles qui sont associés à la pratique du *sexting* pour ces derniers (Lounsbury, Mitchell et Finkelhor, 2011; Ringrose, Harvey, Gill et Livingstone, 2013; Ryan, 2010; Wolak et Finkelhor, 2011). En effet, la production, la

possession et la distribution de matériel sexuellement explicite impliquant des mineurs (âgés moins de 18 ans) fait référence à de la pornographie juvénile qui est illégale au Canada et aux États-Unis, notamment (Gouvernement du Canada, 2017; Mitchell *et al.*, 2012). Or, tel que mentionné antérieurement, les jeunes adultes représentent la population qui pratique le plus le *sexting* (Cooper *et al.*, 2016; Klettke *et al.*, 2014; NCTPUP, 2008), justifiant ainsi la pertinence de les étudier.

Lorsque les études se concentrent sur le *sexting* chez les jeunes adultes, il s'avère que la quasi-totalité de celles-ci se base sur un échantillon provenant des États-Unis et est composée majoritairement de participants étudiants, hétérosexuels et caucasiens (ex : Crimmins et Seigfried-Spellar, 2014; Dir, *et al.*, 2013a; Drouin *et al.*, 2013; Gordon-Messer *et al.*, 2013; Hudson *et al.*, 2014), ce qui amène la question de savoir à quel point la situation est équivalente au Québec. Encore une fois, les données collectées en contexte Québécois sont peu nombreuses et concernent davantage les adolescents (Lavoie, 2014; Steeve, 2014).

Finalement, peu de données sont disponibles concernant l'impact de l'orientation sexuelle dans la pratique du *sexting* (Bauermeister *et al.*, 2014; Wysocki et Childers, 2014), même si les recherches documentent que les gens issus des minorités sexuelles utilisent fréquemment les technologies de communication afin de rencontrer des partenaires sexuels potentiels (Kosenko, Bond et Hurley, 2016). Ainsi, il semble pertinent d'aborder les différences possibles en fonction de l'orientation sexuelle afin de combler les lacunes actuelles dans les écrits, car ces derniers se concentrent essentiellement sur des échantillons composés de personnes hétérosexuelles.

## CHAPITRE III CADRE THÉORIQUE

### 3.1 Objectif de l'étude

Actuellement, peu d'études s'intéressent à la question du *sexting* chez les jeunes adultes au Québec, la majorité des études étant produites aux États-Unis. En réponse à cette lacune, l'objectif de la présente étude est d'étudier les différents facteurs qui prédisent la pratique du *sexting*, chez des étudiants.e.s de l'UQAM, âgés entre 18 et 30 ans. De cette façon, l'étude permet une meilleure compréhension des différents profils d'individus qui pratiquent le *sexting*, et ce, à partir des données d'une Enquête sur la Santé Sexuelle (ESS) effectuée auprès des étudiants.e.s de l'UQAM.

De prime abord, il semble nécessaire de préciser la notion de *sexting* qui est utilisée dans l'étude actuelle, puisqu'il existe des variations dans les définitions employées dans la littérature actuelle. Dans cette étude, certains aspects ont été spécifiquement investigués, dont les communications de sextos via un téléphone cellulaire ainsi que les comportements d'envoi de messages et d'images sexuellement explicites, produits par soi-même dans un contexte privé. Le transfert/partage à une tierce personne sans le consentement de l'auteur n'est pas abordé en raison des limites de l'enquête.

### 3.2 Cadre général

Le *sexting* est une pratique sociosexuelle qui s'inscrit dans le quotidien des individus (Burkett, 2015) au même titre que l'utilisation d'applications de rencontre ou la

recherche de partenaires sexuels. Elle est modelée par les mêmes éléments que les autres pratiques, c'est-à-dire, par des normes culturelles et sexuelles, différents rôles de genre, attitudes et contextes. Ainsi, trois principales notions guideront la réflexion quant à la pratique du *sexting*, soit le double-standard sexuel, l'agentivité sexuelle et la théorie des orientations intimes (Bozon, 2001). Le double-standard sexuel et l'agentivité sexuelle sont des notions souvent utilisées pour expliquer des pratiques sociosexuelles et les différences de genre liées à ces pratiques (ex : Henderson, 2011; Lang, 2015). Quant à la théorie des orientations intimes, il s'agit de trois modèles d'interprétation de la sexualité qui servent de grille d'analyse pour décoder une situation sociale dépendamment des biographiques individuelles (Bozon, 2001).

### 3.3 Double-standard sexuel

#### 3.3.1 Définition

Le double-standard sexuel est une norme sociale qui met en lumière l'existence de niveaux de permissivité et d'acceptation différents quant aux activités sexuelles en fonction du genre (Baumeister et Twenge, 2002; Reiss, 1967). En d'autres termes, certaines activités ou contextes sexuels seraient plus restrictifs socialement pour les femmes que pour les hommes (Hyde et Oliver, 2000), dans un contexte hétérosexuel (Crawford et Popp, 2003). Plus précisément, « les hommes sont jugés plus positivement ou moins négativement qu'une femme pour un même historique sexuel » (traduction libre, p.357) (Jonason et Marks, 2009). Marks et Fraley (2005) différencient le double-standard sexuel sur le plan des « attitudes » et des « évaluations » : le premier réfère à un ensemble d'attitudes qui varie en fonction du genre face à des activités sexuelles, basé sur des croyances à propos des normes culturelles, sur une décision personnelle de ce qui est acceptable ainsi que sur des

perceptions quant aux comportements sexuels qui sont appropriés socialement, tandis que le deuxième réfère aux jugements effectués spécifiquement à propos de personne qui s'engage dans des comportements sexuels (Marks et Fraley, 2005). Pour ces auteurs, la notion « d'évaluation » serait centrale dans les recherches sur le double-standard sexuel en raison de la marge qui existe dans l'évaluation des expériences sexuelles entre les hommes et les femmes (Marks et Fraley, 2005).

Il s'agit d'un concept multidimensionnel, puisque plusieurs facteurs peuvent être utilisées pour documenter la présence et l'occurrence du phénomène, telles que l'âge, le niveau d'engagement dans la relation et le nombre de partenaires (Crawford et Popp, 2003). À titre d'exemple, certaines études ont mis en lumière que les femmes seraient jugées plus négativement que les hommes lorsqu'elles rapportent avoir eu de multiples partenaires sexuels, avoir eu des partenaires sexuels occasionnels ou avoir un partenaire sexuel beaucoup plus jeune, notamment (Allison et Risman, 2013; Bordini et Sperb, 2013; Sakaluk et Milhausen, 2012). Il n'en reste pas moins que plus le comportement sexuel est « rare », plus le jugement envers celui-ci est fort, démontrant ainsi l'évidence d'un double-standard sexuel (Jonason et Marks, 2009). De plus, il s'agit d'une construction sociale, notamment en raison des implications qui diffèrent en fonction des groupes ethnoculturels (Crawford et Popp, 2003; Lips, 2006).

### 3.3.2 Impacts du double-standard sexuel sur les femmes et les hommes

De façon générale, ce qui ressort des études est que le double-standard sexuel aurait plusieurs répercussions pour les femmes. D'abord, le double-standard sexuel favoriserait l'adoption de comportements sexuels à risque pour ces dernières, dont le fait de ne pas prévoir de protection sexuelle avec un partenaire sexuel occasionnel

(Hynie et Lydon, 1995), considérant que ce comportement serait socialement moins accepté pour elles (Crawford et Popp, 2003; Schick, Zucker et Bay-Cheng, 2008). En ce sens, il est attendu que la sexualité se déroule exclusivement dans un contexte de relation stable et sérieuse pour les femmes, tandis que l'on ne s'attend pas des hommes qu'ils répondent à cette norme (Averett *et al.*, 2008).

Également, le double standard sexuel aurait un impact sur l'identité des femmes. En effet, celles-ci se développeraient et évolueraient à travers un discours dichotomique qui est celui de la Madone et de la Putain, suggérant que leur identité ne peut être définie que comme étant pure et vierge, ou facile et libertine (Crawford et Popp, 2003). De ce fait, les femmes internaliseraient des standards sociétaux de moralité et de désirabilité, qui sont des idéaux contradictoires, suggérant qu'elles doivent à la fois se contenir sexuellement et être attirantes sur le plan sexuel (Katz et Farrow, 2000). En ce sens, les rôles traditionnels de genre affecteraient les comportements et attitudes des femmes, puisqu'il serait socialement attendu qu'elles adoptent un rôle de « gardienne des limites » sexuelles (Lips, 2006; Shick *et al.*, 2008) et qu'elles devraient craindre et ne pas apprécier la sexualité (Averett *et al.*, 2008). Ainsi, ces messages opposés font en sorte que lorsque les femmes exprimeraient leur sexualité, elles seraient perçues davantage comme des « putes » et des « salopes », les dépeignant alors comme des objets sexuels (Durham, 1998), les déresponsabilisant face à leur sexualité (Lips, 2006) et favorisant le développement d'une identité sexuelle négative chez elles (Katz et Farrow, 2000). D'après Averett et ses collègues (2008), l'idée que les femmes puissent être étiquetées comme des « putes » serait un enjeu paralysant pour elles, pouvant engendrer la perte de respect social (Averett *et al.*, 2008). Or, dans l'étude de Jackson et Cram (2003), les femmes se ne percevaient pas comme des victimes du double-standard sexuel, mais plutôt comme étant conscientes de la situation et détenant les connaissances pour négocier en conséquence.



Pour Milhausen et Herold (1999), le double-standard sexuel s'appliquerait aux deux genres, la norme influençant autant les hommes que les femmes, et ce, même si les femmes ressortent souvent dans les études comme étant les plus affectées. Cependant, une des faiblesses du concept dans la littérature est que la majorité des études sont effectuées seulement auprès des femmes (Andersen et Cyranowski, 1994; Crawford et Popp, 2003; Jackson et Cram, 2003; Katz et Farrow, 2000; Tolman, 2002).

### 3.3.3 Les études sur le sujet et leurs limites

Il n'en reste pas moins que les études ne s'entendent pas toutes quant à l'existence du double-standard sexuel. Selon Crawford et Popp (2003), les résultats sur le sujet seraient influencés par les choix méthodologiques en général. En effet, sur onze études quantitatives (questionnaires et vignettes intra-sujet et inter-sujet), seulement cinq ont rapporté l'existence du double standard sexuel (Milhausen et Herold's, 1999; Oliver et Sedikides, 1992; Sheeran, Spears, Abraham et Abrams, 1996; Sprecher et Hatfield, 1996; Sprecher, McKinney et Orbuch, 1987), tandis qu'une majorité d'études qualitatives (groupes de discussion, ethnographies, entrevues) ont rapporté l'existence du phénomène (ex : Eder, Evans et Parker, 1995; Moffat, 1989; Thompson, 1995). En regard de la recension de Crawford et Popp (2003), les études quantitatives, lorsque comparées aux études qualitatives, tendent moins à démontrer l'existence du double-standard sexuel : celles-ci ne considèrent peu ou pas le contexte social dans lequel le jugement est posé et se concentrent sur des exemples fictifs, produisant des résultats hypothétiques effectués à partir d'une description minimale (Crawford et Popp, 2003; Jonason et Marks, 2009). Jonason et Marks (2009) quant à eux, questionnent les mesures utilisées (par exemple des définitions désuètes du double-standard sexuel), pouvant conséquemment nuire à la détection du double-

standard sexuel.

### 3.3.4 Le double-standard sexuel et le *sexting*

Plusieurs auteurs soulèvent dans leurs études la présence du double-standard sexuel en lien avec la pratique du *sexting*, suggérant que les perceptions et les attentes associées au comportement de *sexting* varieraient selon le genre (Burkett, 2015; Henderson, 2011; Hasinoff et Sheperd, 2014). Selon Delevi et Weisskirch (2013), le *sexting*, dont l'envoi d'images sexuellement explicite, serait socialement plus accepté pour les hommes que pour les femmes. Ces attentes sociales influenceraient la pratique de *sexting* des femmes, celles-ci la percevant comme étant plus risquée et pouvant causer de nombreuses conséquences négatives (Henderson, 2011). Ainsi, en termes d'impacts du double-standard sexuel, le *sexting* pourrait être considéré comme un comportement sexuel à risque pour celles qui le pratiquent (Hynie et Lydon, 1995). Par ailleurs, pour les jeunes femmes, la pratique du *sexting* mettrait en péril leur réputation sexuelle, puisqu'elles seraient perçues comme responsables des conséquences, tandis que pour les hommes, la perception est que le *sexting* valoriserait leur réputation (Ringrose *et al.*, 2013; Walker *et al.*, 2013). Les conséquences possibles quant à la réputation sexuelle des femmes mettent en lumière les enjeux concernant leur identité : en pratiquant le *sexting*, elles s'exposeraient au discrédit et à la perte de respect social (Averett *et al.*, 2008; Crawford et Popp, 2003).

Or, pour Tolman (2012), l'utilisation des discours sur les inégalités de genre et du double-standard sexuel lorsqu'il est question des femmes et de leur sexualité serait nuisible. En appui, Ringrose et ses collègues (2013) soulèvent que le fait d'utiliser un discours de sexualisation de soi lorsqu'on aborde la question du *sexting* mettrait les femmes à risque de subir un discours moralisateur : elles seraient alors perçues

comme étant innocentes, pures et à risque d'être contaminées par le désir sexuel des hommes (Jackson et Cram, 2003; Tolman, 2012). Il en est de même pour les études qui utilisent un discours « anti-*sexting* », ayant pour effet d'adopter une approche qui met la responsabilité de l'action, lorsque le *sexting* ne se déroule pas bien, sur la personne qui envoie la photo (Hasinoff, 2013). Ces approches feraient la promotion d'une mentalité de *victim-blaming* (Hasinoff, 2011; Albury et Crawford, 2012), signifiant que les victimes seraient partiellement ou entièrement tenues responsables d'un acte préjudicieux (Kent, 2003). Ainsi, les femmes seraient plus à risque de subir une forme de victimisation (vivre de la honte, être blâmées) dans le *sexting* (Hasinoff et Sheperd, 2014; Ringrose *et al.*, 2013; Salter *et al.*, 2013). Ces discours renforcent l'idée que la femme serait particulièrement responsable de protéger son corps (Salter *et al.*, 2013), ce qui ne laisserait aucune place à la reconnaissance de la subjectivité et de l'agentivité des individus, surtout pour les plus jeunes (Egan et Hawkes, 2009; Hasinoff, 2013).

### 3.3.5 L'application du double-standard sexuel dans l'étude

Dans notre étude, la prise en compte du double-standard sexuel permet de comprendre que le coût social de la pratique du *sexting* serait probablement plus élevé pour les femmes, particulièrement pour les sextos-images. De ce fait, une différence dans la prévalence entre l'envoi et/ou la réception des sextos-images et des sextos-messages pourrait être éclairant sur l'implication du double-standard sexuel dans le *sexting*.

## 3.4 Agentivité sexuelle

### 3.4.1 Définition

L'agentivité sexuelle est un concept qui fait référence à « la capacité des hommes et des femmes de prendre en charge leur propre sexualité et de l'exprimer de façon positive » (Lang, 2011, p.189). Lang (2011) s'est penché sur la définition de l'agentivité sexuelle et a permis de ressortir certains éléments centraux dans la compréhension du concept, dont la notion de contrôle, de pouvoir, de responsabilité face à ses actes, de désir et de plaisir, ainsi que de confort et d'aisance dans sa sexualité (Lang, 2011). L'agentivité sexuelle référerait également au sentiment d'être « acteur » de sa sexualité, se distinguant ainsi du concept de subjectivité sexuelle, qui lui renvoie au fait de se sentir « sujet » de sa sexualité (plutôt qu'« objet » sexuel) (Lang, 2011). De ce fait, adopter une attitude passive, soumise ou ne pas assumer les responsabilités sexuelles en jetant le blâme sur son ou sa partenaire seraient des exemples de comportements non-agentiques (Albanesi, 2009).

Toutefois, ce concept s'inscrirait dans un contexte social, ce qui sous-entend la présence de certaines normes (White et Wyn, 1998). Ainsi, le développement de l'agentivité sexuelle serait moins facile pour les femmes que pour les hommes (Lamb, 2010), en raison des attentes sociales plus sévères envers la sexualité féminine et des conséquences plus lourdes pour celles-ci (Averett *et al.*, 2008). Ces normes sociales sexuelles différentes en fonction du genre exposeraient alors les liens existants avec le concept du double-standard sexuel, dont elles sont plus souvent victimes (Lang, 2011). Ainsi, de reconnaître l'agentivité sexuelle chez les femmes implique de les voir « comme des « agentes » actives plutôt que des potentielles « victimes » du désir masculin » (Lang, 2011, p.195). Un des critères qui s'avérerait essentiel pour juger de la présence d'agentivité sexuelle chez les femmes serait le fait de faire des choix qui sont basés sur ses propres désirs et non en fonction des normes sociales (Lang, 2011). Lorsque la pression sociale ressentie incite à refuser certains actes ou à entreprendre

certaines comportements, ce ne serait pas le reflet d'une agentivité sexuelle (Lang, 2011)

Certains auteurs soulignent l'importance de distinguer le comportement agentique et les motivations qui justifient l'adoption du comportement en question (Albanesi, 2009; Averett *et al.*, 2008; Lang, 2015). Par exemple, Lang (2015) illustre qu'un refus, lorsqu'il serait effectué dans un contexte social qui nous pousse à agir, pourrait être considéré comme un comportement agentique, considérant qu'il peut refléter une stratégie témoignant d'un désir de contrôler certaines facettes de sa sexualité.

#### 3.4.2 Les études sur l'agentivité sexuelle et leurs limites

L'agentivité sexuelle, étant un concept relativement récent, ne fait pas consensus dans les écrits quant à son utilité (Lang, 2015). Lang (2015) met en lumière deux perspectives qui s'opposent : d'un point de vue, l'agentivité sexuelle serait nuisible (Gill, 2011), tandis que d'un autre point de vue, l'agentivité sexuelle serait considérée comme étant utile (Duits et Van Zoonen, 2007).

Du premier point de vue, le discours sur l'agentivité sexuelle serait socialement nuisible. En ce sens, selon Gill et Scharff (2013), les discours prônant l'agentivité sexuelle et l'*empowerment* des femmes ne tiendraient pas compte du contexte social « imprégné d'inégalités persistantes » (Lang, 2015). Ainsi, selon Harvey et Gill (2011), le discours de l'agentivité sexuelle (avoir le pouvoir sur sa sexualité), serait néfaste dans la mesure où il aurait été insidieusement repris par les médias pour créer un discours de libertés sexuelles récupéré dans une logique capitaliste (Harvey et Gill, 2011). De ce point de vue, l'agentivité sexuelle servirait de prétexte pour recréer et diffuser des images stéréotypées sexistes, ayant l'apparence de prôner de nouvelles

formes de pouvoir et l'expression d'une sexualité libre (Harvey et Gill, 2011). Par exemple, dans les médias, les femmes seraient représentées de cette façon : elles adopteraient des comportements calqués sur des principes de l'agentivité sexuelle (ex : être active sexuellement) et projetteraient une confiance sexuelle, dans l'objectif de séduire et de conserver un partenaire (Harvey et Gill, 2011). Toutefois, le message sous-jacent serait davantage que les femmes doivent satisfaire les « besoins » sexuels des hommes plutôt que de démontrer qu'elles peuvent être « en charge » de leur sexualité (Lang, 2015).

Le deuxième point de vue stipule que le discours prônant l'agentivité sexuelle serait utile, puisqu'il s'agirait d'une façon de faire reconnaître la « parole » des femmes ainsi que leur capacité d'action (Duits et Van Zoonen, 2007), sans toutefois nier les contraintes sociales existantes (Hasinoff, 2011). Un des points centraux de cette perspective est que « chaque action d'un agent est située socialement », signifiant que les comportements agentiques coexisteraient avec les représentations médiatiques, les tensions politiques et les contraintes sociales (Giddens, 2005; Lang, 2015). Le fait de tenir compte du contexte social et des normes associées fait d'ailleurs intégralement partie de la définition même de l'agentivité sexuelle (Lang, 2015).

### 3.4.3 L'agentivité sexuelle et le *sexting*

Plusieurs études ont permis de mettre en lien le concept d'agentivité sexuelle et la pratique du *sexting*. Principalement, ce qui ressort des récentes études sur le sujet, est le fait que le discours sur le *sexting* serait souvent basé sur une approche punitive (Henry et Powell, 2015). Cette façon d'aborder la question du *sexting* aurait l'effet de nier l'agentivité sexuelle de ceux et celles qui le pratique (Albury et Crawford, 2012; Henry et Powell, 2015). En effet, la pratique du *sexting* serait souvent présentée

comme étant l'expression d'une naïveté et d'une agentivité sexuelle non-développée (Angelides, 2013). Cependant, cette conception serait réductrice des complexités de l'agentivité sexuelle et des motivations sous-jacentes qui peuvent guider les femmes à s'engager dans le *sexting* (Hasinoff, 2014; Ringrose *et al.*, 2012). En ce sens, le *sexting* pourrait être l'expression d'une agentivité des usagers, de par « la prise d'initiative, le sentiment de confiance et de liberté dans l'expression de sa sexualité » (Averett *et al.*, 2008). Cela correspondrait à l'expérience de certains usagers, qui perçoivent le *sexting* comme une forme d'expression de soi (Henderson, 2011). Par contre, comme l'a rapporté Albanesi (2009), une attitude de passivité, de soumission et de non-responsabilité quant à sa sexualité seraient des signes de non-agentivité sexuelle. De ce fait, il est possible d'en comprendre que le fait de pratiquer le *sexting* sous pression ou de façon non-consensuelle (Drouin et Tobin, 2015; Henry et Powell, 2015) ne serait pas le reflet d'une agentivité sexuelle, dans la mesure où cela ne démontrerait pas la liberté de choix dans un contexte de sexualité saine, sans abus ni contrainte (Lang, 2011).

#### 3.4.4 Application de l'agentivité sexuelle dans l'étude

Dans le cadre de l'étude, le concept d'agentivité sexuelle est utile pour la compréhension de la pratique du *sexting* en fonction du genre. La prise en compte de ce concept permet de combler les lacunes théoriques relevées par Ringrose et ses collègues (2013) explicitant que l'utilisation du double-standard sexuel comme explication est nuisible, puisqu'elle miserait seulement sur les inégalités de genre, notamment.

De plus, la prise en compte de certaines variables dans les analyses de régression peut éclairer quant à la présence potentielle de comportements agentiques chez ceux qui

pratiquent le *sexting*, tels que les lieux de rencontres sexuels, la satisfaction sexuelle et le fait d'avoir vécu certaines expériences sexuelles, notamment. Ces informations peuvent contribuer à interpréter le portrait des étudiant.e.s qui pratique le *sexting* dans une perspective qui s'éloigne des discours sur les risques inhérents à la pratique.

### 3.5 Théorie des orientations intimes

#### 3.5.1 Définition

Les orientations intimes de Bozon (2001) s'inscrivent dans une théorie sociologique qui prend comme postulat de départ l'individualisation de la société (Bozon, 2004). En ce sens, beaucoup d'éléments auraient contribué à favoriser l'évolution du contexte social, tel que l'avènement de la contraception médicale, le féminisme et les mouvements des femmes favorisant un discours sur l'égalité des genres, le prolongement de la durée de la scolarité et l'affaiblissement de l'importance du mariage institutionnel, entre autres (Bozon, 2004). Pour Bozon (2004), ces transformations auraient induit des doutes chez les individus quant aux cadres de référence en matière de relation intime : les parcours sexuels, affectifs et conjugaux se complexifient et les significations associées à la sexualité des individus seraient devenues multiples et illimitées (Bozon, 2004). En regard de ces éléments, Bozon (2001, 2004) met en lien la diversification des trajectoires sexuelles et conjugales des gens avec les différentes façons dont les individus donnent sens à leur sexualité, en proposant différentes orientations intimes. Bozon (2001) suggère l'existence de trois modèles d'orientations intimes différents, soit le modèle du réseau sexuel, du désir individuel et de la sexualité conjugale.

Les orientations intimes « sont des configurations distinctes, en nombre limité, qui



associent de manière stable des pratiques de la sexualité et des représentations de soi » (Bozon, 2001, p.13). Concrètement, il s'agit d'un cadre pour délimiter la sexualité, définir le sens qui lui est donné et indiquer le rôle que la sexualité joue dans sa construction identitaire (Bozon, 2001). Bozon (2001) explique que ces orientations sont des « descriptions objectives des trajectoires sexuelles » des individus (p.14), découlant de leurs « expériences biographiques » qui proviennent « d'enseignements formels et informels reçus depuis l'enfance, dans la famille et hors de la famille » (p.13). Pour Bozon, ces orientations intimes sont relativement stables dans la vie des individus (Lézé, 2003). Or, il est fort probable, pour un individu que plusieurs orientations intimes coexistent dans sa sexualité, que ce soit de façon transitoire, périodique, ou constante, tout dépendant de sa biographie (ex : rupture) (Bozon, 2001). Finalement, la sexualité, comme les orientations intimes, serait considérée comme un construit social, ce qui explique que les significations qui y sont associées peuvent varier d'une société à l'autre, mais également au sein d'une même société (Bozon, 2001). Enfin, trois orientations intimes distinctes sont détaillées ci-dessous, soit le modèle du « réseau sexuel », du « désir individuel » et de la « sexualité conjugale » (Bozon, 2001).

### 3.5.2 Le modèle du réseau sexuel

Bozon (2001) souligne que le modèle du réseau sexuel (ou de la sociabilité sexuelle) ne serait pas l'orientation la plus répandue, mais qu'elle n'en serait pas moins importante en terme de cadre de référence. Une des caractéristiques principales de ce modèle est que la sexualité représenterait « un élément central de l'identité sociale, voire même de l'identité professionnelle » (Bozon, 2001, p.16). Selon Bozon (2001), elle serait une façon de socialiser et de créer des liens d'interdépendance. Cette orientation serait typique chez une partie des homosexuels qui s'identifient à la

communauté gaie et qui percevraient leur orientation sexuelle comme un aspect essentiel de leur identité qui doit être assumé, notamment (Adam, 1999). Cela se reflèterait dans leur sexualité par un nombre plus élevé de partenaires que leurs pairs homosexuels ayant une autre orientation intime et par leur fréquentation régulière de lieux de socialisation gaie typiques (ex : bars, saunas) (Bozon, 2001). Chez les hétérosexuels, le modèle du réseau social pourrait également s'illustrer par un nombre élevé de partenaires sexuels. Dans cette orientation intime, la sexualité et la séduction seraient des outils utilisés permettant de traduire une recherche de reconnaissance afin d'augmenter son capital social (Bozon, 2001). Enfin, le modèle pourrait s'appliquer aux travailleur.euse.s du sexe, pour qui la sexualité est directement liée à leur identité professionnelle (Bozon, 2001).

Bozon (2001) soulève des enjeux relatifs au genre et aux classes sociales qui peuvent influencer le modèle du réseau social. Par exemple, une femme qui a de multiples partenaires sexuels serait plus à risque d'être stigmatisée et d'être perçue comme une femme « facile », comparativement à un homme dans la même situation (Bozon, 2001), ce qui fait écho au concept de double-standard sexuel. Également, le réseau sexuel pourrait être positif chez certains individus en servant de ressources, comme c'est le cas pour certains homosexuels, notamment (Bozon, 2001). Puis, il pourrait également être un modèle qui reflèterait le prestige ainsi qu'une position de domination dans certains contextes culturels (ex : hommes polygames en Afrique) (Bozon, 2001).

### 3.5.3 Le modèle du désir individuel

Le deuxième modèle est celui du désir individuel. Celui-ci se caractérise par une « manifestation périodique du désir » et impliquerait un besoin personnel à désirer et

à être désiré (Bozon, 2001). Il s'agirait d'un usage narcissique de la sexualité en servant principalement à renforcer l'individu dans son identité et à augmenter sa connaissance de lui-même (Bozon, 2001). Les objectifs de la sexualité ne tourneraient pas autour du sentiment amoureux et ne seraient pas directement liés à la recherche de plaisir et de la satisfaction sexuelle, même si ceux-ci ne sont pas nécessairement absents (Bourdieu, 1998; Bozon, 2001). Ainsi, cette orientation intime serait davantage réflexive, individualisée et moins extériorisée que la précédente (Bozon, 2001).

Selon Bozon (2001), ce modèle pourrait être présent chez des hommes et des femmes qui auraient des activités sexuelles avec des personnes du même sexe, sans nécessairement s'identifier ou se sentir liés à la communauté LGBT. Dans les couples hétérosexuels, les hommes adopteraient davantage le modèle du désir individuel que les femmes (Bozon, 1998). Dans la relation, cela se traduirait par des attentes plus grandes quant à la fréquence des activités sexuelles, une prise d'initiative qui augmente parallèlement à la durée de la relation de couple et par un désir d'expérimenter de nouveaux scénarios qui ne sont pas forcément partagés avec le/la partenaire (Duncombe et Marsden, 1996). Cela se traduirait par la présence plus fréquente de relations extraconjugales cachées, qui permettent une réassurance individuelle dans sa sexualité (Bozon, 2001). Plus spécifiquement chez les femmes, ce modèle se traduirait par des comportements de séduction et un besoin de susciter le désir chez l'autre, afin d'entreprendre une sexualité qui favoriserait une « restauration de soi », c'est-à-dire l'amélioration de son estime personnelle (Bozon, 2001).

#### 3.5.4 Le modèle de la sexualité conjugale

Le dernier modèle est celui de la sexualité conjugale. Dans ce cas-ci, « les activités

sexuelles sont considérées comme des échanges au service d'une construction conjugale ou sentimentale » (Bozon, 2001, p.22). Cette orientation découlerait historiquement de la vision de la sexualité prônée par l'institution religieuse du mariage aux XII-XIII siècle, dans laquelle toute sexualité hors mariage était considérée comme immorale ou risquée (Bozon, 2001). Cette vision impliquait notamment des interdits conjugaux qui ont persisté à travers les époques, dont l'infidélité au sein des couples mariés (Bozon, 2001). En effet, une des caractéristiques de ce modèle serait que la fidélité est un élément central qui ferait partie intégralement et implicitement du contrat relationnel, encore à ce jour (Bozon, 2001).

Dorénavant, l'orientation intime de la sexualité conjugale ne serait plus calquée sur l'institution religieuse du mariage, mais se baserait plutôt sur le lien amoureux dans lequel s'inscrit la sexualité (Bozon, 1998). Cela se traduirait généralement par une fréquence plus élevée des activités sexuelles en début de relation, puis évoluerait avec le couple. La sexualité s'adapterait aux diverses situations, telles que la naissance des enfants, et emprunterait un rôle d'entretien du lien entre les partenaires (Bozon, 2001). Ainsi, selon Bozon (2001), l'orientation conjugale serait le reflet de l'évolution et des fluctuations de la vie sexuelle et donnerait des indications sur l'état du couple : la sexualité pourrait ainsi refléter des difficultés entre les partenaires ou servir d'outil de résolution de problème, entre autres.

Finalement, un des enjeux avec l'orientation de la sexualité conjugale concernerait la difficulté sous-jacente à reconnaître l'existence de la violence sexuelle entre partenaires au sein d'un couple établi (Bozon, 2001). Cette difficulté pourrait être expliquée par la signification accordée à la sexualité, qui serait l'expression d'une cohésion au sein du couple (Bozon, 2001). Dans cette orientation intime, les femmes seraient perçues comme étant responsables du maintien de la relation et en partie au

service de l'homme : en lui faisant plaisir il aura un comportement agréable en retour (Bozon, 2001). Ce contexte n'encouragerait pas les femmes, les principales victimes, à exprimer leurs besoins et à dénoncer ce type de situation (Bozon, 2001; Ouellet et Cousineau, 2014).

Enfin, Bozon (2001) précise que ces orientations intimes ne représenteraient pas des types psychologiques, mais bien des « logiques sociales d'interprétation et de construction de la sexualité » (p.26). En d'autres termes, il s'agirait d'une façon de comprendre la sexualité des individus, en permettant de la définir, d'interpréter son utilité et ses modes d'interaction avec les partenaires, en regard des conceptions des individus, qui elles sont influencées par un contexte social précis (Bozon, 2001).

Les orientations intimes contribueraient à mieux comprendre les enjeux de la sexualité en fonction de la vision du sujet (Bozon, 2004). Cette perspective permet de mettre en lumière les conceptions divergentes des individus sur l'amour et la sexualité et permet de resituer les disputes, entre autres (Bozon, 2004). Également, ces grilles de lectures que sont les orientations intimes seraient aussi utiles lorsqu'il est question d'analyser les discours sur la sexualité dans les campagnes de prévention, par exemple (Bozon, 2004).

#### 3.5.4 Application de la théorie des orientations intimes dans l'étude

La théorie des orientations intimes de Bozon (2001) est utile dans l'étude afin de mieux comprendre les éléments relationnels ayant été associés à la pratique du *sexting*. En effet, certains prédicteurs seraient théoriquement associés à l'orientation du réseau sexuel (ex : s'identifier en tant qu'homosexuel.le, un nombre de partenaires sexuels plus élevé, une fréquence plus élevée de sortie dans les bars et autres activités

sociales, une consommation de substances possiblement plus élevée), à l'orientation du désir individuel (ex : avoir de la sexualité en contexte non-conjugal, avoir des relations extra-conjugales cachées) ou à l'orientation de la sexualité conjugale (ex : être marié.e ou bien d'avoir majoritairement des relations stables, de ne pas avoir de sexualité extra-conjugale et par le nombre moindre de partenaires sexuels et d'activité sexuelle) (Bozon, 2001). En identifiant lesquels de ces facteurs prédisent le *sexting*, il sera possible d'établir des liens entre la pratique du *sexting* et chacune des trois orientations intimes.

En somme, le *sexting* peut être compris comme une pratique influencée par les normes sociales de genre (double-standard sexuel), l'agentivité sexuelle de l'individu et le sens ainsi que la fonction qu'il accorde à sa sexualité (orientations intimes). De plus, il est important de rappeler que ces éléments affectent différemment les hommes et les femmes, ce qui fait en sorte que le comportement n'a pas les mêmes conséquences (et n'est pas encouragé ou découragé de la même façon) en fonction du genre. En regard de ces inégalités liées au genre dans la compréhension du *sexting*, le fait d'inclure le concept de l'agentivité sexuelle tend à légitimer l'adoption de la pratique par les femmes et permet de les percevoir comme étant des « agentes » de leur sexualité plutôt que des « victimes ». De plus, le *sexting* pourrait aussi être influencé par les diverses orientations intimes, globalement représentées dans l'étude par les caractéristiques de la vie relationnelle et sexuelle et des habitudes de vie.

### 3.6 La présente étude

#### 3.6.1 Application du cadre théorique

Ainsi, dans le cadre de la présente étude, quatre grands domaines de déterminants

seront investigués : (1) les caractéristiques sociodémographiques (ex : genre, orientation sexuelle, statut relationnel), (2) les déterminants associés au comportement de *sexting* (ex : envoi vs réception, type de sexto (message/image)), (3) les caractéristiques de la vie relationnelle et sexuelle (ex : niveau de satisfaction sexuelle, fréquence des pratiques sexuelles, lieux de rencontre des partenaires) et (4) les caractéristiques en lien avec les habitudes de vie (ex : fréquence des sorties sociales, activités socionumériques). La prise en compte de ces différents déterminants permettrait d'établir un portrait des usagers, en considérant les comportements spécifiques qui y sont associés.

### 3.6.2 Questions de recherche

De cette conceptualisation de la problématique ressortent quatre questions spécifiques qui ont guidé l'étude : (1) quel est le profil sociodémographique des étudiants universitaires qui pratiquent le *sexting* ?; (2) quelles sont les caractéristiques de la vie sexuelle et relationnelle qui sont liées aux pratiques de *sexting* ?; (3) quelles sont les activités sociales et virtuelles qui sont associées au *sexting* ? et (4) peut-on établir une relation entre la satisfaction sexuelle et la pratique du *sexting* ?

En raison de leur importance théorique, les analyses vont porter une attention particulière à l'effet du genre, du statut relationnel et de l'orientation sexuelle, qui seront utilisés comme modérateurs dans les prédicteurs statistiques. En ce sens, des études ont montré une variation dans la pratique du *sexting* en fonction du genre en ce qui concerne les motivations (Drouin *et al.*, 2013), la fréquence (NCPTUP, 2008) et la pression ressentie (Drouin *et al.*, 2015), suggérant la présence d'un double-standard sexuel en lien avec la pratique (Henderson, 2011), notamment. Ces différences s'observent également en ce qui concerne le statut relationnel (Dir *et al.*, 2013b; Weisskirch et Delevi, 2011). Puis, l'orientation sexuelle est ressortie dans certaines

études comme étant un facteur d'influence dans la pratique du *sexting* quant à la fréquence d'utilisation (Bauermeister *et al.*, 2014; Morelli *et al.*, 2016). Une fréquence d'usage plus élevée peut s'expliquer par la place importante que prennent les médias sociaux chez les gens issus des minorités sexuelles, leur effet protecteur, ainsi que leur rôle pour faciliter le développement et le maintien de relations (Chong *et al.*, 2015; Meyer, 2003).

Soulignons que l'enquête utilisée pour les buts de ce mémoire n'inclut aucune mesure directe du double-standard sexuel, de l'agentivité sexuelle ou des orientations intimes. Par contre, ces concepts guideront l'interprétation des résultats et seront mobilisés pour fins de discussion.

Premièrement, les études nous démontrent la présence d'un double-standard sexuel dans le *sexting* (Burkett, 2015; Hasinoff et Sheperd, 2014), suggérant une norme différente entre les hommes et les femmes qui impliquerait plus de risques pour ces dernières (Henderson, 2011). Ainsi, il est attendu que la fréquence d'envoi de sextos-images soit plus élevée chez les hommes que chez les femmes, considérant qu'il s'agit d'une action considérée comme étant plus risquée pour elles. Quant au statut relationnel, les études montrent qu'être en situation de couple est considéré par les femmes comme un contexte plus sécuritaire dans lequel pratiquer le *sexting* (Hasinoff et Sheperd, 2014; Yeung *et al.*, 2014). On peut s'attendre que la différence de fréquence d'envoi de sextos-images selon le genre soit plus importante pour les individus qui ne sont pas en relation de couple. Un tel effet n'est pas attendu pour les sextos-messages.

Deuxièmement, l'utilisation du concept d'agentivité sexuelle nous permet de combler les lacunes soulevées par la perspective du double-standard sexuel, qui tendrait à nier le désir, le plaisir et la liberté des femmes à pratiquer le *sexting*, en mettant l'accent



seulement sur les inégalités de genre (Angelides, 2013; Ringrose *et al.*, 2013). Or, la pratique du *sexting* pourrait refléter un choix délibéré chez celles qui le pratiquent ainsi qu'une liberté dans l'expression de sa sexualité (Averett *et al.*, 2008; Lang, 2015). Dans le cadre de l'étude, on pourrait donc s'attendre à ce que la fréquence d'envoi de sextos-messages soit plus élevée pour les femmes. Un tel effet n'est pas attendu pour les sextos-images. Également, toujours pour les femmes, on peut s'attendre à ce que la pratique du *sexting* soit corrélée à certains comportements agentiques (ex : lieux de rencontres, satisfaction sexuelle).

Troisièmement, la théorie des orientations intimes (Bozon, 2001) peut être utile pour comprendre l'aspect relationnel lié au *sexting* via les trois orientations proposées par l'auteur. Ces orientations sont des configurations, généralement stables, qui agissent comme un cadre pour délimiter et définir le sens ainsi que le rôle de la sexualité dans la vie des gens (Bozon, 2001). En s'appuyant sur cette théorie, il est attendu que l'effet de l'orientation dite de la « sexualité conjugale » soit un prédicteur statistique important et que les individus en couple pratiqueront plus le *sexting*, et ce dans le but d'entretenir leur relation. Aussi, on s'attend à ce que certains prédicteurs statistiques soient davantage associés au modèle du « désir individuel » en lien avec des comportements de sexualité occasionnelle (« casual sex ») (ex : fréquence de contact ami.e pour sexualité, expériences sexuelles).

CHAPITRE IV  
ARTICLE (en voie de soumission)

**Qui sont ces jeunes qui sextent? Une étude sur les prédicteurs de la pratique du sexting chez des étudiants.es universitaires au Québec**

Marie Latendresse, B.A <sup>1</sup>, Dominic Beaulieu-Prévost, Ph.D <sup>1,2</sup>, Simon Corneau, Ph.D <sup>1</sup>, Sylvie Lévesque, Ph.D <sup>1</sup>, Marie-Aude Boislard, Ph.D <sup>1</sup>, Martin Blais, Ph.D <sup>1</sup> et Joseph Josy Lévy, Ph.D <sup>1</sup>

<sup>1</sup>Département de sexologie, Université du Québec à Montréal, C.P. 8888, succ. Centre-ville, Montréal, Québec, Canada H3C 3P8

<sup>2</sup>Département de psychologie, Université du Québec à Montréal, C.P. 8888, succ. Centre-ville, Montréal, Québec, Canada H3C 3P8

#### 4.1 Introduction

Les nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) (téléphone cellulaire, application mobile, tablettes, etc.) sont largement utilisés au quotidien par les jeunes adultes (Delevi et Weisskirch, 2013; Kelly, Keaten, Becker, Cole et Littleford, 2012). Leur usage a modifié plusieurs aspects liés au mode de vie des individus (Elliot et Urry, 2010), dont les habitudes de communications, se répercutant également dans la vie intime (Weisskirch et Delevi, 2011). Ces transformations socionumériques ont des impacts sur les relations interpersonnelles et sur la communication sexuelle (Morey, Gentzler, Creasy, Oberhauser et Westerman, 2013), se traduisant par l'apparition d'un phénomène récent, soit le *sexting*, c'est-à-dire, l'envoi et/ou la réception de matériel sexuellement explicite (MSE) (messages, images, vidéos), produit par le destinataire dans un contexte privé, par téléphone cellulaire ou tout autre média (courriels, réseaux sociaux, applications, messagerie instantanée, etc.) (Döring, 2014; Lenhart, 2009; The National Campaign To Prevent Teen Unplanned Pregnancy (NCTPUP), 2008; Ringrose, Gill, Livingstone et Harvey, 2012).

Jusqu'à maintenant, les études sur le *sexting* ont surtout porté sur la prévalence de la pratique chez les adolescents (Kopecký, 2012; Lenhart, 2009; NCTPUP, 2008) et les jeunes adultes (Gordon-Messer, Bauermeister, Grodzinski et Zimmerman, 2013; NCPTUP, 2008; Yeung, Horyniak, Vella, Hellard et Lim, 2014), sur ses prédicteurs (Champion et Pederson, 2015; Delevi et Weisskirch, 2013; Hudson et Fetro, 2015) et sur les risques sociaux et sexuels qui y sont associés (Crimmins et Seigfried-Spellar, 2014; Dir et Cyders, 2015; Drouin, Ross et Tobin, 2015). Peu d'études sont disponibles sur le sujet au Québec, ce qui amène la question de savoir à quel point la situation est équivalente.

Cette étude vise à mieux comprendre qui pratique le *sexting* chez des étudiants universitaires, en établissant le portrait des jeunes adultes âgés entre 18 et 30 ans qui le pratiquent et à documenter les prédicteurs statistiques du *sexting* chez ces derniers. Les données et résultats de cette étude sont tirés de l'Enquête sur la Santé Sexuelle des étudiant.e.s (ESS) menée à l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Cette étude contribue à bonifier les connaissances à propos du *sexting* pouvant bénéficier aux professionnels de la santé, des médias et à divers intervenants qui travaillent auprès des adolescents et des jeunes adultes, notamment.

#### 4.1.1 Prévalence du *sexting*

De façon générale, les études rapportent que la prévalence du *sexting* augmenterait en fonction de l'âge (Agustina et Gómez-Durán, 2012; Klettke, Hallford et Mellor, 2014; Lenhart, 2009). Dans les études effectuées auprès des adolescents, on remarque que la prévalence du *sexting* varierait entre 2,5% et 21%, tandis que chez les jeunes adultes elle se situerait entre 30% et 89% (Benotsch, Snipes, Martin et Bull, 2013; Delevi et Weisskirch, 2013; NCPTUP, 2008; Wysocki et Childers, 2011). Toutefois, la prévalence varie dans les études en fonction de la définition et des méthodes de recherche employées (Döring, 2014; Drouin, Vogel, Surbey et Stills, 2013; Klettke *et al.*, 2014; Kosenko, Luurs et Binder, 2017). En effet, l'âge des participants, le type d'échantillon et les énoncés mesurés, tels que le médium inclus dans la définition du *sexting* (cellulaire, réseaux sociaux, courriels), le type de comportement (envoi, réception, transfert) et la nature du sexto (message, image et/ou vidéo sexuellement suggestif ou explicite) expliquent les variations des prévalences documentés dans les recherches scientifiques (Drouin *et al.*, 2013). Néanmoins, les auteurs d'une recension des écrits sur le *sexting* s'entendent pour dire que les jeunes adultes pratiquent davantage le *sexting* que les adolescents (Cooper, Quayle Jonsson et

Svedin, 2016).

#### 4.1.2 Caractéristiques de ceux qui pratiquent le *sexting*

Les recherches démontrent que certaines caractéristiques de ceux qui pratiquent le *sexting* permettent de prédire la propension à pratiquer le *sexting* aux niveaux sociodémographique, en lien avec la sexualité et en lien avec les habitudes de vie. Au niveau sociodémographique, ce qui ressort principalement des études sur le *sexting* est qu'il s'agit d'une pratique plus courante chez les jeunes adultes (Delevi et Weisskirch, 2013), actifs sexuellement (Klettke *et al.*, 2014), et en situation de couple (Hudson, Fetro et Ogletree, 2014). Également, la pratique du *sexting* s'effectue davantage par échange de messages textes, via un téléphone cellulaire, avec un contenu qui tend à ne pas être trop explicite (Dir, Coskunpinar, Steiner et Cyders, 2013a; Drouin *et al.*, 2013; Gordon-Messer *et al.*, 2013; Hudson, 2011). En ce qui concerne le genre dans la pratique du *sexting*, il n'y a actuellement pas de consensus. Notons trois conclusions différentes à ce sujet : la première illustre que les femmes enverraient davantage de sextos que les hommes et que ces derniers en recevraient davantage que les femmes (Davis, Powell, Gordon et Kershaw, 2016; Mitchell Finkelhor, Jones et Wolak, 2012; NCPTUP, 2008; Walker, Sancu et Temple-Smith, 2013). La deuxième met de l'avant le fait que les hommes pratiqueraient davantage le *sexting* en général que les femmes (partage, publication, transfert, envoi, etc.) (Delevi et Weisskirch, 2013; Hudson, 2011; Hudson *et al.*, 2014). Enfin, la dernière conclusion repose sur une recension des écrits qui soulève que 6 études sur 12 n'ont observé aucune différence de genre concernant le *sexting* (Klettke *et al.*, 2014). En ce qui a trait au contexte relationnel, il influencerait la propension à pratiquer le *sexting*, puisque les individus seraient davantage portés à sexter lorsqu'ils connaissent le destinataire et qu'ils se sentent investis dans la relation (Delevi et Weisskirch, 2013;

Hudson *et al.*, 2014). Très peu d'études abordent la question de l'orientation sexuelle en lien avec la pratique du *sexting*, bien que certains auteurs soulèvent que les personnes de minorités sexuelles (les femmes lesbienne/gai/bisexuelle/trans (LGBT) et les hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes (HRSH) célibataires) pratiqueraient davantage le *sexting* que les hétérosexuel.le.s (Bauermeister, Yeagley, Meanley et Pingel, 2014; Wysocki et Childers, 2011).

En ce qui concerne la sexualité, certaines études soulèvent que la pratique du *sexting* serait reliée au fait d'avoir un plus grand nombre de partenaires sexuels, d'avoir déjà eu des rapports sexuels non-protégés et d'avoir déjà reçu un diagnostic d'infections transmissibles sexuellement et par le sang (ITSS) (Benotsch *et al.*, 2013; Dir *et al.*, 2013b). Ces résultats restent controversés, puisque peu d'études ont examiné la question et certaines d'entre elles en arrivent à des conclusions contradictoires (Ferguson, 2011; Gordon-Messer *et al.*, 2013; Klettke *et al.*, 2014).

Finalement, en ce qui a trait aux habitudes de vie, la pratique du *sexting* serait reliée à des comportements de consommation (drogues, alcool) récents et plus prévalents que pour ceux n'ayant jamais pratiqué le *sexting* (Benotsch *et al.*, 2013; Champion et Pederson, 2015). Qui plus est, certaines activités en ligne seraient plus particulièrement associées à la pratique du *sexting*, telles que faire usage de pornographie et avoir un compte Facebook, entre autres (Crimmins et Seigfried-Spellar, 2014). Finalement, la pratique du *sexting* serait plus ou moins bien perçue socialement, du fait que les individus perçoivent plusieurs risques à s'y adonner, tels que l'intimidation, la honte publique et la diffusion non-souhaitée du contenu. (Kopecký, 2012; NCPTUP, 2008). Cela dit, les individus s'engageraient dans la pratique du *sexting* en dépit de leurs perceptions négatives du comportement (Hudson *et al.*, 2014).

#### 4.1.3 Visions polarisées et implications théoriques associées au *sexting*

La littérature existante permet de faire ressortir certains discours polarisés en lien avec la pratique du *sexting*. En effet, les courants de recherche argumentent et tendent de démontrer que le *sexting* représente soit un comportement considéré comme étant sain, soit un comportement à risque pour la santé sexuelle (Crimmins et Seigfried-Spellar, 2014; Delevi et Weisskirch, 2013; Dir *et al.*, 2013a; Kosenko *et al.*, 2017). Tout d'abord, certains auteurs soulignent que la pratique de *sexting* devrait être considérée comme un comportement sexuel à risque en raison de son association avec le trait de personnalité de recherche de sensations fortes, qui lui, serait corrélé avec les comportements sexuels à risques (un plus grand nombre de partenaires sexuels, sexe non-protégé et/ou sous l'influence d'alcool ou drogues) (Benostch *et al.*, 2013; Crimmins et Seigfried-Spellar, 2014; Davis *et al.*, 2016; Dir *et al.*, 2013b).

Également, des études mettent en lumière la présence d'un double-standard sexuel dans la pratique du *sexting* (Henderson, 2011). Le double-standard sexuel est une norme sexuelle qui met en lumière l'existence de niveaux de permissivité et d'acceptation différents quant aux activités sexuelles en fonction du genre (Baumeister et Twenge, 2002; Reiss, 1967). En d'autres termes, certaines activités ou contextes sexuels seraient plus restrictifs socialement pour les femmes que pour les hommes (Hyde et Oliver, 2000), dans un contexte hétérosexuel (Crawford et Popp, 2003). En ce sens, les femmes feraient face à des conséquences sociales plus lourdes que les hommes lorsqu'elles pratiquent le *sexting* et percevraient la pratique comme étant plus risquée pour elles que pour les hommes (Klettke *et al.*, 2014; Ringrose *et al.*, 2012; Walker *et al.*, 2013; Yeung *et al.*, 2014). D'ailleurs, les femmes seraient plus susceptibles que les hommes de se sentir forcées par le partenaire à pratiquer le

*sexting*, en raison du statut relationnel qui agirait comme une contrainte pour ces dernières (Drouin *et al.*, 2015; Henderson, 2011).

En contrepartie, certaines études se sont concentrées sur les conséquences positives liées à la pratique du *sexting*. De prime abord, certains auteurs soulignent qu'il y a trop d'attention portée sur les risques possibles dans le *sexting* (Burkett, 2015; Hasinoff, 2013), d'autant plus que certains auteurs soulèvent l'absence de lien clairement démontré entre le *sexting* et les comportements à risques (Gordon-Messer *et al.*, 2013). Burkett (2015) soutient donc qu'à la lumière des résultats contradictoires et l'accent mis sur les risques associés, le *sexting* devrait plutôt être considéré comme « une pratique sociosexuelle de tous les jours », qui peut être « négociée et expérimentée dans une variété de situations, de contextes interpersonnels et pour diverses raisons » (traduction libre, p.860) (Burkett, 2015). À cet effet, le *sexting* est majoritairement pratiqué dans le cadre d'une relation où les partenaires se sentent investis et où le plaisir et le désir de maintenir et d'enrichir cette dernière sont les motivations principales sous-jacentes à la pratique (Delevi et Weisskirch, 2013; Hudson *et al.*, 2014; Parker, Blackburn, Perry et Hawks, 2013). Ainsi, le fait de pratiquer le *sexting* dans un contexte relationnel où les deux partenaires endossent et adoptent librement le comportement aurait une influence positive sur la satisfaction sexuelle (Parker *et al.*, 2013; Statsko et Geller, 2015). D'ailleurs, il semblerait que la fréquence de *sexting* serait positivement corrélée avec le plaisir dans la sexualité : plus les individus pratiqueraient le *sexting*, plus ils rapporteraient du plaisir (Ferguson, 2011). Puis, une étude portant sur les couples mariés a permis d'observer que le *sexting* (l'envoi de sexto-image) serait associé à la satisfaction relationnelle chez les hommes ainsi que les femmes avec un attachement insécure (McDaniel et Drouin, 2015). En regard de ces éléments, le *sexting* pourrait être l'expression d'une agentivité des usagers, de par « la prise d'initiative, le sentiment de confiance et de liberté dans l'expression de sa sexualité » (Averett,



Benson et Vaillancourt, 2008). Plus précisément, l'agentivité sexuelle est un concept caractérisé par la notion de contrôle, de pouvoir, de responsabilité face à ses actes, de désir et de plaisir, ainsi que de confort et d'aisance dans sa sexualité (Lang, 2011), reflétant des choix qui sont basés sur ses propres désirs plutôt que sur des normes sociales (Lang, 2011). Cela correspond à l'expérience de certains usagers, qui perçoivent le *sexting* comme une forme d'expression de soi (Henderson, 2011).

Certains concepts théoriques peuvent nous permettre de mieux saisir et comprendre la pratique du *sexting* chez les jeunes adultes. Tout d'abord, les notions de double-standard sexuel et d'agentivité sexuelle, explicité précédemment, peuvent être éclairantes pour mieux expliquer et appréhender les différences de genre liées au *sexting*. Ensuite, la théorie des orientations intimes de Bozon (2001) peut être utile pour mieux comprendre l'aspect relationnel lié au *sexting*. Bozon (2001) stipule qu'il existe trois grands modèles, soit le « réseau sexuel », dans lequel la sexualité serait considérée comme un élément central de l'identité; le « désir individuel », qui mettrait de l'avant l'importance de la notion de l'individualisme, par un « usage narcissique de la sexualité »; et le modèle de la « sexualité conjugale » qui représenterait une sexualité évoluant avec la santé et le lien affectif du couple (Bozon, 2001).

En somme, le *sexting* peut être compris comme une pratique influencée par les normes sociales de genre (double-standard sexuel), l'agentivité sexuelle de l'individu, ainsi que le sens et la fonction qu'il accorde à sa sexualité (orientations intimes). De plus, il est important de rappeler que ces éléments affectent différemment les hommes et les femmes, ce qui fait en sorte que le comportement n'a pas les mêmes conséquences (et n'est pas encouragé ou découragé de la même façon) en fonction du genre. En regard de ces inégalités liées au genre dans la compréhension du *sexting*, le fait d'inclure le concept de l'agentivité sexuelle tend à légitimer l'adoption de la

pratique par les femmes et permet de les percevoir comme étant des « agentes » de leur sexualité plutôt que des « victimes ». De plus, le *sexting* pourrait différer en fonction des diverses orientations intimes, globalement représentées dans l'étude par les caractéristiques de la vie relationnelle et sexuelle et des habitudes de vie.

#### 4.1.4 Objectif

Cette étude vise à mieux comprendre qui pratique le *sexting* chez des étudiants universitaires, en établissant le portrait des jeunes adultes âgés entre 18 et 30 ans qui le pratiquent et à documenter les prédicteurs statistiques du *sexting* chez ces derniers. Les données et résultats de cette étude sont tirés de l'Enquête sur la Santé Sexuelle des étudiant.e.s de l'Université du Québec à Montréal (ESS-UQAM). Les sous-objectifs sont de : (1) documenter les pratiques de *sexting* des étudiants universitaires qui pratiquent le *texting* par téléphone cellulaire; (2) documenter les caractéristiques de la vie sexuelle et relationnelle qui sont associées aux pratiques de *sexting*; (3) documenter les activités sociales et virtuelles qui sont associées au *sexting*; (4) explorer la relation entre la satisfaction sexuelle et la pratique du *sexting*.

Le fait d'examiner les prédicteurs statistiques du *sexting* permet d'explorer les différences qui ressortent en fonction du type de *sexting* pratiqué (message vs image). En raison de leur importance théorique, cette étude porte aussi une attention particulière au rôle potentiel du genre, du statut relationnel et de l'orientation sexuelle comme modérateurs potentiels des prédicteurs du *sexting*. L'inclusion de ces variables concorde avec la suggestion de Champion et Pederson (2015) d'explorer l'influence de l'orientation sexuelle sur le comportement de *sexting*, et avec l'idée que le *sexting* est une pratique comportant des risques sociaux qui varient en fonction du genre (Henderson, 2011) et du contexte relationnel (Weisskirch et Delevi, 2013).

Soulignons que l'enquête utilisée n'inclut aucune mesure directe du double-standard sexuel, de l'agentivité sexuelle ou des orientations intimes. Par contre, ces concepts guideront l'interprétation des résultats et seront mobilisés pour fins de discussion.

## 4.2 Méthodologie

### 4.2.1 Participants

Pour participer à l'étude, il fallait être inscrit à la session d'automne 2013 à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) (Montréal, Canada). Les participants éligibles pouvaient remplir un questionnaire en ligne de manière anonyme. La participation était volontaire. L'échantillon total de l'enquête était composé de 3 115 adultes universitaires, principalement de sexe féminin (78 %).

Pour les fins de la présente étude, le sous-échantillon analysé n'incluait que les répondants âgés entre 18 et 30 ans et ayant rapporté avoir pratiqué le *texting* dans les 12 derniers mois, c'est-à-dire l'envoi et/ou la réception de message texte par cellulaire. Ce sous-échantillon était composé de 2286 répondants. Les caractéristiques du sous-échantillon à l'étude, estimées à partir de valeurs pondérées, sont présentées dans le Tableau 1. Tel qu'illustré, l'échantillon à l'étude était composé majoritairement d'étudiants.e.s entre 18 et 24 ans (69%) (M= 23,3 ans), qui se sont auto-identifié.e.s comme femmes (66%), Québécois.e/Canadien.ne (80%) et hétérosexuel.le (87%). Près de la moitié des participant.e.s étaient en couple (47%) et n'avaient aucune appartenance religieuse (60%). Également, 60% de l'échantillon ont rapporté avoir déjà envoyé par téléphone cellulaire des sextos sous forme de message au cours des douze derniers mois, tandis que 28% l'ont fait sous forme d'image.

<b>Tableau 4.1. Caractéristiques sociodémographiques</b>		
	%	M (ÉT)
<b>Âge</b> (n= 2286)		23,3 (2,9) ans
• 18-24 ans	69,2%	
• 25-30 ans	30,8%	
<b>Sexe</b> (n= 2269)		
• Femme	65,7%	
• Homme	34,3%	
<b>Ethnicité</b> (n=2286) <sup>a</sup>		
• Québécois/Canadien	80,0%	
• Africain	4,0%	
• Asiatique	2,2%	
• Européen	12,7%	
• Autre	8,3%	
<b>Orientation sexuelle</b> (n= 2282)		
• Hétérosexuel.le (ou en questionnement)	87,1%	
• Homosexuel.le	7,1%	
• Bisexuel.le	5,8%	
<b>Statut relationnel</b> (n= 2286)		
• Couple	46,6%	
• Célibataire	53,4%	
<b>Appartenance religieuse</b> (n= 2257)		
• Aucune	60,4%	
• Catholique	33,5%	
• Autre	6,1%	
<b>Envoyer des sextos messages</b> (n= 2279)		1,9 (2,0) <sup>b</sup>
• Jamais	39,6%	
• Oui (12 derniers mois)	60,4%	
<b>Envoyer des sextos images</b> (n=2282)		0,6 (1,3) <sup>b</sup>
• Jamais	71,8%	
• Oui (12 derniers mois)	28,2%	

a. Les catégories d'ethnicité ne sont pas mutuellement exclusives.

b. Pour ces variables, l'échelle de mesure va de 0 (Jamais) à 7 (À chaque jour).

#### 4.2.2 Instrument de mesure

Le questionnaire en ligne utilisé dans le cadre de l'enquête a été complété entre les mois d'octobre et novembre 2013. Celui-ci était en français et prenait approximativement 30 minutes pour être complété et comportait 13 sections incluant des mesures variées sur 11 domaines liés à la santé sexuelle : les modes de vie et les habitudes (ex : activité physique, alimentation, consommation d'alcool, de cigarettes); les expériences sexuelles (ex : l'âge de la première expérience sexuelle, nombre de partenaires sexuels dans les 12 derniers mois, la fréquence des pratiques sexuelles telles que l'utilisation de jouets sexuels, de sexe dans un lieu public, etc.); l'impact de la vie universitaire sur la sexualité (ex : surcharge de travail, fatigue de fin de session); la prévention et les ITSS (ex : dépistage des ITSS, diagnostic d'ITSS, utilisation du condom pour les relations orales/vaginales/anales); la contraception et l'avortement (ex : utilisation de contraception, raisons pour ne pas utiliser la contraception, contraception d'urgence, fin de la grossesse); l'orientation sexuelle, le genre et les codes d'attractions associés (ex : attirance sexuelle, auto-identification, sentiment d'appartenance à son sexe anatomique, rôle et expression de genre); la satisfaction sexuelle et le fonctionnement sexuel (ex : désir sexuel, excitation sexuelle, orgasme); les valeurs et les attitudes concernant la sexualité (ex : égalité des genres, utilisation de la pornographie, avortement); la victimisation, l'intimidation et la discrimination (ex : violence par le partenaire intime, racisme, homophobie); la satisfaction liée à l'image corporelle (ex : pourcentage de gras, perceptions de son corps, attitudes envers son corps); la santé générale et le bien-être (ex : estime de soi, santé physique et émotionnelle, information sur les besoins sexuels). Quatre catégories de variables ont été utilisées aux fins de la présente étude, soit le *sexting*, les variables sociodémographiques, les déterminants de la vie sexuelle et relationnelle, et les déterminants des habitudes de vie.

*Le sexting.* La fréquence du *sexting* a été mesurée par 4 questions sur une échelle de Likert en 8 points (de « jamais » (0) à « à chaque jour » (7)). Les participants ont indiqué s'ils ont déjà, au cours des 12 derniers mois, (a) envoyé des messages sexuellement explicites par cellulaire, (b) envoyé électroniquement une image partiellement ou entièrement nue d'eux, (c) reçu des messages sexuellement explicites par cellulaire, et/ou (d) reçu électroniquement une image nue ou partiellement nue de quelqu'un. Les mesures d'envoi de sextos-messages et de sextos-images ont servi de variables dépendantes pour l'étude.

*Les variables sociodémographiques.* Parmi les questions posées, les participants ont rapporté leur année de naissance, puis à partir de questions à choix de réponses, ils ont rapporté leur genre (« Comment vous identifiez-vous? » - Homme; Femme; Homme trans; Femme trans; Queer; Autre), leur orientation sexuelle (« Vous considérez-vous comme étant : indiquer la meilleure réponse » - Hétérosexuel.le ou straight; Gai ou lesbienne; Bisexuel.le; Incertain.e ou en questionnement), leur groupe ethnique/culturel (« À quel.s groupe.s ethnique.s ou culturel.s vos parents appartiennent-ils? Vous pouvez choisir plus d'une réponse » - Québécois ou canadien; Premières Nations, Inuits, Métis, Autochtones, etc.; Latino-Américain; Afro-Américain; Afrique subsaharienne; Asiatique; Européen de l'Ouest; Européen de l'Est; Caribéens/Antillais; Afrique du Nord (Maghreb); Moyen-Orient; Autre), leur appartenance religieuse (« Avez-vous une appartenance religieuse? Si oui, à quelle religion? » - Non, je n'ai pas d'appartenance religieuse; Catholique; Protestante; Chrétienne orthodoxe; Chrétienne – autre; Musulmane; Juive; Bouddhiste; Autre) et leur statut relationnel (« Êtes-vous actuellement dans une relation conjugale? » - Oui; Non, mais je fréquente quelqu'un; Non et je ne fréquente personne; Je ne sais pas).

Pour la variable de l'orientation sexuelle, les énoncés « Hétérosexuel.le » et

« Incertain/en questionnement » ont été fusionnés afin de former l'énoncé « Hétérosexuel ou en questionnement ». La variable de l'orientation sexuelle a été recodée en 3 variable dichotomique, soit : Hétérosexuel.le et en questionnement; Homosexuel.le; Bisexuel.le (Oui/Non). La variable « Incertain.e/en questionnement » a été fusionnée puisqu'il était impossible de l'analyser indépendamment, étant donné le faible nombre de cas. Il était préférable d'intégrer cette variable à un autre groupe plutôt que de l'exclure. Le choix de fusionner cette variable avec le groupe majoritaire repose sur le fait que le processus de questionnement peut être compris comme une phase de l'identité hétérosexuelle, en tant qu'étape active d'exploration (Morgan et Thompsom, 2011; Worthington, Savoy, Dillon et Vernaglia, 2002). La variable sur les groupes ethniques/culturels a été regroupé de la façon suivante : Québécois/Canadien; Africain; Asiatique; Européen; Autre (Oui/Non). La variable de l'appartenance religieuse a été regroupée en trois catégories, soit: Aucune appartenance religieuse; Catholique; Autre. Finalement, la variable du statut relationnel a été transformé en variable dichotomique de la façon suivante: « Être actuellement en couple » et « Être actuellement célibataire » (Oui/Non).

#### *Les déterminants de la vie relationnelle et sexuelle.*

*Lieux de rencontre.* Parmi les variables mesurées se trouvent douze énoncés de lieux de rencontre des partenaires sexuels, créés dans le cadre de l'enquête (« Avez-vous déjà rencontré un.e partenaire sexuel.le dans les milieux ou les occasions suivantes? » (Oui/Non) (Dans le cadre des cours universitaires; Au cégep; Sur Internet; Dans votre lieu de travail; etc). Initialement, les énoncés ont été présentés en une liste de variables dichotomiques. L'ensemble des lieux de rencontres a été recodé de façon à diviser les lieux associés à un contexte universitaire et ceux liés à un contexte non-universitaire. Les 6 lieux de rencontre des partenaires sexuels liés à un contexte

universitaire et les 6 lieux liés à un contexte non-universitaire ont été regroupés en deux variables distinctes allant de 0 à 6. Chaque point sur ces variables correspondait à un type de lieu (associé ou non au contexte universitaire) dans lequel un partenaire sexuel a déjà été rencontré.

*Activités/pratiques/expériences sexuelles.* La fréquence de sept activités et pratiques sexuelles (ex : contacter un/e ami/e pour avoir des relations sexuelles, utiliser des jouets sexuels, se masturber, avoir une relation sexuelle consentante à trois ou plus) a été mesurée selon une échelle de Likert en 8 points (allant de « jamais » (0), à « à chaque jour » (7)) ou par une échelle de Likert en 7 points (allant de « ça ne m'est jamais arrivé » (0), à « à chaque semaine » (6)). La fréquence de trois expériences sexuelles (« Avoir une relation sexuelle et/ou expérience sexuelle consentante dans un lieu public, par exemple : parc, toilettes publiques », « Avoir une relation sexuelle consentante avec quelqu'un tout en étant engagé.e dans une relation intime avec un.e autre partenaire » et « Avoir une relation sexuelle consentante avec une personne rencontrée la journée même ») a été mesurée selon une échelle de Likert en 7 points (allant de « ça ne m'est jamais arrivé » (0) à « à chaque semaine » (6)). Une moyenne de ces trois variables a été effectuée afin de former une variable dichotomique sur les différentes expériences sexuelles (Oui un de ces éléments m'est arrivé dans la dernière année/Non, pas dans la dernière année). Également, l'énoncé « Utiliser des jouets sexuel seul.e », « Utiliser des jouets sexuels avec un.e partenaire » ont été fusionnés afin de devenir : « Utiliser des jouets sexuels, seul ou avec un.e partenaire » (moyenne de 2 énoncés, de 0 à 7).

*Satisfaction sexuelle.* La satisfaction sexuelle a été mesurée par 3 énoncés (« Dans quelle mesure êtes-vous satisfait.e de la proximité émotionnelle présente dans vos relations sexuelles avec votre ou vos partenaire.s? », « Dans quelle mesure êtes-vous satisfait.e de vos relations sexuelles avec votre ou vos partenaire.s? » et « Dans quelle



mesure êtes-vous satisfait.e de votre vie sexuelle en général? »), qui ont été mesurés par une échelle de Likert (allant de « Très insatisfait.e » (1) à « Très satisfait.e » (5)) (Rosen, Brown, Heiman, Leiblum, Meston, Shabsigh, Ferguson et D'Agostino, 2000). Les énoncés ont été testés comme des variables indépendantes pour mieux comprendre quel aspect de la relation est relié au *sexting*.

*Infections transmissibles sexuellement et par le sang (ITSS)*. Les ITSS ont été mesurés par 12 énoncés. Ces derniers mesuraient si les participants ont déjà eu un diagnostic d'ITSS au cours de la vie, par une variable dichotomique (Oui/Non), puis ils devaient sélectionner la (les) ITSS, qui s'applique (ex : chlamydia, VIH/sida, hépatites, VPH). Ces dernières ont été recodées en deux variables distinctes, soit « Le nombre de diagnostics d'ITSS bactérienne à vie » (0-3) (Chlamydia; Gonorrhée et Syphilis) et « Le nombre de diagnostics d'ITSS virale à vie » (0-7) (Herpès buccal; Herpès génital; VPH; VIH; Hépatites B; Hépatites C; Condylomes). Pour chacune de ces variables, chaque point correspond à une ITSS différente diagnostiquée.

#### *Les déterminants des habitudes de vie.*

*Consommation d'alcool*. La consommation d'alcool a été mesurée à partir de l'énoncé suivant : « Au cours des 12 derniers mois, combien de fois avez-vous bu 5 verres d'alcool ou plus à une même occasion? ». La variable a été recodée en trois catégories, soit : N'a pas bu durant la dernière année; Buveur non-excessif; Buveur excessif. En appui avec les données gouvernementales, il fallait avoir consommé cinq verres d'alcool ou plus en une même occasion, au moins une fois par mois au cours de la dernière année pour être considéré comme buveur excessif (Statistique Canada, 2013).

*Consommation d'autres substances.* La consommation de substances (drogues, médicaments) a été mesurée à partir de 16 énoncés (« Au cours des 12 derniers mois, avez-vous utilisé, au moins une fois, une de ces substances en contexte sexuel » (Oui/Non) – Marijuana (pot/hash); Ecstasy (MDMA, MDA); Cocaïne ou crack; Viagra ou Cialis, Stéroïdes anabolisants, etc.) Ces items ont été recodés en trois variables dichotomiques conceptuellement distinctes, soit « Consommation de marijuana », « Consommation de stimulants » (0-4) (Ecstasy (MDMA, MDA); Amphétamine (speed, crystal meth); Cocaïne ou crack ; Médicaments stimulants (ex : Ritalin, éphédrine)) et « Consommation d'autres substances » (0-11) (ex : LSD; Champignons hallucinogènes; GHB; Kétamine; Héroïne, etc.). Chaque point sur ces variables correspondait à un type de substance consommé durant la dernière année.

*Activités sociosexuelles et numériques.* La fréquence des activités en ligne durant les douze derniers mois a été mesurée par 6 énoncés créés dans le cadre de l'enquête (« Envoyer et lire des messages textes par cellulaire », « Jouer à un jeu vidéo », « Aller sur un site de réseau social comme Facebook », « Aller sur des sites de rencontre », « Regarder des images ou vidéos pornographiques », « Avoir des activités sexuelles en ligne (par webcam) »), selon une échelle de Likert en 9 points (allant de « jamais » (0) à « plus de 2h par jour » (8)). Les énoncés ont été recodés en variables dichotomiques, soit « Jamais/Oui dans l'année ».

*Activités sociales.* La fréquence des activités sociales durant les douze derniers mois a été mesurée par 3 énoncés, créés dans le cadre de l'enquête (« Sortir dans un club ou bar », « Aller à un concert ou un spectacle » et « Aller à un évènement de type *rave* ou *afterhour* »). Les éléments ont été mesurés par une échelle de Likert en 8 points (allant de « jamais » (0) à « à chaque jour » (7)). Les variables ont été recodées afin de créer une moyenne de ces énoncés (0-7).

#### 4.2.3 Procédure

Après avoir cliqué sur le lien menant à l'enquête, les participants étaient dirigés vers le formulaire de consentement puis, suite à leur consentement, à l'enquête elle-même. Aucune compensation financière ne leur a été remise. Le questionnaire en ligne a été produit sur *LimeSurvey* et le serveur a été géré par l'UQAM. Pour assurer la confidentialité des données et l'anonymat des répondants, l'enregistrement des données a été fait sur un serveur sécurisé à l'UQAM et aucune donnée permettant l'identification directe (ex : « cookies », adresse IP ou adresses courriel) n'a été recueillie. De plus, des instructions ont été présentées à la fin du questionnaire pour quitter de façon sécuritaire le navigateur. L'étude a été approuvée par le comité éthique de l'UQAM en date du 21 octobre 2013.

#### 4.2.4 Stratégies analytiques

Les participants ont reçu un poids d'échantillonnage basé sur leur probabilité inverse de sélection afin d'assurer que les résultats soient représentatifs de la population des étudiant.e.s inscrit.e.s à l'UQAM au moment de l'enquête. La pondération a été calculée avec la commande *ipweight* dans Stata 13 (Bergmann, 2011) et les poids ont été déterminés en utilisant les statistiques institutionnelles disponibles au public concernant le sexe, la faculté, le cycle d'études et le statut d'étudiant (Université du Québec à Montréal, 2013). Toutes les analyses ont été pondérées et un critère de signification statistique de 0,05 a été utilisé pour chacune d'entre elles. L'ensemble des analyses a été effectué à partir du logiciel IBM SPSS Statistics 21.

Les analyses ont été effectuées en deux temps. Des analyses descriptives ont d'abord été effectuées afin de fournir une vue d'ensemble des caractéristiques de la population à l'étude ainsi que des fréquences de la pratique du *sexting* (Q1). Des analyses prédictives par régressions linéaires ont ensuite été effectuées afin d'identifier à quel point les caractéristiques de la vie sexuelle et relationnelle des individus (Q2), les activités sociales et virtuelles (Q3) et la satisfaction sexuelle (Q4) sont liées aux pratiques de *sexting*. Considérant qu'aucune hypothèse formulée n'est non-linéaire et qu'il n'y avait pas de justifications théoriques supposant des tels effets, les échelles de Likert ont été traitées comme des variables continues et non catégorielles afin de simplifier les analyses.

La modélisation des prédicteurs statistiques du *sexting* a été faite séparément pour chacun des deux types de *sexting*, c'est-à-dire la fréquence d'envoi de sextos-messages et de sextos-images. Les analyses prédictives pour chacune des variables dépendantes ont été effectuées en deux étapes. Premièrement, chaque variable indépendante fut utilisée séparément pour prédire la variable dépendante dans une analyse bivariée, puis les prédicteurs statistiquement significatifs furent identifiés. Deuxièmement, une analyse de régression linéaire en quatre blocs successifs a été effectuée, mais exclusivement avec les prédicteurs identifiés comme statistiquement significatifs à la première étape. Les trois premiers blocs de variables entrés dans la régression étaient (a) les caractéristiques sociodémographiques, (b) les déterminants de la vie relationnelle et sexuelle, et (c) les déterminants liés aux habitudes de vie. Le dernier bloc de variable incluait les interactions entre, d'un côté, les variables indépendantes incluses dans le modèle et, de l'autre, le genre, le statut relationnel et l'orientation sexuelle. À chaque étape, le modèle a été simplifié en enlevant une à la fois les variables avec une contribution statistiquement non-significative. Par contre, les variables introduites à une étape précédente étaient conservées même si elles devenaient statistiquement non significatives suite à l'ajout d'un bloc subséquent.

Seuls les répondants ayant des données complètes sur les variables indépendantes ont été inclus dans l'analyse.

Pour les interactions statistiquement significatives, des tests d'effet simple ont été effectués dans le but de faciliter l'interprétation. Les résultats de ces tests n'ont pas été présentés dans les tableaux, mais les interprétations des modèles en tenaient compte.

### 4.3 Résultats

#### 4.3.1 Analyses préliminaires

Dans le but de simplifier les modèles de prédiction, les catégories « Hétérosexuel.le » et « En questionnement » de la variable orientation sexuelle ont été fusionnées, car elles étaient conceptuellement compatibles et que leurs effets sur la variable dépendante étaient statistiquement équivalents. Pour les mêmes raisons, certaines variables connexes ont aussi été combinées :

- Les scores des trois variables mesurant la fréquence de relations sexuelles consentantes (a) dans un lieu public, (b) tout en étant engagé.e, et (c) avec une personne rencontrée le jour-même ont été additionnés pour créer une variable unique de fréquence de relations sexuelles en contexte non-normatif.
- Les scores des deux variables mesurant la fréquence d'utilisation de jouets sexuels soit (a) seul, ou (b) avec un.e partenaire ont été additionnés pour créer une variable unique de fréquence d'utilisation de jouets sexuels.

#### 4.3.2 Fréquences de la pratique du *sexting*

Un peu plus du quart des étudiant.e.s qui ont texté dans l'année (28,2%) auraient envoyé au moins un sexto-image dans les 12 derniers mois. Plus précisément, 11,3% en auraient envoyé 1 à 2 fois dans l'année, 8,4% quelques fois dans l'année et 8,5% au moins une fois par mois.

Concernant les sexto-messages, près des deux tiers des étudiant.e.s qui ont texté dans l'année (60,4%) auraient envoyé au moins un sexto-message dans les 12 derniers mois. Plus précisément, 10,1% en auraient envoyé 1 à 2 fois par année, 19,1% quelques fois dans l'année et 31,1% au moins une fois par mois.

#### 4.3.3 Prédicteurs statistiques de la fréquence d'envoi de sexto-images

La prédiction de la fréquence d'envoi de sexto-images a été faite pour l'échantillon des étudiant.e.s ayant texté durant l'année et qui avaient des données complètes sur les variables utilisées (n=2282). Chacun des quatre blocs de variables a ajouté une proportion de variance expliquée statistiquement significative (tous les  $p < 0,0001$ ), et le modèle de prédiction incluait, au final, 3 variables sociodémographiques (bloc 1), 4 variables relationnelles ou sexuelles (bloc 2), 3 variables d'activités sociosexuelles numériques (bloc 3), et 3 interactions avec le genre (bloc 4). Aucune des autres variables indépendantes ou interactions ne contribuait statistiquement au modèle de prédiction. Le terme « prédicteur » plutôt que « corrélat » est utilisé dans l'étude d'un point de vue strictement statistique et n'implique aucune causalité considérant que le devis est transversal.

Les résultats de la prédiction de la fréquence d'envoi de sexto-images sont présentés au Tableau 2. Selon le modèle final (M4), qui explique 24% de la variance de la variable dépendante, les variables indépendantes suivantes prédisent une fréquence plus élevée d'envoi de sexto-images :

- La diversité des lieux non-associés à l'université dans lesquels un partenaire sexuel a déjà été rencontré ;
- Une fréquence élevée d'utilisation de jouets sexuels ;
- Une fréquence élevée de contact d'un.e ami.e dans le but d'avoir des relations sexuelles ;
- Une fréquence élevée de visionnement de pornographie ;
- Une fréquence élevée de visite de sites de rencontre.

De plus, l'effet de trois autres variables interagissait avec le genre, soit le statut relationnel, la fréquence d'expériences sexuelles dans un contexte non-normatif, et la fréquence d'activités sexuelles en ligne. L'analyse des effets simples associés à ces interactions a permis de préciser les contrastes suivants :

- Concernant le statut relationnel, les hommes envoient autant de sexto-images, qu'ils soient ou non en couple. Pour ce qui est des femmes, elles envoient plus souvent de sexto-images que les hommes, et cet effet est encore plus grand lorsqu'elles sont en couple (+0,53) que célibataires (+0,29).
- Concernant les expériences sexuelles dans un contexte non-normatif, une fréquence élevée est associée à une fréquence plus élevée d'envoi de sexto-images pour les hommes (+0,06/point), et à une fréquence moins élevée d'envoi pour les femmes (-0,18/point).
- Concernant les activités sexuelles en ligne, une fréquence élevée est associée à une fréquence plus élevée d'envoi de sexto-images pour les hommes et les femmes. Par contre, l'effet est trois fois plus important pour les femmes (+0,97/point) que pour les hommes (+0,35/point).

Finalement, l'observation des résultats aux modèles 1 à 3 (voir Tableau 2), permet aussi de remarquer que les répondant.e.s s'identifiant comme homosexuel.le ou bisexuel.le envoyaient des sexto-images plus fréquemment que les autres (voir le modèle 1), mais que cette différence disparaissait lorsque l'on contrôlait pour les variables de vie relationnelle et sexuelle (bloc 2) et des variables sociosexuelles numériques (bloc 3). Des analyses post hoc ont démontré que l'effet associé à la bisexualité disparaissait lorsque l'on contrôlait pour la fréquence d'utilisation des jouets sexuels (bloc 2), et que l'effet associé à l'homosexualité disparaissait lorsque l'on contrôlait successivement pour la fréquence des expériences sexuelles dans un contexte non-normatif (bloc 2) et les trois activités sociosexuelles numériques (bloc 3).



**Tableau 4.2.** Modèle prédictif de la fréquence d'envoi de sexto-images chez les étudiant.e.s de l'UQAM (n= 2282)

	<b>Modèle 1</b>	<b>Modèle 2</b>	<b>Modèle 3</b>	<b>Modèle 4</b>
<b>Caractéristiques sociodémographiques</b>				
Genre (être une femme)	-0,06 0,05 0,17	-0,09 0,02 0,14	0,15 0,29 0,44	0,11 0,29 0,48
Statut relationnel (être en couple)	-0,00 0,11 0,22	0,04 0,15 0,26	0,09 0,20 0,30	-0,21 -0,04 0,14
Orientation sexuelle auto-identifiée :				
• Hétérosexuel.le ou en questionnement	ref	ref	ref	ref
• Homosexuel.le	0,36 0,58 0,80	0,11 0,32 0,53	-0,14 0,07 0,28	-0,19 0,02 0,23
• Bisexuel.le	0,09 0,33 0,56	-0,26 -0,04 0,19	-0,31 -0,10 0,12	-0,29 -0,08 0,14
<b>Vie relationnelle et sexuelle</b>				
Diversité des lieux non-universitaires de rencontre de partenaire sexuel (0-6) <sup>a</sup>	n/a	0,04 0,08 0,12	0,02 0,06 0,10	0,02 0,06 0,10
Fréquence d'expériences sexuelles dans un contexte non-normatif (0-18) <sup>b</sup>	n/a	0,03 0,06 0,09	-0,00 0,03 0,06	0,02 0,06 0,09
Fréquence d'utilisation des jouets sexuels, seul ou avec partenaire (0-14) <sup>c</sup>	n/a	0,09 0,11 0,13	0,06 0,08 0,10	0,06 0,08 0,10
Fréquence de contact d'un.e ami.e pour avoir des relations sexuelles (0-6) <sup>b</sup>	n/a	0,10 0,14 0,19	0,09 0,13 0,17	0,08 0,12 0,16
<b>Activités sociosexuelles numériques et habitudes de vie (0-8) <sup>e</sup></b>				
Fréquence de visionnement d'images/vidéos pornographiques	n/a	n/a	0,03 0,06 0,09	0,03 0,06 0,09
Fréquence de visite de sites de rencontre	n/a	n/a	0,03 0,06 0,09	0,02 0,05 0,08
Fréquence des activités sexuelles en ligne par webcam	n/a	n/a	0,38 0,44 0,51	0,28 0,35 0,43
<b>Interactions</b>				
Statut relationnel x Genre	n/a	n/a	n/a	0,03 0,24 0,44
Expériences sexuelles dans un contexte non-normatif x Genre	n/a	n/a	n/a	-0,40 -0,24 -0,08
Activités sexuelles en ligne par webcam x Genre	n/a	n/a	n/a	0,36 0,62 0,89
<b>Constante</b>	0,35 0,46 0,57	-0,15 -0,02 0,11	-0,52 -0,34 -0,17	-0,50 -0,32 -0,13
<b>Caractéristiques des modèles</b>				
R <sup>2</sup> total / Variation de R <sup>2</sup>	0,02 / 0,02	0,15 / 0,13	0,23 / 0,09	0,24 / 0,01
Sig. Variation de R <sup>2</sup> ( $\Delta R^2$ )	p<0,001	p<0,001	p<0,001	p<0,001

**Notes.** Les intervalles de confiance à 95% sont présentées comme des indices, tel que suggéré par Louis et Zeger (2009). Les effets statistiquement non-significatifs sont présentés en gris pour faciliter la lecture. <sup>a</sup> Au cours de la vie; <sup>b</sup> 0= ça ne m'est jamais arrivé, 1= pas au cours des derniers mois, mais avant ça oui, 2= 1-2 fois dans l'année, 3= quelques fois dans l'année, 4= une fois par mois, 5= 2-3 fois par mois, 6= a chaque semaine; <sup>c</sup> 0= jamais, 1= 1-2 fois dans l'année, 2= quelques fois dans l'année, 3= une fois par mois, 4= 2-3 fois par mois, 5= une fois par semaine, 6= quelques fois par semaine, 7= chaque jour; <sup>d</sup> 0= très insatisfait.e, 1= modérément insatisfait.e 2= ni satisfait.e, ni insatisfait.e, 3= modérément satisfait.e, 4= très satisfait.e; <sup>e</sup> 0= jamais, 1= moins d'une fois par mois, 2= une fois par mois, 3= 2-3 fois par mois, 4= une fois par semaine, 5= quelques fois par semaine, 6= quelques minutes par jours, 7= 1-2 heures par jour, 8= plus de 2 heures par jour.

#### 4.3.4 Prédicteurs statistiques de la fréquence d'envoi de sexto-messages

La prédiction de la fréquence d'envoi de sexto-messages a été faite pour l'échantillon des étudiant.e.s ayant texté durant l'année et qui avaient des données complètes sur les variables utilisées (n=2279). Chacun des quatre blocs de variables a ajouté une proportion de variance expliquée statistiquement significative (tous les  $p < 0,0001$ ), et le modèle de prédiction incluait, au final, 4 variables sociodémographiques (bloc 1), 6 variables relationnelles ou sexuelles (bloc 2), 2 variables liées aux habitudes de vie (bloc 3), 3 interactions avec le genre et 1 interactions avec le statut relationnel (bloc 4). Aucune des autres variables indépendantes ou interactions ne contribuait statistiquement au modèle de prédiction.

Les résultats de la prédiction de la fréquence d'envoi de sexto-images sont présentés au Tableau 3. Selon le modèle final (M4), qui explique 20% de la variance de la variable dépendante, les variables indépendantes suivantes prédisent une fréquence plus élevée d'envoi de sexto-images :

- La diversité des lieux non-associés à l'université dans lesquels un partenaire sexuel a déjà été rencontré ;
- Une fréquence élevée d'utilisation de jouets sexuels ;
- Une fréquence élevée de contact d'un.e ami.e dans le but d'avoir des relations sexuelles ;
- Un niveau de satisfaction élevé face à la vie sexuelle en général et face aux relation sexuelles avec le/la partenaire ;
- Avoir consommé de la marijuana en contexte sexuel.

De plus, l'effet de trois autres variables interagissait avec le genre, soit le statut relationnel, la fréquence des activités sexuelles en ligne et la satisfaction des relations

sexuelles. L'analyse des effets simples associés à ces interactions a permis de préciser les contrastes suivants :

- Concernant le statut relationnel, les hommes envoient autant de sexto-messages, qu'ils soient ou non en couple. Pour ce qui est des femmes, elles envoient plus souvent de sexto-messages que les hommes, mais cet effet est seulement statistiquement significatif lorsqu'elles sont en couple (+1,05).
- Concernant les activités sexuelles en ligne, une fréquence élevée est associée à une fréquence plus élevée d'envoi de sexto-messages à la fois pour les hommes et les femmes. Par contre, l'effet est trois à quatre fois plus important pour les femmes (+1,20/point) que pour les hommes (+0,33/point).
- Concernant la satisfaction face aux relations sexuelles avec les partenaires, un niveau de satisfaction élevé est associé à une fréquence plus élevée d'envoi de sexto-messages pour les hommes (+0,18/point), mais n'a pas d'effet statistiquement significatif pour les femmes (-0,02/point, ns).

Aussi, l'effet de l'appartenance religieuse interagissait avec le statut relationnel. En effet, avoir une appartenance religieuse est associée à une fréquence plus élevée d'envoi de sexto-messages pour les célibataires (+0,35), mais n'a pas d'effet statistiquement significatif chez les couples (-0,17, ns).

Finalement, l'observation des résultats aux modèles 1 à 3 (voir Tableau 3), permet aussi de remarquer que les répondant.e.s s'identifiant comme bisexuel.le envoyaient des sexto-messages plus fréquemment que les autres (voir le modèle 1). Par contre, cette différence disparaissait lorsque l'on contrôlait pour les variables de vie relationnelle et sexuelle (bloc 2). Des analyses post hoc ont démontré que l'effet associé à la bisexualité disparaissait lorsque l'on contrôlait pour la fréquence d'utilisation des jouets sexuels (bloc 2).

**Tableau 4.3. Modèle prédictif de l'envoi de sexto-messages chez les étudiant.e.s de l'UQAM (n=2279)**

	<b>Modèle 1</b>	<b>Modèle 2</b>	<b>Modèle 3</b>	<b>Modèle 4</b>
<b>Caractéristiques sociodémographique</b>				
Genre (être une femme)	-0,22-0,02 <sub>0,18</sub>	-0,21-0,01 <sub>0,18</sub>	-0,13-0,06 <sub>0,25</sub>	-0,08-0,62 <sub>1,32</sub>
Statut relationnel (être en couple)	-0,11-0,07 <sub>0,26</sub>	-0,07-0,11 <sub>0,29</sub>	-0,05-0,13 <sub>0,30</sub>	-0,47-0,14 <sub>0,19</sub>
Avoir une appartenance religieuse	-0,01-0,11 <sub>0,30</sub>	-0,03-0,14 <sub>0,31</sub>	-0,05-0,12 <sub>0,29</sub>	0,12-0,35 <sub>0,58</sub>
Orientation sexuelle auto-identifiée :				
• Hétérosexuel.le ou en questionnement	ref	ref	ref	ref
• Homosexuel.le	-0,16-0,20 <sub>0,57</sub>	-0,40-0,05 <sub>0,30</sub>	-0,52-0,18 <sub>0,17</sub>	-0,49-0,15 <sub>0,20</sub>
• Bisexuel.le	0,20-0,58 <sub>0,96</sub>	-0,31-0,05 <sub>0,41</sub>	-0,34-0,02 <sub>0,37</sub>	-0,32-0,03 <sub>0,39</sub>
<b>Vie relationnelle et sexuelle</b>				
Diversité des lieux non-universitaires de rencontre de partenaire sexuel (0-6) <sup>a</sup>	n/a	0,09-0,16 <sub>0,23</sub>	0,08-0,14 <sub>0,21</sub>	0,07-0,14 <sub>0,21</sub>
Fréquence d'expériences sexuelles dans un contexte non-normatif (0-18) <sup>b</sup>	n/a	0,00-0,06 <sub>0,11</sub>	-0,02-0,03 <sub>0,08</sub>	-0,03-0,02 <sub>0,07</sub>
Fréquence d'utilisation des jouets sexuel, seul ou avec partenaire (0-14) <sup>c</sup>	n/a	0,10-0,13 <sub>0,17</sub>	0,09-0,12 <sub>0,15</sub>	0,08-0,11 <sub>0,15</sub>
Fréquence de contact d'un.e ami.e pour avoir des relations sexuelles (0-6) <sup>b</sup>	n/a	0,23-0,29 <sub>0,36</sub>	0,22-0,28 <sub>0,35</sub>	0,21-0,28 <sub>0,35</sub>
Satisfaction face à la vie sexuelle en général (0-4) <sup>d</sup>	n/a	0,13-0,23 <sub>0,34</sub>	0,12-0,22 <sub>0,32</sub>	0,11-0,21 <sub>0,31</sub>
Satisfaction face aux relations sexuelles avec partenaire (0-4) <sup>d</sup>	n/a	-0,07-0,05 <sub>0,17</sub>	-0,07-0,05 <sub>0,16</sub>	0,02-0,18 <sub>0,35</sub>
<b>Activités socionumériques et habitudes de vie</b>				
Fréquence des activités sexuelles en ligne par webcam (0-8) <sup>e</sup>	n/a	n/a	0,33-0,44 <sub>0,55</sub>	0,21-0,33 <sub>0,45</sub>
Avoir consommé de la marijuana en contexte sexuel <sup>f</sup>	n/a	n/a	0,02-0,29 <sub>0,57</sub>	0,04-0,31 <sub>0,58</sub>
<b>Interactions</b>				
Statut relationnel x Genre	n/a	n/a	n/a	0,21-0,57 <sub>0,92</sub>
Appartenance religieuse x Statut relationnel	n/a	n/a	n/a	-0,86-0,52 <sub>0,19</sub>
Satisfaction face aux relations sexuelles x Genre	n/a	n/a	n/a	-0,36-0,20 <sub>0,03</sub>
Activités sexuelles en ligne par webcam x Genre	n/a	n/a	n/a	0,42-0,87 <sub>1,32</sub>
<b>Constante</b>	1,61-1,81 <sub>2,02</sub>	-0,49-0,10 <sub>0,29</sub>	-0,48-0,10 <sub>0,28</sub>	-1,13-0,53 <sub>0,67</sub>
<b>Caractéristiques des modèles</b>				
R <sup>2</sup> total / Variation de R <sup>2</sup>	0,11 / 0,11	0,16 / 0,05	0,19 / 0,03	0,20 / 0,02
sig. Variation de F / sig. Variation de R <sup>2</sup> ( $\Delta R^2$ )	p<0,001	p<0,001	p<0,001	p<0,001

**Notes.** Les intervalles de confiance à 95% sont présentés comme des indices, tel que suggéré par Louis et Zeger (2009). Les effets statistiquement non-significatifs sont présentés en gris pour faciliter la lecture. <sup>a</sup> Au cours de la vie; <sup>b</sup> 0= ça ne m'est jamais arrivé, 1= pas au cours des derniers mois, mais avant ça oui, 2= 1-2 fois dans l'année, 3= quelques fois dans l'année, 4= une fois par mois, 5= 2-3 fois par mois, 6= a chaque semaine; <sup>c</sup> 0= jamais, 1= 1-2 fois dans l'année, 2= quelques fois dans l'année, 3= une fois par mois, 4= 2-3 fois par mois, 5= une fois par semaine, 6= quelques fois par semaine, 7= chaque jour; <sup>d</sup> 1= très insatisfait.e, 2= modérément insatisfait.e 3= ni satisfait.e, ni insatisfait.e, 4= modérément satisfait.e, 5= très satisfait.e; <sup>e</sup> 0= jamais, 1= moins d'une fois par mois, 2= une fois par mois, 3= 2-3 fois par mois, 4= une fois par semaine, 5= quelques fois par semaine, 6= quelques minutes par jours, 7= 1-2 heures par jour, 8= plus de 2 heures par jour; <sup>f</sup> Au cours des douze derniers mois.

#### 4.4 Discussion

Globalement, l'étude a permis de faire ressortir qu'un peu plus du quart (28%) des répondants ont envoyé un sexto-image dans les douze derniers mois de l'étude et un peu plus de la moitié des répondants (60%) ont envoyé au moins un sexto-message. La prévalence qui ressort de cette étude concorde avec les études existantes effectuées auprès des jeunes adultes et du *sexting* (Benotsch *et al.*, 2013; Delevi et Weisskirch, 2013; Gordon-Messer *et al.*, 2013; NCPTUP, 2008; Wysocki et Childers, 2011). Également, ce résultat soutient les conclusions d'études antérieures qui documentent que le *sexting* s'effectue davantage par l'entremise de sextos sous forme de messages (Dir *et al.*, 2013a; Drouin *et al.*, 2013; Gordon-Messer *et al.*, 2013; Hudson, 2011).

Tel qu'il a été démontré en introduction, les études existantes font ressortir certains discours polarisés en lien avec la pratique du *sexting*. Afin d'enrichir notre compréhension actuelle de la question, la présente étude a permis d'établir les prédicteurs statistiques liés à l'envoi de sextos parmi des étudiant.e.s universitaires au Québec. Basées sur un devis transversal, les analyses de prédictions ont permis d'identifier des déterminants associés à la propension à pratiquer le *sexting*. Les modèles de prédiction mettent en lumière quatre principaux enjeux déterminant la fréquence d'envoi de sexto en image et en message : (1) *sexting*, conjugalité et genre, (2) *sexting* et *casual sex*, (3) *sexting* et sexualité numérique et (4) *sexting* et orientation sexuelle

##### 4.4.1 Le *sexting*, la conjugalité et le genre

À la lumière des résultats, on remarque que la pratique du *sexting* est caractérisée par des différences de genre. On observe notamment que les femmes envoient en moyenne davantage de sextos images et messages que les hommes, et que cet effet est plus prononcé lorsqu'en couple que célibataire, tandis que le comportement des hommes ne dépend pas de leur statut relationnel. Ce résultat concorde avec les conclusions de certaines études stipulant que les femmes envoient davantage de sextos que les hommes (Davis *et al.*, 2016; Mitchell *et al.*, 2012; NCPTUP, 2008; Walker *et al.*, 2013). Deux concepts nous permettent de mettre ce résultat sous tension, soit le double-standard sexuel et l'agentivité sexuelle. Ces deux concepts font écho aux deux visions polarisées présentes dans les études sur le *sexting* : le *sexting* comme pratique qui peut accentuer certaines vulnérabilités, ou le *sexting* comme pratique agentive.

Premièrement, les résultats appuient l'idée concernant l'influence du double-standard sexuel sur la fréquence d'envoi de sextos. En ce sens, la notion de double-standard sexuel nous rappelle que les femmes sont souvent jugées plus sévèrement que les hommes pour leur conduite sexuelle. Il est donc surprenant, considérant les risques sociaux qui sont plus importants pour celles-ci (Henderson, 2011), qu'elles pratiquent plus souvent le *sexting*. Par contre, cette plus grande fréquence de *sexting* pourrait suggérer que les femmes subissent davantage de pression, explicite (ex : sollicitation) et/ou implicite (ex : attentes, normes perçues), à envoyer des sextos comparativement aux hommes (Drouin *et al.*, 2015; Henderson, 2011). L'effet d'être en couple, pour les femmes, peut aussi être interprété en fonction du double-standard sexuel. Comme les risques d'atteinte à la réputation sont probablement jugés moins grands lorsque le destinataire du contenu sexuellement explicite est une personne de confiance (Drouin *et al.*, 2013; Yeung *et al.*, 2014), on peut supposer que les risques perçus par les femmes sont probablement moins élevés lorsque le destinataire est un conjoint que lorsque c'est une personne moins proche. Cela pourrait expliquer la fréquence plus

élevée de *sexting*, pour les femmes, en contexte conjugal. Le fait que les risques sociaux associés à l'envoi de contenu sexuellement explicite soient moins grands pour les hommes (Walker *et al.*, 2013) permet aussi d'expliquer que leur comportement soit moins déterminé par le contexte relationnel.

En contrepartie, les résultats soutiennent également l'idée en lien avec l'agentivité sexuelle des femmes dans la pratique du *sexting*. La plus grande fréquence d'envoi de sextos en images et en messages pourrait être l'expression d'un choix délibéré, conscient et en accord avec ses besoins et désirs sexuels, où les femmes ont le pouvoir sur leurs actions sexuelles (Lang, 2011). Comme notre étude ne mesurait pas les motivations, les significations sous-jacentes aux pratiques de *sexting*, ni les représentations entretenues à l'égard de celles-ci, il est difficile d'inférer le niveau d'agentivité associé aux différents contextes. Des études ultérieures, ancrées dans des devis qualitatifs, apparaissent d'une utilité incontournable afin de mieux documenter les liens entre le *sexting* et l'agentivité sexuelle. Par contre, si l'on considère la pratique du *sexting* comme une pratique généralement agentive (et non comme le résultat de pressions extérieures), les résultats suggèrent que cette pratique serait particulièrement utile pour les femmes en contexte conjugal, potentiellement pour entretenir la relation.

Une autre différence de genre concerne le lien entre la satisfaction face aux relations sexuelles et le *sexting* par message. La présente étude suggère que la propension des hommes à envoyer des sextos-messages augmente avec leur niveau de satisfaction face à leurs relations sexuelles et face à leur vie sexuelle en général, tandis que seule la satisfaction face à la vie sexuelle en général est associée à l'envoi de sexto-messages pour les femmes. Des résultats similaires ont d'ailleurs été rapportés dans des études précédentes (Ferguson, 2011 (chez les femmes seulement); McDaniel et

Drouin, 2015 (chez les hommes et les femmes); Stasko et Geller, 2015 (chez les hommes et les femmes).

En regard de la théorie des orientations intimes de Bozon (2001), les résultats tendent à appuyer l'idée concernant le statut conjugal et la satisfaction sexuelle, c'est-à-dire que le *sexting* peut s'inscrire dans le modèle de la « sexualité conjugale », mais de façon légèrement différente pour les hommes et les femmes. Les femmes pratiqueraient plus le *sexting* en contexte de couple, et cette pratique s'accentuerait avec leur satisfaction générale par rapport à leur vie sexuelle, tandis que pour les hommes, cette pratique plus fréquente serait contingente à leur satisfaction sexuelle par rapport à leur partenaire et à leur vie sexuelle en général. Cette différence de genre semble difficile à interpréter clairement, mais on peut noter que la propension au *sexting* semble plus associée aux aspects sociaux de la relation conjugale (être en couple et satisfaction sexuelle générale) pour les femmes, et plus associée aux aspects sexuels de la relation conjugale (satisfaction sexuelle générale et par rapport à leur partenaire) pour les hommes. Une des interprétations possibles serait que le *sexting* en contexte conjugal ait une fonction en partie différente selon le genre, soit entretenir la satisfaction et la relation conjugale pour les femmes, et entretenir le désir d'intimité sexuelle pour les hommes. Par contre, une telle interprétation demanderait à être appuyée et validée par des études ultérieures.

#### 4.4.2 Le *sexting* et le *casual sex*

En ce qui a trait au *sexting* et au type de relation qui semble associée, on remarque que les facteurs les plus importants dans les modèles de prédictions de la fréquence d'envoi de sextos images et messages sont des comportements généralement plus associés à des pratiques connexes de *casual sex*, impliquant une sexualité entre des



partenaires sexuels occasionnels qui ne sont pas investis romantiquement et qui n'ont pas l'intention de développer une relation soutenue (Dir *et al.*, 2013a) (ex : la fréquence de contact d'un.e ami.e pour avoir des relations sexuelles (image et message), la diversité des lieux de rencontre non-universitaire (image et message), la fréquence des expériences sexuelles consentantes non-normatives (image seulement; positif pour les hommes, mais négatif pour les femmes). On pourrait s'attendre qu'il s'agisse alors d'un comportement plus risqué pour la santé sexuelle, en raison d'un moins grand niveau d'investissement et de confiance (Delevi et Weisskirch, 2013). Certains aspects habituellement reliés à la prise de risque sexuelle et à la pratique du *sexting*, tels que la consommation de substances ou les diagnostics d'ITSS (Benotsch *et al.*, 2013; Davis *et al.*, 2016; Ferguson, 2011), ne sont pas statistiquement significatifs dans notre étude, ce qui ne permet pas d'appuyer cette idée. Ces résultats, lorsqu'ils sont mis en relation avec la théorie des orientations intimes de Bozon (2001), semblent davantage refléter le modèle du « désir individuel », dans lequel les individus placent leur satisfaction sexuelle et leur besoin d'être désirés en priorité. Les résultats, qui reflètent des comportements de sexualité occasionnelle et spontanée, supportent ce modèle dans lequel l'objectif n'est pas de renforcer le sentiment amoureux (modèle de la « sexualité conjugale ») ou encore de construire son identité sociale à travers la sexualité (modèle du « réseau sexuel ») (Bozon, 2001).

Cette explication s'applique aux hommes et aux femmes à l'exception de la variable liée à la fréquence des expériences sexuelles dans un contexte non-normatif (avoir eu au moins une de ces expériences : dans un lieu public, tout en étant engagé.e, avec une personne rencontrée le jour-même). On remarque que les hommes qui rapportent avoir vécue au moins une de ces expériences sexuelles ont une plus grande fréquence d'envoi de sextos (images et messages), tandis que la fréquence diminue pour les femmes qui rapportent ce type d'expérience. Une explication possible de la

diminution de la fréquence pour les femmes serait en raison des implications du double-standard sexuel et des conséquences sociales plus lourdes pour elles ainsi que du contexte hors normes de ces expériences sexuelles (Henderson, 2011; Jonason et Marks, 2009). Pour les femmes, ces contextes pourraient potentiellement être perçus comme étant plus risqués et ajusteraient leur pratique de *sexting* en conséquence.

#### 4.4.3 Le *sexting* et la sexualité numérique

En ce qui a trait au *sexting* et aux activités sociosexuelles numériques, on remarque que les facteurs les plus importants dans les modèles de prédictions sont la fréquence d'usage de pornographie (image seulement), la fréquence de visite de site de rencontre (image seulement), ainsi que les activités sexuelles en ligne par *webcam* (image; trois fois plus fort pour les femmes). Les résultats illustrent que les individus dont la sexualité inclut des pratiques numériques (pornographie, *webcam*, sites de rencontre) envoient aussi plus de photos sexuellement explicites (considérées comme une autre pratique numérique) (Crimmins et Seigfried-Spellar, 2014). Or, l'effet plus important chez les femmes de la fréquence élevée de *sexting* parallèlement aux activités sexuelles en ligne par *webcam* serait-il le reflet d'une certaine forme d'agentivité et de pouvoir sur ses choix et désirs sexuels (Lang, 2011, 2015) ? Ou au contraire, les femmes seraient-elles contraintes à pratiquer davantage de *sexting*, mais sous la pression du partenaire en ligne (Henderson, 2011) ? Des études subséquentes seraient nécessaire afin de comprendre cette différence.

#### 4.4.4 Le *sexting* et le rôle de l'orientation sexuelle

Le dernier aspect à considérer quant à la fréquence d'envoi de sextos en images et en messages est l'orientation sexuelle. Il s'agit d'un facteur qui était statistiquement significatif à son entrée dans les modèles de prédiction, mais qui a disparu lorsque différentes variables ont été ajoutées (vie sexuelle et relationnelle ainsi que les activités sociosexuelles numériques). Globalement, les individus s'identifiant comme homosexuel.le enverraient plus fréquemment de sextos-images, tandis que ceux s'identifiant comme bisexuel.le enverraient plus fréquemment des deux types de sextos, en comparaison aux hétérosexuel.le.s. On observe alors que l'effet de l'homosexualité est davantage associé aux déterminants de la vie sociosexuelle numérique, tandis que l'effet de la bisexualité est associé à la fréquence d'utilisation de jouets sexuels.

Chez les répondant.e.s s'identifiant comme étant homosexuel.le, les résultats peuvent être expliqués par une intégration plus importante de ces derniers dans la culture numérique, entre autres par leur usage plus prononcé des NTICs pour rencontrer des partenaires sexuels (Mustanski, Lyon et Garcia, 2011). Cette interprétation appuie la théorie des orientations intimes de Bozon (2001) et du modèle du « réseau sexuel », qui serait plus présent chez les personnes LGBT, pour qui la sexualité et la séduction seraient des outils permettant de créer des liens sociaux (Bozon, 2001). Concernant la fréquence plus élevée de *sexting* chez les répondant.e.s s'identifiant comme étant bisexuel.le, l'explication du lien à l'utilisation de jouets sexuels est moins évidente. Il serait peu crédible d'argumenter que l'utilisation de jouets sexuels amène directement à envoyer des sextos. La plus grande propension, chez les bisexuels.les, à utiliser des jouets sexuels pourrait être interprétée comme un indicateur d'une plus grande agentivité ou d'une recherche de plaisir sexuel. Par contre, ces interprétations demanderaient à être explorées. De façon général, le rôle de l'orientation sexuelle dans la pratique du *sexting* devrait être davantage exploré, considérant que la plus

grande propension au *sexting* des minorités sexuelles comparativement aux hétérosexuels.les a aussi été démontrée précédemment (Bauermeister *et al.*, 2014).

#### 4.4.5 Autres déterminants

Certains autres facteurs permettent de déterminer la fréquence d'envoi de sexto en image et en message selon les modèles de prédiction, mais nécessitent une compréhension plus approfondie à l'aide de prochaines études. C'est le cas de la fréquence d'utilisation de jouets sexuels (image et message), ainsi que d'avoir déjà consommé dans la dernière année de la marijuana en contexte sexuel (message seulement) et d'avoir une appartenance religieuse (message seulement). Des études ultérieures permettraient de mieux comprendre ces résultats et leurs influences sur la fréquence de *sexting*.

#### 4.4.6 Les limites de l'étude

L'étude comporte certaines limites qu'il importe de souligner. Tout d'abord, la généralisation des résultats pourrait être limitée à la population des jeunes adultes étudiant à l'université au Québec. Deuxièmement, considérant qu'il s'agit de réponses auto-rapportées portant sur des aspects intimes et possiblement sensibles (ex : ITSS, expériences sexuelles, etc.), les réponses pourraient être influencées par une certaine désirabilité sociale. Troisièmement, pour certaines questions, les énoncés ont été mesurés en fonction des douze derniers mois, ce qui a pu engendrer un biais de mémoire chez les répondants en ce qui concerne certains comportements (ex : consommation, partenaires sexuels, pratique du *sexting*, etc.). Il peut également y avoir un biais d'interprétation en ce qui concerne la définition utilisée pour les sextos

sous forme de messages. Concrètement, qu'est-ce qu'inclut la définition d'un message sexuellement explicite ? Le terme est très vaste et peut inclure divers comportements (ex : message suggestif par écrit, message suggestif par émoticône, message explicite détaillé). Enfin, la mesure du *sexting* utilisée dans l'étude est une limite, du fait qu'elle considère seulement la pratique par téléphone cellulaire et qu'elle ne permet pas de recueillir des informations sur les intentions et le contexte d'utilisation. La définition ne tient donc pas compte de l'envoi de contenu sexuellement explicite à partir d'autre appareils (ex : ordinateur), ni de certains comportements, comme le transfert ou le partage de sextos à une tierce personne (avec ou sans le consentement). Finalement, l'usage du terme prédicteurs statistiques est une limite puisqu'il ne permet pas de faire d'inférence causale, mais plutôt des corrélats, en raison du devis transversal de l'étude.

#### 4.4.7 Les implications au niveau de l'intervention

À la lumière de ces résultats, plusieurs pistes d'intervention peuvent être mises en place afin d'amoindrir les conséquences vécues par les jeunes adultes dans la pratique du *sexting*. De prime abord, les programmes d'éducation à la sexualité pourraient combler certaines lacunes en abordant l'influence des NTICs dans l'intimité et ses risques associés, dès l'adolescence, afin de promouvoir une pratique responsable. Aussi, considérant le rôle potentiellement important du double-standard sexuel dans la pratique du *sexting*, il semble primordial d'aborder le décalage entre les genres et le pouvoir social qui leur sont associés. Par ailleurs, comme le *sexting* peut être le reflet d'une agentivité sexuelle, les interventions pourraient également considérer cet aspect, afin de mieux contextualiser la pratique et mettre en lumière les conséquences positives qu'il peut avoir chez celles qui le pratique. Ensuite, un travail d'éducation pourrait être accompli auprès des professionnel.le.s et intervenant.e.s. Le *sexting* étant

un phénomène récent et peu documenté, les différents intervenant.e.s ne sont pas forcément outillé.es sur le sujet, sur les implications (positives comme négatives) et sur les façons d'intervenir. Enfin, il est possible d'observer que la vision de la société à propos de la pratique du *sexting* est principalement négative. Tel que soulevé ultérieurement, les gens perçoivent qu'il s'agit d'une pratique dangereuse, qui serait désapprouvée par l'entourage (Hudson *et al.*, 2014). Or, cela illustre les perceptions que peuvent entretenir les différentes ressources vouées aux jeunes à l'égard du *sexting*, en plus du maintien, par les réactions sociales, du double-standard dans la pratique. Bref, les jeunes adultes sont à risques de vivre des conséquences associées à la pratique de *sexting*, ainsi l'objectif est de générer des changements au niveau des programmes existants, d'outiller davantage les professionnel.le.s et intervenant.e.s concerné.e.s, en faisant la promotion d'une pratique du *sexting* qui est responsable, égalitaire et positive chez les jeunes adultes. Il serait nécessaire que les programmes et interventions tiennent compte et abordent les deux visions polarisées entourant le *sexting*.

#### 4.5 Conclusion

La présente étude a permis d'établir un portrait général de la pratique du *sexting* auprès d'étudiant.e.s universitaires. Les résultats des modèles de prédiction suggèrent que la pratique du *sexting* varie en fonction du genre, du statut relationnel et de l'orientation sexuelle. La recherche actuelle étant descriptive, elle a permis de décrire la pratique sans toutefois étudier les motivations liées au *sexting*. En effet, on ne connaît ni les causes, ni le contexte entourant *sexting*, ce qui ouvre la porte à des recherches ultérieures. Enfin, le discours sur la pratique du *sexting* dans la littérature étant polarisé, les chercheurs ne s'entendant pas à savoir s'il s'agit d'un comportement considéré comme étant sain ou à risque pour la santé sexuelle (Crimmins et Seigfried-Spellar, 2014; Delevi et Weisskirch, 2013; Dir *et al.*, 2013a).

Les résultats de la présente étude suggèrent que ces deux aspects peuvent coexister et qu'il y a peut-être un peu de vrai dans les deux positions, enrichissant et complexifiant ainsi la compréhension et l'interprétation de cette pratique courante chez les jeunes adultes.

#### 4.6 Remerciements

Merci à tous les participants ainsi qu'à l'UQAM pour avoir permis de procéder à cette étude. Aucun financement n'est associé à cette étude. Les auteurs ne déclarent aucun conflit d'intérêts.

## CONCLUSION

L'objectif de la présente étude était de mieux comprendre la pratique de *sexting* chez une population d'étudiant.e.s universitaires entre 18 et 30 ans, en documentant les facteurs qui influencent la propension de ces derniers à sexter. Les résultats ont permis de mettre en lumière quatre principaux enjeux déterminant la fréquence d'envoi de sexto en image et en message, soit : (1) la conjugalité et le genre, (2) le *casual sex*, (3) la sexualité numérique et (4) l'orientation sexuelle. Premièrement, la fréquence d'envoi de sexto en images et en messages semble affectée par des différences de genre, suggérant que les femmes enverraient davantage de sexto que les hommes et encore plus lorsqu'elles seraient en couple. Ces résultats font écho aux deux visions polarisées présentes dans les études sur le *sexting* : le *sexting* comme pratique qui peut accentuer certaines vulnérabilités (double-standard sexuel), ou le *sexting* comme pratique agentive (agentivité sexuelle). Aussi, la propension à pratiquer le *sexting* varierait en fonction du niveau de satisfaction face aux relations sexuelles, mais différemment chez les hommes (augmente avec la satisfaction face aux relations sexuelles avec le partenaire et face à la vie sexuelle en général) et les femmes (augmente avec la satisfaction face à la vie sexuelle en général). Cela nous porte à croire qu'il pourrait y avoir une fonction différente associée à la pratique pour les hommes et les femmes en contexte conjugal. Deuxièmement, la fréquence d'envoi de sexto images et messages semble affectée par le type de relation des participant.e.s, démontrant que les personnes ayant des pratiques sociosexuelles s'apparentant au *casual sex* seraient plus portés à pratiquer le *sexting*. Ces éléments se rapporteraient davantage à l'orientation intime du « désir individuel », reflétant une sexualité qui répond à des besoins et à une satisfaction qui est plus personnelle.



Troisièmement, la fréquence d'envoi de sextos semble influencée par les activités sociosexuelles numériques. Les individus dont la sexualité inclut des pratiques numériques (pornographie, *webcam*, sites de rencontre) envoient aussi plus de photos sexuellement explicites. Finalement, la fréquence d'envoi de sexto images et messages semble affectée par le rôle de l'orientation sexuelle, dont l'effet disparaît par l'ajout de la variable sur la fréquence d'utilisation de jouets sexuels (bisexualité) et les déterminants liés aux activités sociosexuelles numériques (homosexualité). Des études ultérieures sont toutefois nécessaires pour bien interpréter ces relations.

L'analyse des résultats et l'interprétation de ceux-ci en appui avec les concepts théoriques mis de l'avant dans l'étude (double-standard sexuel, agentivité sexuelle, orientations intimes) laissent supposer une concordance avec les points de vue polarisés provenant de la littérature concernant les risques et les bénéfices pour la santé sexuelle de la pratique du *sexting*. Bien que les résultats de l'étude ne permettent pas de se prononcer clairement sur la question, les deux positions se côtoient dans la compréhension des résultats.

Ces résultats nous permettent d'apporter un nouvel éclairage quant à la propension à pratiquer le *sexting* chez des jeunes adultes dans un contexte universitaire québécois/francophone. Considérant le peu d'études existantes actuellement dédiées aux jeunes adultes au Québec sur le *sexting*, le fait de documenter une pratique de plus en plus répandue dans un contexte québécois où peu d'études sur le sujet sont disponibles est une contribution importante de l'étude.

De plus amples études sont nécessaires dans le futur afin d'approfondir les connaissances sur le *sexting* auprès des jeunes adultes. Ces derniers étant ceux qui pratiquent le *sexting* le plus fréquemment, plusieurs aspects peuvent davantage être

élaborés sur la question. Par exemple, il serait bénéfique d'élaborer des études qualitatives afin de clarifier les risques et les bénéfices de la pratique sur la santé sexuelle. Pour ce faire, une étude qui donne la parole à ceux qui pratiquent le *sexting* quant à leur perception face à celle-ci serait pertinente. Également, considérant que l'étude actuelle ne permet pas d'expliquer les causes et le contexte entourant l'impact du genre, du statut relationnel et de l'orientation sexuelle dans la pratique du *sexting*, il serait nécessaire d'explorer cette thématique dans le cadre d'une future recherche. Cela nous permettrait de mieux comprendre les différences possibles dans la pratique et des significations associées en fonction des contextes. De plus, en accord avec Kosenko et ses collègues (2017), une attention particulière devrait être portée à l'orientation et l'identité sexuelle en lien avec la pratique du *sexting*, considérant l'importance accordée aux technologies de communication par les gens issus des minorités sexuelles (Kosenko, Bond et Hurley, 2016). Enfin, il serait pertinent d'effectuer une étude entourant le *sexting* et les enjeux légaux au Québec, puisqu'il s'agit d'un aspect fréquemment soulevé dans la littérature (Ferguson, 2011; Lenhart, 2009; Mitchell *et al.*, 2012), permettant ainsi de mieux saisir et comprendre les perceptions ainsi que les comportements des individus liés à la pratique (ex : transfert/partage à une tierce personne sans le consentement de l'auteur).

## RÉFÉRENCES

- Adam, P. (1999). Bonheur dans le ghetto ou bonheur domestique? Enquête sur l'évolution des expériences homosexuelles. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128(1), 56-67. doi: 10.3406/arss.1999.3294.
- Agustina, J. R., et Gómez-Durán, E. L. (2012). Sexting: Research criteria of a globalized social phenomenon. *Archives of Sexual Behavior*, 41(6), 1325-1328. doi: 10.1007/s10508-012-0038-0.
- Albanesi, H. P. (2009). Eschewing Sexual Agency: A Gender Subjectivity Approach. *Race, Gender & Class*, 102-132.
- Albury, K., et Crawford, K. (2012). Sexting, consent and young people's ethics: Beyond Megan's Story. *Continuum*, 26(3), 463-473. doi:10.1080/10304312.2012.665840.
- Allison, R., et Risman, B. J. (2013). A double standard for "hooking up": How far have we come toward gender equality?. *Social Science Research*, 42(5), 1191-1206. doi:10.1016/j.ssresearch.2013.04.006.
- Andersen, B. L., et Cyranowski, J. M. (1994). Women's sexual self-schema. *Journal of Personality and Social Psychology*, 67(6), 1079. doi: 10.1037/0022-3514.67.6.1079.
- Angelides, S. (2013). 'Technology, hormones, and stupidity': The affective politics of teenage sexting. *Sexualities*, 16(5-6), 665-689. doi: 10.1177/1363460713487289.
- Armstrong, H.L. et Reissing, E. D. (2014). Attitudes Toward Casual Sex, Dating, and Committed Relationships With Bisexual Partners. *Journal of Bisexuality*, 14(2), 236-264. doi: 10.1080/15299716.2014.902784.

- Averett, P., Benson, M., et Vaillancourt, K. (2008). Young women's struggle for sexual agency: The role of parental messages. *Journal of Gender Studies*, 17(4), 331-344. doi:10.1080/09589230802420003.
- Barrense-Dias, Y., Berchtold, A, Surís, J-C et Akre C. (2017). Sexting and the Definition Issue. *Journal of Adolescent Health*, 61, 544-554. doi: 10.1016/j.jadohealth.2017.05.009.
- Baumeister, R. F., et Twenge, J. M. (2002). Cultural suppression of female sexuality. *Review of General Psychology*, 6(2), 166. doi: 10.1037//1089-2680.6.2.166.
- Bauermeister, J. A., Yeagley, E., Meanley, S., et Pingel, E. S. (2014). Sexting among young men who have sex with men: results from a national survey. *Journal of Adolescent Health*, 54(5), 606-611. doi: 10.1016/j.jadohealth.2013.10.013.
- Benotsch, E. G., Snipes, D. J., Martin, A. M., et Bull, S. S. (2013). Sexting, substance use, and sexual risk behavior in young adults. *Journal of Adolescent Health*, 52(3), 307-313. doi: 10.1016/j.jadohealth.2012.06.011.
- Bergmann, M. (2011). *IPFWEIGHT: Stata module to create adjustments weights for surveys. Statistical software Components S457353*. Boston College, Department of Economics.
- Bianchi, A., et Phillips, J. G. (2005). Psychological predictors of problem mobile phone use. *CyberPsychology & Behavior*, 8(1), 39-51. doi: 10.1089/cpb.2005.8.39.
- Blaya, C. (2013). *Les ados dans le cyberspace: prises de risque et cyberviolence*. De Boeck Supérieur.
- Bordini, G. S., et Sperb, T. M. (2013). Sexual double standard: A review of the literature between 2001 and 2010. *Sexuality & Culture*, 17(4), 686-704. doi:10.1007/s12119-012-9163-0.

- Bourdieu, P. (1998). *La domination masculine*, Paris : Seuil, 134 p.
- Bozon, M. (1998). Amour, désir, durée : cycle de la sexualité conjugales et rapports entre hommes et femmes, dans Bajos, N., Bozon, M et Ferrand A., *La sexualité aux temps du sida*. Paris : Presses universitaire de France, 175-234.
- Bozon, M. (2004). La nouvelle normativité des conduites sexuelles ou la difficulté de mettre en cohérence les expériences intimes, dans J. Marques (Dir.), *Normes et conduites sexuelles. Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*, Louvain-la Neuve: Academia-Bruylant.
- Bozon, M. (2001). Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité. *Sociétés contemporaines*, (1), 11-40. doi:10.3917/soco.041.0011.
- Bulot, V., Thomas, P., et Delevoye-Turrell, Y. (2007). Agentivité: se vivre ou se juger agent?. *L'Encéphale*, 33(4), 603-608. doi:10.1016/S0013-7006(07)92060-6.
- Burkett, M. (2015). Sex (t) talk: A qualitative analysis of young adults' negotiations of the pleasures and perils of sexting. *Sexuality & Culture*, 19(4), 835-863. doi: 10.1007/s12119-015-9295-0.
- Champion, A. R., et Pedersen, C. L. (2015). Investigating differences between sexters and non-sexters on attitudes, subjective norms, and risky sexual behaviours. *The Canadian Journal of Human Sexuality*, 24(3), 205-214. doi:10.3138/cjhs.243-A5.
- Chong, E.S., Zhang, Y., Mark, W.W. et Pang, I.H. (2015). Social media as a social capital of LGB individuals in Hong Kong : Its relations with group membership, stigma, and mental well-being. *American Journal of Community Psychology*, 55 (1), 228-238. doi : 10.1007/s10464-014-9699-2.
- Cooper, K., Quayle, E., Jonsson, L., et Svedin, C. G. (2016). Adolescents and self-taken sexual images: A review of the literature. *Computers in Human Behavior*, 55, 706-716. doi:10.1016/j.chb.2015.10.003.

- Crawford, M., et Popp, D. (2003). Sexual double standards: A review and methodological critique of two decades of research. *Journal of Sex Research*, 40(1), 13-26. doi: 10.1080/00224490309552163.
- Crawford, K., et G. Goggin. (2011). *Generation disconnections: Youth culture and mobile communication, in The Mobile Communication Research Series: Volume II, Mobile Communication: Bringing Us Together or Tearing Us Apart?*. Éditions : Rich Ling and Scott Campbell, pp. 249–71. Piscataway, NJ: Transaction Publishers.
- Crimmins, D. M., et Seigfried-Spellar, K. C. (2014). Peer attachment, sexual experiences, and risky online behaviors as predictors of sexting behaviors among undergraduate students. *Computers in Human Behavior*, 32, 268-275. doi:10.1016/j.chb.2013.12.012.
- Davis, M. J., Powell, A., Gordon, D., et Kershaw, T. (2016). I want your sext: Sexting and sexual risk in emerging adult minority men. *AIDS Education and Prevention*, 28(2), 138-152. doi:10.1521/aeap.2016.28.2.138.
- Delevi, R., et Weisskirch, R. S. (2013). Personality factors as predictors of sexting. *Computers in Human Behavior*, 29(6), 2589-2594. doi: 10.1016/j.chb.2013.06.003.
- Demonceaux, S. (2014). S'aimer à l'heure du numérique: la relation conjugale à l'épreuve de l'hyperconnectivité. *Sociologie et sociétés*, 46(1), 125-143. doi: 10.7202/1024681ar.
- Deuze, M. (2006). Participation, remediation, bricolage: Considering principal components of a digital culture. *The Information Society*, 22(2), 63-75. doi: 10.1080/01972240600567170.
- Dir, A. L., Coskunpinar, A., Steiner, J. L., et Cyders, M. A. (2013a). Understanding differences in sexting behaviors across gender, relationship status, and sexual identity, and the role of expectancies in sexting. *Cyberpsychology, Behavior, and Social Networking*, 16(8), 568-574. doi: 10.1089/cyber.2012.0545.

- Dir, A. L., Cyders, M. A., et Coskunpinar, A. (2013b). From the bar to the bed via mobile phone: A first test of the role of problematic alcohol use, sexting, and impulsivity-related traits in sexual hookups. *Computers in Human Behavior*, 29(4), 1664-1670. doi: 10.1016/j.chb.2013.01.039.
- Dir, A. L., et Cyders, M. A. (2015). Risks, risk factors, and outcomes associated with phone and internet sexting among university students in the United States. *Archives of Sexual Behavior*, 44(6), 1675-1684. doi: 10.1007/s10508-014-0370-7.
- Döring, N. (2014). Consensual sexting among adolescents: Risk prevention through abstinence education or safer sexting?. *Cyberpsychology: Journal of Psychosocial Research on Cyberspace*, 8(1). doi: 10.5817/CP2014-1-9.
- Drouin, M., et Landgraff, C. (2012). Texting, sexting, and attachment in college students' romantic relationships. *Computers in Human Behavior*, 28(2), 444-449. doi:10.1016/j.chb.2011.10.015.
- Drouin, M., Vogel, K. N., Surbey, A., et Stills, J. R. (2013). Let's talk about sexting, baby: Computer-mediated sexual behaviors among young adults. *Computers in Human Behavior*, 29(5), A25-A30. doi:10.1016/j.chb.2012.12.030.
- Drouin, M., et Tobin, E. (2014). Unwanted but consensual sexting among young adults: Relations with attachment and sexual motivations. *Computers in Human Behavior*, 31, 412-418. doi: 10.1016/j.chb.2013.11.001.
- Drouin, M., Ross, J., et Tobin, E. (2015). Sexting: a new, digital vehicle for intimate partner aggression?. *Computers in Human Behavior*, 50, 197-204. doi:10.1016/j.chb.2015.04.001.
- Duits, L., et Van Zoonen, L. (2007). Who's afraid of female agency? A rejoinder to Gill. *European Journal of Women's Studies*, 14(2), 161-170. doi: 10.1177/1350506807075820.

- Duncombe, J., et Marsden, D. (1996). Whose orgasm is this anyway? 'Sex work' in long-term heterosexual couple relationships. In *Sexual Cultures* (pp. 220-238). Palgrave Macmillan, London.
- Eder, D., Evans, C. C., et Parker, S. (1995). *School talk : Gender and adolescent culture*. New Brunswick, NJ: Rutgers University Press.
- Elliott, A., et Urry, J. (2010). *Mobile lives*. Routledge, 188 p.
- Ferguson, C. J. (2011). Sexting behaviors among young Hispanic women: Incidence and association with other high-risk sexual behaviors. *Psychiatric Quarterly*, 82(3), 239-243. doi: 10.1007/s11126-010-9165-8.
- Forgays, D. K., Hyman, I., et Schreiber, J. (2014). Texting everywhere for everything: Gender and age differences in cell phone etiquette and use. *Computers in Human Behavior*, 31, 314-321. doi: 10.1016/j.chb.2013.10.053.
- Giddens, A. (éd , 2005). *The Constitution of Society*, Cambridge, Polity Press, 1984; trad. franç. *La constitution de la société*, Paris: Presses universitaires de France.
- Gill, R. (2011). Sexism reloaded, or, it's time to get angry again!. *Feminist Media Studies*, 11(01), 61-71. doi: 10.1080/14680777.2011.537029.
- Gill, R., et Scharff, C. (2013). *New femininities: Postfeminism, neoliberalism and subjectivity*. Springer.
- Gómez, L. C., et Ayala, E. S. (2014). Psychological aspects, attitudes and behaviour related to the practice of sexting: a systematic review of the existent literature. *Procedia-Social and Behavioral Sciences*, 132, 114-120. doi: 10.1016/j.sbspro.2014.04.286.
- Gordon-Messer, D., Bauermeister, J. A., Grodzinski, A., et Zimmerman, M. (2013). Sexting among young adults. *Journal of Adolescent Health*, 52(3), 301-306. doi: 10.1016/j.jadohealth.2012.05.013.



- Greffe, X., et Sonnac, N. (2008). *Culture Web. Création, contenus, économie numérique*. Paris : Éditions Dalloz. 904 p.
- Harvey, L., et Gill, R. (2011). Spicing it up: Sexual entrepreneurs and the sex inspectors. In *New Femininities* (pp. 52-67). Palgrave Macmillan UK.
- Hasinoff, A. A. (2011). *No right to sext? A critical examination of media and legal debates about teenage girls' sexual agency in the digital age* (Doctoral dissertation, University of Illinois at Urbana-Champaign).
- Hasinoff, A. A. (2013). Sexting as media production: Rethinking social media and sexuality. *New Media & Society*, 15(4), 449-465. doi : 10.1177/1461444812459171.
- Hasinoff, A. A., et Shepherd, T. (2014). Sexting in context: Privacy norms and expectations. *International Journal of Communication*, 8, 24.
- Henderson, L. (2011). Sexting and sexual relationships among teens and young adults. *McNair Scholars Research Journal*, 7(1), 9.
- Henry, N., et Powell, A. (2015). Beyond the 'sext': Technology-facilitated sexual violence and harassment against adult women. *Australian & New Zealand Journal of Criminology*, 48(1), 104-118. doi: 10.1177/0004865814524218.
- Horstmanshof, L., et Power, M. R. (2005). Mobile phones, SMS, and relationships: issues of access, control, and privacy. *Australian Journal of Communication*, 32(1), 33-52.
- Hudson, H. K. (2011). *Factors affecting sexting behaviors among selected undergraduate students*. Southern Illinois University at Carbondale. Récupéré de <https://pdfs.semanticscholar.org/82db/961c6ff47693d91f38e0acc324a7fb416565.pdf>.

- Hudson, H. K., Fetro, J. V., et Ogletree, R. (2014). Behavioral indicators and behaviors related to sexting among undergraduate students. *American Journal of Health Education, 45*(3), 183-195. doi: 10.1080/19325037.2014.901113.
- Hudson, H. K., et Fetro, J. V. (2015). Sextual activity: Predictors of sexting behaviors and intentions to sext among selected undergraduate students. *Computers in Human Behavior, 49*, 615-622. doi:10.1016/j.chb.2015.03.048.
- Huntley, J. K. (2006). Conceptualization and measurement of relationship quality: Linking relationship quality to actual sales and recommendation intention. *Industrial Marketing Management, 35*(6), 703-714. doi :10.1016/j.indmarman.2005.05.011.
- Hyde, J. S., et Oliver, M. B. (2000). Gender differences in sexuality: Results from meta- analysis. In C. Brown Travis & J. W. White (Eds.), *Sexuality, Society, and Feminism* (pp. 57-78). Washington, DC: American Psychological Association.
- Hynie, M., et Lydon, J. E. (1995). Women's perceptions of female contraceptive behavior. *Psychology of Women Quarterly, 19*(4), 563-581. doi :10.1111/j.1471-6402.1995.tb00093.x.
- Jackson, S. M., et Cram, F. (2003). Disrupting the sexual double standard: Young women's talk about heterosexuality. *British Journal of Social Psychology, 42*(1), 113-127. doi:10.1348/014466603763276153.
- Jonason, P. K., et Marks, M. J. (2009). Common vs. uncommon sexual acts: Evidence for the sexual double standard. *Sex Roles, 60*(5-6), 357-365. doi: 10.1007/s11199-008-9542-z.
- Katz, J., et Farrow, S. (2000). Discrepant self-views and young women's sexual and emotional adjustment. *Sex Roles, 42*(9), 781-805. doi:10.1023/A:1007051131544.
- Kelly, L., Keaten, J. A., Becker, B., Cole, J., Littleford, L., et Rothe, B. (2012). "It's the American lifestyle!": an investigation of text messaging by college

- students. *Qualitative Research Reports in Communication*, 13(1), 1-9. doi:10.1080/17459435.2012.719203.
- Kemp, S. (2016). 2016 Digital yearbook. *We are social*. Récupéré de : <http://bit.ly/DSM2016YB>.
- Kent, G. (2003). Blaming the Victim, Globally. *UN Chronicle*, n° 3, 59-60. Récupéré de <http://www2.hawaii.edu/~kent/BlamingtheVictimGlobally.pdf>.
- Klettke, B., Hallford, D. J., et Mellor, D. J. (2014). Sexting prevalence and correlates: A systematic literature review. *Clinical Psychology Review*, 34(1), 44-53. doi: 10.1016/j.cpr.2013.10.007.
- Kopecký, K. (2012). Sexting among Czech preadolescents and adolescents. *The New Educational Review*, 28(2), 39-48.
- Kosenko, K., Bond, B. et Hurley, R. (2016). An exploration into the uses and gratification of media for transgender individuals. *Psychology of Popular Media Culture. Advance online publication*. doi : 10.1037/ppm0000135.
- Kosenko, K., Luurs, G. et Binder A. R. (2017). Sexting and Sexual Behavior, 2011-2015 : A Critical Review and Meta-Analysis of a Growing Literature. *Journal of Computer-Mediated Communication*, 22, 141-160. doi : 10.1111/jcc4.12187.
- Lamb, S. (2010). Feminist ideals for a healthy female adolescent sexuality: A critique. *Sex Roles*, 62(5-6), 294-306. doi:10.1007/s11199-009-9698-1.
- Lang, M. È. (2011). L'«agentivité sexuelle» des adolescentes et des jeunes femmes: une définition1. *Recherches féministes*, 24(2), 189-209. doi:10.7202/1007759ar.
- Lang, M-È. (2015). L'exercice de l'agentivité sexuelle par de jeunes femmes : comprendre le débat. *Études féministes*. Récupéré de <http://labrys.net.br/labrys27/recherche/marie%20eve%20lang.htm>.

- Lardellier, P. (2014). De la monogamie au «polygaming»...: Le «papillonnage» numériquement assisté, nouveau paradigme sentimentalo-sexuel. *Sociologie et sociétés*, 46(1), 103-124. doi:10.7202/1024680ar
- Lavoie, F. (2014). Quelques données québécoises sur le sexting à l'adolescence. Récupéré de [https://www.viraj.ulaval.ca/sites/viraj.ulaval.ca/files/quelques\\_donnees\\_quebecoises\\_sur\\_le\\_sexting\\_a\\_ladolescence\\_2014.pdf](https://www.viraj.ulaval.ca/sites/viraj.ulaval.ca/files/quelques_donnees_quebecoises_sur_le_sexting_a_ladolescence_2014.pdf).
- Lenhart, A. (2009). Teens and sexting. *Pew Internet & American Life Project*, 1, 1-26. Récupéré de [http://ncdsv.org/images/PewInternet\\_TeensAndSexting\\_12-2009.pdf](http://ncdsv.org/images/PewInternet_TeensAndSexting_12-2009.pdf).
- Lenhart, A., Ling, R., Campbell, S., et Purcell, K. (2010). Teens and mobile phones: Text messaging explodes as teens embrace it as the centerpiece of their communication strategies with friends. *Pew Internet & American Life Project*. Récupéré de <https://files.eric.ed.gov/fulltext/ED525059.pdf>.
- Lézé, S. (2003). Michel Bozon, Sociologie de la sexualité. *L'Homme : Revue française d'anthropologie*, 167-168.
- Lips, H. M. (2006). *A new psychology of women: Gender, culture, and ethnicity*. Waveland Press.
- Louis, T.A. et Zeger, S. L. (2009). Effective communication of standard errors and confidence intervals. *Biostatistics*, 10(1), 1-2. doi: 10.1093/biostatistics/kxn014.
- Lounsbury, K., Mitchell, K. J., et Finkelhor, D. (2011). The True Prevalence of "Sexting". University of New Hampshire Scholar's Repository. Durham, NH: Crimes against Children Research Center.
- Marks, M. J., et Fraley, R. C. (2005). The sexual double standard: Fact or fiction?. *Sex Roles*, 52(3), 175-186. doi:10.1007/s11199-005-1293-5.

- Massimini, M., et Peterson, M. (2009). Information and communication technology: Affects on US college students. *Cyberpsychology: Journal of Psychosocial Research on Cyberspace*, 3(1).
- McAfee. (février 2013). Lovers Beware : Scorned Exes May Share Intimate Data and Images. Communiqué de presse. Récupéré de <http://www.mcafee.com/us/about/news/2013/q1/20130204-01.aspx>.
- McDaniel, B. T., et Drouin, M. (2015). Sexting among married couples: Who is doing it, and are they more satisfied?. *Cyberpsychology, Behavior, and Social Networking*, 18(11), 628-634. doi:10.1089/cyber.2015.0334.
- Meyer, I. H. (2003). Prejudice, social stress, and mental health in lesbian, gay, and bisexual populations: Conceptual issues and research evidence. *Psychological Bulletin*; 129(5), 674-697. doi : 10.1037/0273-2909.129.5.674.
- Milhausen, R. R., et Herold, E. S. (1999). Does the sexual double standard still exist? Perceptions of university women. *Journal of Sex Research*, 36(4), 361-368. doi:10.1080/00224499909552008.
- Mitchell, K. J., Finkelhor, D., Jones, L. M., et Wolak, J. (2012). Prevalence and characteristics of youth sexting: A national study. *Pediatrics*, 129(1), 13-20. doi: 10.1542/peds.2011-1730.
- Moffat, M. (1989). *Coming of Age in New Jersey*. New Brunswick : Rutgers University Press, 376 p.
- Morelli, M., Bianchi, D., Baiocco, R., Pezzuti, L., & Chirumbolo, A. (2016). Sexting, psychological distress and dating violence among adolescents and young adults. *Psicothema*, 28(2), 137-142. doi : 10,7334/psicothema2015.193.
- Morey, J. N., Gentzler, A. L., Creasy, B., Oberhauser, A. M., et Westerman, D. (2013). Young adults' use of communication technology within their romantic relationships and associations with attachment style. *Computers in Human Behavior*, 29(4), 1771-1778. doi:10.1016/j.chb.2013.02.019

- Morgan, E.M. et Thompson, E.M. (2011). Processes of Sexual Orientation Questioning Among Heterosexual Women. *Journal of Sex Research*, 48(1), 16-28. doi : 10.1080/00224490903370594.
- Mustanski, B., Lyons, T., et Garcia, S. C. (2011). Internet use and sexual health of young men who have sex with men: A mixed-methods study. *Archives of Sexual Behavior*, 40(2), 289-300. doi: 10.1007/s10508-009-9596-1.
- Nissenbaum, H. (2011). A contextual approach to privacy online. *Daedalus*, 140(4), 32-48. doi:10.1162/DAED\_a\_00113.
- Olatundy, O. et Balogun, F. (2017). Sexting : Prevalence, Predictors, and Associated Sexual Risk Behaviors among Postsecondary School Young People in Ibadan, Nigeria. *Front Public Health*, 5 (96). doi: 10.3389/fpubh.2017.00096.
- Oliver, M. B., et Sedikides, C. (1992). Effects of sexual permissiveness on desirability of partner as a function of low and high commitment to relationship. *Social Psychology Quarterly*, 321-333. doi:10.2307/2786800.
- Ouellet, F., et Cousineau, M. M. (2014). *Les femmes victimes de violence conjugale au Québec: examen du profil des victimes, des agresseurs et du contexte*. Violence envers les femmes: réalités complexes et nouveaux enjeux dans un monde en transformation, 117-134. Récupéré de [http://www.ciqss.umontreal.ca/docs/seminaires/PresentationResultats/2011-1108\\_Ouellet\\_ViolenceConjugale.pdf](http://www.ciqss.umontreal.ca/docs/seminaires/PresentationResultats/2011-1108_Ouellet_ViolenceConjugale.pdf).
- Parker, T. S., Blackburn, K. M., Perry, M. S., et Hawks, J. M. (2013). Sexting as an intervention: Relationship satisfaction and motivation considerations. *The American Journal of Family Therapy*, 41(1), 1-12. doi:10.1080/01926187.2011.635134.
- Peterson, C. H., Buser, T. J., & Westburg, N. G. (2010). Effects of familial attachment, social support, involvement and self-esteem on youth substance use and sexual risk taking, *Family Journal*, 18, 369-376. doi:10.1177/1066480710380546.

- Pouillet, Y. (2000). Les diverses techniques de réglementation d'Internet: l'autorégulation et le rôle du droit étatique. *Revue Ubiquité*, 5, 55-68.
- Reiss, I. L. (1967). *The Social Context of Premarital Sexual Permissiveness*. New York: Holt, Rinehart and Winston, 256 p.
- Reyns, B. W., Burek, M. W., Henson, B., et Fisher, B. S. (2013). The unintended consequences of digital technology: Exploring the relationship between sexting and cybervictimization. *Journal of Crime and Justice*, 36(1), 1-17. doi:10.1080/0735648X.2011.641816.
- Rice, E., Rhoades, H., Winetrobe, H., Sanchez, M., Montoya, J., Plant, A., & Kordic, T. (2012). Sexually explicit cell phone messaging associated with sexual risk among adolescents. *Pediatrics*, 130(4), 667-673. doi : 10.1542/peds.2012-0021.
- Ringrose, J., Gill, R., Livingstone, S., et Harvey, L. (2012). *A qualitative study of children, young people and 'sexting': a report prepared for the NSPCC*. Récupéré de <https://www.nspcc.org.uk/globalassets/documents/research-reports/qualitative-study-children-young-people-sexting-report.pdf>.
- Ringrose, J., Harvey, L., Gill, R., et Livingstone, S. (2013). Teen girls, sexual double standards and 'sexting': Gendered value in digital image exchange. *Feminist Theory*, 14(3), 305-323. doi: 10.1177/1464700113499853.
- Roberts, Y. (2005). *The one and Only*. Sunday Telegraph Magazine (2005-07-31). Sydney, 2003:22.
- Rosen, C. Brown, J. Heiman, S. Leiblum, C. Meston, R. Shabsigh, D. Ferguson, R et D'Agostino, R. (2000). The Female Sexual Function Index (FSFI): A multidimensional self-report instrument for the assessment of female sexual function. *Journal of Sex & Marital Therapy*, 26(2), 191-208. doi 10.1080/009262300278597.
- Ryan, E. M. (2010). Sexting: How the state can prevent a moment of indiscretion from leading to a lifetime of unintended consequences for minors and young adults. *Iowa L. Rev.*, 96, 357.

- Salter, M. (2016). Privates in the online public: Sex(ting) and reputation on social media. *New Media & Society, 18*(11), 2723-2739. doi:10.1177/1461444815604133.
- Sakaluk, J. K., et Milhausen, R. R. (2012). Factors influencing university students' explicit and implicit sexual double standards. *Journal of Sex Research, 49*(5), 464-476. doi: 10.1080/00224499.2011.569976.
- Scholes-Balog, K., Francke, N., et Hemphill, S. (2016). Relationships Between Sexting, Self-Esteem, and Sensation Seeking Among Australian Young Adults. *Sexualization, Media & Society, 2*(2). doi:10.1177/2374623815627790.
- Schick, V. R., Zucker, A. N., et Bay-Cheng, L. Y. (2008). Safer, better sex through feminism: The role of feminist ideology in women's sexual well-being. *Psychology of Women Quarterly, 32*(3), 225-232. doi :10.1111/j.1471-6402.2008.00431.
- Sheeran, P., Spears, R., Abraham, C. S., et Abrams, D. (1996). Religiosity, gender, and the double standard. *The Journal of Psychology, 130*(1), 23-33. doi:10.1080/00223980.1996.9914985.
- Smith, A. (2011). Americans and text messaging. *Pew Research Center : Internet and Technology*. Récupéré de <http://www.pewinternet.org/2011/09/19/americans-and-text-messaging/>.
- Sprecher, S., McKinney, K., et Orbuch, T. L. (1987). Has the double standard disappeared?: An experimental test. *Social Psychology Quarterly, 50*(1), 24-31.
- Sprecher, S., et Hatfield, E. (1996). Premarital sexual standards among US college students: Comparison with Russian and Japanese students. *Archives of Sexual Behavior, 25*(3), 261-288. doi:10.1007/BF02438165.
- Stasko, E. C., & Geller, P. A. (2015). Reframing sexting as a positive relationship behavior. *American Psychological Association, 6-9*. Récupéré de <http://www.apa.org/news/press/releases/2015/08/reframing-sexting.pdf>.



- Statistique Canada. (2013). *Enquête sur la santé dans les collectivités canadiennes (ESCC) Composante annuelle - Questionnaire de 2013*. Gouvernement du Canada. Récupéré de [http://www23.statcan.gc.ca/imdb-bmdi/instrument/3226\\_Q1\\_V10-fra.pdf](http://www23.statcan.gc.ca/imdb-bmdi/instrument/3226_Q1_V10-fra.pdf).
- Steeve, V. (2014). *Young Canadians in a Wired World, Phase III: Sexuality and Romantic Relationships in the Digital Age*. Ottawa : MediaSmarts, 40 p. Récupéré de [http://mediasmarts.ca/sites/mediasmarts/files/pdfs/publication-report/full/YCWWIII\\_Sexuality\\_Romantic\\_Relationships\\_Digital\\_Age\\_FullReport\\_0.pdf](http://mediasmarts.ca/sites/mediasmarts/files/pdfs/publication-report/full/YCWWIII_Sexuality_Romantic_Relationships_Digital_Age_FullReport_0.pdf).
- The National Campaign to Prevent Teen and Unplanned Pregnancy (NCTPUP). (2008). *Sex and Tech: Results from a Survey of Teens and Young Adults*. Washington, DC: Author. Récupéré de <https://thenationalcampaign.org/resource/sex-and-tech>.
- Temple, J. R. et Choi, H. (2014). Longitudinal Association Between Teen Sexting and Sexual Behavior. *Pediatrics*, (134)5, 1-6. doi: 10.1542/peds.2014-1974.
- Thurlow, C., Lengel, L., et Tomic, A. (2004). *Computer Mediated Communication*. Sage.
- Thompson, S. (1995). *Going all the way: Teenage girls' tales of sex, romance, and pregnancy*. New York: Hill and Wang.
- Tolman, D. L., et Tolman, D. L. (2009). *Dilemmas of desire: Teenage girls talk about sexuality*. Harvard University Press.
- Walker, S., Sanci, L., et Temple-Smith, M. (2013). Sexting: Young women's and men's views on its nature and origins. *Journal of Adolescent Health*, 52(6), 697-701. doi: 10.1016/j.jadohealth.2013.01.026.
- Weisskirch, R. S., et Delevi, R. (2011). "Sexting" and adult romantic attachment. *Computers in Human Behavior*, 27(5), 1697-1701. doi:10.1016/j.chb.2011.02.008.

- White, R., et Wyn, J. (1998). Youth agency and social context. *Journal of Sociology*, 34(3), 314-327. doi:10.1177/144078339803400307.
- Worthington, R.L., Savoy, H.B., Dillon, F.R. et Vernaglia, E.R. (2002). Heterosexual identity development : A multidimensional model of individual and social identity. *Counseling Psychologist*, 30, 496-531. doi : 10.1177/00100002030004002.
- Willard, N. (2010). Sexting and youth: Achieving a rational response. *Journal of Social Sciences*, 6(4), 542-562.
- Wolak, J., et Finkelhor, D. (2011). *Sexting: A typology*. New Hampshire : Crimes against Children Research Center. Récupéré de <https://scholars.unh.edu/ccrc/48/>.
- Wolak, J., Finkelhor, D., et Mitchell, K. J. (2012). How often are teens arrested for sexting? Data from a national sample of police cases. *Pediatrics*, 129(1), 4-12. doi: 10.1542/peds.2011-2242.
- Wysocki, D. K., et Childers, C. D. (2011). “Let my fingers do the talking”: Sexting and infidelity in cyberspace. *Sexuality & Culture*, 15(3), 217-239. doi:10.1007/s12119-011-9091-4.
- Yeung, T. H., Horyniak, D. R., Vella, A. M., Hellard, M. E., et Lim, M. S. (2014). Prevalence, correlates and attitudes towards sexting among young people in Melbourne, Australia. *Sexual health*, 11(4), 332-339. doi: 10.1071/SH14032.
- Zickuhr, K. (2011). Generations and their gadgets. *Pew Internet & American Life Project*, 20. Récupéré de <http://pewinternet.org/Reports/2011/Generations-and-gadgets.aspx>.